This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 3412

TROIS SERMONS

SOUS LOUIS XV

PREMIÈRE PARTIE

UN SERMON A LA COUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Un Sermon sous Louis XIV, suivi de Deux soirées à l'Hôtel de Rambouillet. 6e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Voltaire et son temps. 2e édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 »

Julien ou la fin d'un siècle. 4 vol. in-12. (Epuisé).

Trois jours de la vie d'un père. 2e édit. 1 vol. in-12 jésus. . 1 50

Lincoln, sa vie, son œuvre et sa mort. 1 vol. in-12. . . . 1 50

Calvin. Sa vie, son œuvre et ses écrits. 2e édit. 1 fort vol. in-12. 3 50

Calvin. Quelques pages pour la jeunesse à l'occasion du 27 mai 1864. In-12 . . . . . 50 c.

Saint Paul, sa vie, son œuvre et ses épîtres. 1 fort vol. in-12. 4 »

Rome et la Bible. Manuel du controversiste évangélique. 2e édition. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 50

Rome et le cœur humain. Etudes sur le catholicisme. 1 volume in-12 . . . . . 3 50

Rome et le vrai. Etudes sur la littérature catholique contemporaine. 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

Pape et Concile au XIXe siècle. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . 3 50

Histoire du Concile de Trente. 2e édition. 2 vol. in-12 . . . 6 »

Christ et le siècle. Conférences prêchées dans quelques églises de France, 1 vol. in-12. . . . . 1 25

Sermons. 1 volume in-18, avec un avant-propos de M. le pasteur Tournier . . . . . 4 »

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE J. BROCHIN.

TROIS SERMONS

SOUS LOUIS XV

PAR

FÉLIX BUNGENER

PREMIÈRE PARTIE

UN SERMON A LA COUR

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1875

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-3 NOV 1975
OF OXFORD
LIBRARY

I

Un jour, — c'était en 1760, vers la fin de juillet, — un prêtre se dirigeait à grands pas vers une des portes de la cathédrale de Meaux.

Il était en costume de voyage. Chapeau à larges bords, petit rabat, manteau brun, guêtres et souliers poudreux. Sa taille était haute et droite, son œil intelligent et vif, quoique sous un front un peu bas; sa physionomie, enfin, plutôt rude que grave. Vous n'auriez pu dire, en ce moment, s'il était ému ou simplement affairé.

Pourtant, à quelques pas de la porte, une émotion mieux caractérisée commença à se peindre dans ses traits. Il ralentit involontairement sa marche. Ses yeux, fixés vers l'intérieur de l'église, semblaient déjà y chercher quelque chose.

Comme il allait franchir le seuil :

— La *charité, monsieur* l'abbé ! — dit un des

nombreux mendiants assis ou agenouillés, selon l'usage, aux deux côtés du porche.

Et comme l'abbé ne paraissait ni le voir ni l'entendre :

— La charité ! répéta-t-il.

Son ton, malgré un accent méridional assez marqué, était fier et bref. Il ne demandait pas, il commandait. C'était comme une indignation profonde, cherchant l'occasion d'éclater. Aussi un chuchotement courut-il parmi les autres pauvres.

— Il est fou, celui-là... dit une femme. Est-ce ainsi qu'on parle ?...

— Et à un prêtre !... dit une autre.

— Et le premier jour, encore !... murmura un aveugle.

Le prêtre, en se retournant, avait entendu ces derniers mots. Il jeta sur le mendiant un regard d'abord distrait, puis plus attentif.

— C'est ton premier jour, à ce que j'entends, lui dit-il. Tu ne sais pas encore mendier...

— Je sais que j'ai faim, et que...

— Tu as... faim ?

— Oui.

— Tu mens.

— Je...

— Tu mens, te dis-je.

Et le hardi mendiant baissa les yeux.

— Tu n'as pas faim, reprit lentement le prêtre, *et tu n'es pas* ce que tu...

Le mendiant tressaillit, et le prêtre, à son regard effrayé, s'interrompit.

— Attends-moi ici, lui dit-il. Je veux te parler.

Et il s'enfonça dans l'église.

II

A peine y avait-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta de nouveau, comme ne sachant de quel côté il devait se diriger. L'église était déserte et sombre, car le soir approchait. On n'entendait que le bourdonnement des prières de quelques femmes agenouillées çà et là dans les chapelles et le long de piliers.

N'apercevant personne qui lui parût en état de le guider dans ses recherches, il alla droit devant lui et s'agenouilla rapidement, avec un signe de croix, devant le maître-autel ; puis, tirant à gauche, il se mit à lire, toujours marchant, les inscriptions tumulaires qui couvraient les murs et le pavé. La nuit venait, et, à chaque tombeau, il lui fallait se baisser davantage. Aussi son impatience augmentait-elle à chaque pas. Vous auriez dit qu'il s'en prenait à ces morts, connus ou inconnus, qui venaient si mal à propos se placer entre lui et l'objet de ses recherches.

Enfin, il s'arrêta tout à coup. Derrière le maître-autel, contre le mur, sur une table de marbre où une mitre épiscopale se détachait en relief au-

dessus de quelques livres assez bien figurés, il avait aperçu ces mots :

Hic quiescit resurrectionem expectans
Jacobus Benignus BOSSUET,
Episcopus Meldensis;
Serenissimi Delphini præceptor:
Universitatis Parisiensis
Privilegiorum apostolicorum conservator;
Collegii regii Navarræ superior.
Obiit anno Domini M. D. CC. IV.
Annos natus LXXVI.
Requiescat in pace [1].

Le prêtre n'avait pas dépassé la seconde ligne. Que lui importaient ces titres, ces dates? Il ne cherchait qu'un nom, et, ce nom, il l'avait trouvé. Ses yeux ne s'en détachaient pas. On eût dit qu'il apercevait, à travers le marbre, les traits bien connus de celui dont ce marbre annonçait les restes.

— Oui, murmurait-il, *Hic quiescit*... Il est là... *Quiescit*... J'aime ce mot. *Il se repose*... Il a toute l'éternité pour se reposer, comme il disait à ses amis, après Arnauld et Nicole, quand on lui conseillait de se reposer un peu dans ce monde. *Quiescit!*... Après soixante ans de travaux, c'est tout un éloge que ce mot-là... Mon Dieu! Si on

[1] Ici repose, attendant la résurrection, Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, précepteur du sérénissime Dauphin, conservateur des priviléges apostoliques de l'Université de Paris, supérieur du collége royal de Navarre. Mort l'an du Seigneur 1704, à l'âge de 76 ans. — Qu'il repose en paix.

l'écrit un jour sur ma tombe, sera-ce un éloge aussi ? Dira-t-on... Mais les hommes diront ce qu'ils voudront... Que lui importe, à celui qui est là, ce que je vais disant sur ces quelques lignes ? Mais vous, mon Dieu ! que direz-vous ?... Trouverez-vous que j'ai rempli ma tâche ?... *Quiescit*... Il est là...

Sa main s'avança jusqu'au marbre ; il semblait s'attendre à le sentir s'amollir sous ses doigts.

— Est-ce qu'il me voit ?... reprit-il. M'est-il permis de penser que mes travaux, que... Mais non... arrière... arrière !... Tandis que je suis là, presque à genoux sur sa tombe, voilà l'orgueil qui me suit jusqu'en face de cette gloire devant laquelle j'ai l'air de m'humilier... jusque sur cette cendre qui m'en enseigne en même temps le néant !... J'ai demandé s'il me voit... s'il m'entend... Nous voilà bien, pauvres hommes !... Ce n'est pas assez d'être vu et entendu des vivants... on voudrait l'être aussi des morts... Ah ! pauvre cœur... pauvre cœur !... Après avoir tant prêché aux autres, c'est là que j'en suis ?... Qui me prêchera donc, à moi ?... Hélas ! lui aussi, tout en croyant ne chercher que la gloire de Dieu, combien de fois n'a-t-il pas cherché la sienne !...

Il s'arrêta, et, après un long silence :

— Effrayante pensée !.... poursuivit-il. Dire qu'on peut avoir eu l'air de travailler quarante, cinquante, soixante années, pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères, sans que Dieu, sur

tout ce total, en trouve une, une seule, que vous lui ayez pleinement et sincèrement donnée ! Dire qu'on peut être mort à la peine, et se voir rejeté, au dernier jour, comme un serviteur inutile !... Où en est-il, *lui*, maintenant ?... Dieu le lui a-t-il déjà présenté, ce redoutable compte ?.... *Il se repose*, ont écrit les hommes... Qu'en savent-ils ?...

Puis, ramené aux premières pensées qu'avait éveillées en lui la proximité des restes mortels de Bossuet :

— Lui qui disait si bien : « Venez voir le peu qui nous reste de tant de grandeur, de tant de gloire, » le voilà donc lui-même, et depuis bientôt soixante ans, au delà de cette porte dont il racontait les terreurs !... C'est lui qui est désormais « Ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ! » Ah ! quelque éloquentes, mon Dieu, qu'aient pu être sur cette terre les voix qui parlaient d'éternité, comme elles le sont encore plus lorsqu'elles se taisent ! Quelle chaire que le tombeau ! Quel orateur que la mort !... Et il est là, lui... Là... sous mes pieds... Si je soulevais cette dalle, je le verrais...

III

— Vous ne le verriez pas, — dit une voix.

Ce n'était pas celle du mendiant; mais l'accent

en était tellement semblable, que le prêtre, interdit d'ailleurs, s'y trompa.

— C'est toi?... dit-il en se retournant vivement. Mais aussitôt : — Pardon, reprit-il. Je croyais...

L'interrupteur était aussi en costume de voyage; large chapeau, guêtres et souliers poudreux, manteau noir. Son teint, fortement hâlé, annonçait un campagnard ; mais sa tenue était aisée et noble. Quoiqu'il parût n'avoir qu'une quarantaine d'années, ses cheveux étaient presque blancs.

— C'est à moi de vous demander pardon, dit-il. J'ai troublé vos méditations...

— Je parlais presque haut, je crois... dit le prêtre. Vous m'avez entendu?...

— Quelques mots... les derniers... J'ai compris que vous vous croyez sur la tombe de l'ancien évêque de Meaux, et...

— Je n'y suis donc pas? Et cette épitaphe?...

— Elle n'est restée que vingt ans sur la sépulture de Bossuet. Le cardinal de Bissy, en 1724, fit réparer le devant du maître-autel. On ôta les pierres tumulaires, et on les mit ici. Le corps de Bossuet est donc resté...

— Où?... Vous savez l'endroit?...

— Là... devant la première marche de l'autel...

— Là... dites-vous? Juste à l'endroit où je me suis agenouillé tout à l'heure!...

Il y courut. Rien, en effet, n'indiquait une sépulture. Des dalles de marbre blanc et vert cou-

vraient tout l'espace compris entre l'autel et la grille du chœur.

— Ainsi va la vie, dit l'inconnu. On passe sur la vérité sans la voir, et on va rendre hommage à ce qui n'en a que l'apparence.

— Oui, ajouta le prêtre; et ce qui est pis encore, c'est que l'apparence a des charmes dont la vérité elle-même ne triomphe pas aisément. Tenez, monsieur... je suis presque fâché que vous m'ayez tiré d'erreur. Tout ce que Bossuet avait à me dire, il me l'a dit là-bas... où il n'est pas. Il a beau être ici... Pour mon imagination et pour mon cœur, c'est là-bas qu'il sera encore...

Et il alla jeter un dernier regard sur l'épitaphe. L'inconnu le suivit.

— Après tout, dit ce dernier, si l'ombre de Bossuet est quelque part dans cette église, ce n'est ni ici ni là. Vous savez que nos mânes, au dire des poètes, se plaisent où nous nous sommes plu pendant nos vies. Si Bossuet devait nous apparaître, voilà, je crois, où il nous apparaîtrait...

Et il montrait la chaire, qu'on entrevoyait au loin parmi les piliers de la nef.

Le prêtre branla la tête.

— Vous croyez? dit-il. Je crois plutôt qu'il ne s'y plairait guère, à moins que Dieu ne lui donnât le pouvoir d'en chasser les prédicateurs d'aujourd'hui, où de leur inspirer une toute autre éloquence.

— C'est précisément, reprit l'inconnu, ce que je

pensais tout à l'heure en passant devant cette chaire. Je connais peu les prédicateurs d'aujourd'hui ; mais il paraît que Bossuet a des fils en qui il ne se reconnaîtrait guère. Affectation, clinquant, beaucoup de mots et peu d'idées, force philosophie et presque point de christianisme...

— *Presque* point ?... Dites plutôt *point*...

— Volontiers... Mais je n'osais...

— Pourquoi ?

— Votre habit...

— Mon habit est une livrée qui ne doit pas m'empêcher de blâmer ceux qui l'avilissent.

— Cette franchise vous honore... Et vous devez n'avoir que trop d'occasions de l'exercer. Oui, comme vous le dites, les traditions évangéliques sont de plus en plus étrangères à vos prédicateurs. Vous n'en avez guère qu'un, dit-on, qui ait échappé à la décadence, et qu'on puisse encore citer comme un véritable orateur chrétien. Je l'ai entendu une fois, et...

— C'est ?

Si l'église eût été moins sombre, celui à qui cette question s'adressait aurait pu voir les yeux du prêtre briller d'un éclat inaccoutumé. Une légère rougeur colorait ses joues ; un léger tremblement agitait sa main.

— C'est ?... répéta-t-il.

— Le père... attendez... le père Bridaine.

— Ah !... le père Bridaine... Oui... Je crois *l'avoir entendu...*

— Qu'en avez-vous pensé ?

— J'aime votre idée, pourtant, dit le prêtre à demi distrait et comme voulant changer d'entretien... — Oui... L'ombre de Bossuet dans cette chaire... Je crois en vérité que si je restais ici une heure ou deux, seul, le soir, comme à présent... parmi ces tombeaux... perdu dans ce solennel crépuscule... l'imagination... les ténèbres...

— Eh bien ?...

— Ne riez pas... Je crois que je finirais par l'apercevoir. Je le verrais s'avancer lentement... Il glisserait, là, le long des piliers... Nul bruit... Il semblerait, au contraire, apporter le silence... comme la nuit nous l'apporte en ce moment... Derrière lui, les ténèbres iraient s'épaississant... Pourtant, je le verrais toujours... Je finirais par ne plus voir que lui... Arrivé au pied de la chaire, il monterait... monterait... Eh !... Dieu !...

— Qu'avez-vous ?...

— Là... Voyez...

IV

Le prêtre était immobile et interdit, le bras tendu dans la direction de la chaire.

Les ténèbres avaient achevé d'envahir l'église. Les dernières lueurs du crépuscule perçaient à peine à travers les vitraux. Une lampe brûlait *devant l'autel,* et ses rayons, inaperçus jusque-là,

s'emparaient peu à peu de tout l'espace qu'abandonnaient ceux du jour.

A cette clarté vacillante, on apercevait une forme humaine montant les degrés de la chaire. C'était, autant qu'on pouvait en juger, celle d'un homme de haute taille. Ses cheveux étaient blancs, et, quand la lampe éclaira son visage, ce visage était blanc aussi.

Le prêtre avait-il réellement cru apercevoir celui que son imagination venait d'évoquer? — Nous l'ignorons. Peut-être aurait-il été lui-même, au premier moment, assez embarrassé de définir ce qu'il éprouvait.

A l'exclamation étouffée qu'il avait laissée échapper, l'ombre, un pied sur la première marche, avait paru écouter. On avait ensuite entendu le frôlement de ses pas et de sa robe. Aussi, quand elle fut arrivée dans la chaire, il n'y avait déjà plus à douter que, si c'était un fantôme, ce ne fût au moins un fantôme en chair et en os.

Restait toujours la bizarrerie de l'aventure. Que venait-il faire là, ce prêtre, — car l'ombre avait un rabat, — à cette heure et dans ces ténèbres?

Il s'assit, toussa, se moucha, mais en faisant, semblait-il, le moins de bruit possible. Il était évidemment sous l'empire de ce vague saisissement qui vous prend parmi les tombeaux, et qui vous fait parler bas, tout bas, eussiez-vous affaire à un *sourd. Ce saisissement*, nos deux interlocu-

teurs l'avaient éprouvé eux-mêmes, et c'était sans doute pour cela que le prêtre mystérieux n'avait pas entendu leurs voix.

Enfin, il se leva.

— Eh !... dirent à la fois les deux auditeurs invisibles. Un sermon, à ce qu'il paraît...

L'orateur fit un grand signe de croix... Puis un autre... Puis un autre... Et, à chacun, il modifiait sa posture.

— Que fait-il donc ?... dit le prêtre.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non... Ah ! si fait.... j'y suis... Je... Je crains d'avoir compris...

— Hélas ! oui, monsieur... c'est tout simplement un de ces prédicateurs dont vous parliez. Il vient étudier son rôle.

Les signes de croix allaient leur train.

— Singe de cour !... murmura le prêtre. Aura-t-il bientôt fini ? Que ne va-t-il plutôt dans le boudoir d'une marquise !... Il y trouverait au moins une glace pour se voir... Ah ! enfin...

Le silencieux orateur était arrivé, en effet, à être content de lui. Son dernier signe de croix était d'une irréprochable élégance.

Alors il le répéta en disant : « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti. Amen.* »

Sa voix était celle d'un homme de trente à trente-cinq ans, agréable, mais affectée. L'art avait tué la nature, et l'orateur était manifeste-

ment de ceux à qui il semble qu'on ne saurait trop la tuer.

Vint ensuite son texte : « *Nihil aliud inter vos scire volui, nisi Christum, et Christum crucifixum...* »

Puis, selon l'usage, la traduction : « *Je n'ai voulu savoir qu'une chose parmi vous, Christ, Christ crucifié...* [1] »

Le tout, du ton dont il aurait récité un madrigal de Chaulieu, de Bernis, de La Fare, de... Mais il y aurait trop à faire à nommer tous les versificateurs qu'on appelait alors poëtes, et dont notre orateur s'était sûrement plus nourri que de la prose de saint Paul.

Cependant le prêtre et son compagnon commençaient à mieux distinguer sa figure. Soit que leurs yeux s'habituassent à cette demi-clarté, soit que leur imagination calmée leur permît de mieux voir, il n'avait plus rien d'un fantôme. A cette pâleur cadavéreuse avait succédé un teint des plus fleuris ; les cheveux étaient toujours blancs, mais de poudre. Le lugubre manteau s'était changé en une élégante soutane, sous laquelle se dessinait un embonpoint des mieux proportionnés. C'était donc, à n'en pas douter, un de ces « gros garçons » à dix mille écus de rente, comme dit La Bruyère en définissant les abbés de cour.

— Sire... dit-il.

Nouvelle découverte. Il s'agissait d'un sermon à prêcher devant le roi.

[1] *1re Épître aux Corinthiens*, II, 2.

— Sire... répéta-t-il.

Et après l'avoir répété sur tous les tons, il parut en avoir enfin trouvé un qui lui convenait. C'était un assez habile mélange de grâce et de force, de hardiesse et d'humilité.

— Sire, poursuivit-il, ainsi s'exprimait un grand apôtre, celui que la Providence avait choisi pour porter au loin les enseignements et les vertus du législateur des chrétiens...

— Nous y voilà, murmura le prêtre... *Grand apôtre... La Providence... Le Législateur des chrétiens...*

— Que voulez-vous ?... dit l'autre. L'Encyclopédie a passé par là. Il faut bien que la religion se fasse philosophe, si elle veut qu'on la souffre. Au lieu de *Dieu*, la *Providence*... C'est plus vague ; chacun y croit comme il veut. Au lieu de *Jésus-Christ*, le *législateur* des chrétiens... pour ne pas trop effaroucher ceux qui n'en font qu'un docteur comme un autre. *Apôtre*, enfin, *grand apôtre*... Mais le moyen d'aller dire Pierre ou Jean, Paul ou Jacques... et devant la cour, encore !

— Et penser, ajouta le prêtre, que, par toute la France, il en est à peu près ainsi !...

L'inconnu sourit.

— Toute la France?... Je sais un coin où je vous garantis qu'il n'en est pas et qu'il n'en sera jamais de même.

— Et ce coin, c'est ?...

— Le... *Désert*...

— Vous dites le...

Mais l'orateur avait continué. Le prêtre, sans attendre une réponse plus claire, s'était remis à l'écouter.

Après un récit assez bien tourné des travaux et des souffrances de l'apôtre :

— Quel était donc le secret de sa force ?... avait-il dit. Où puisait-il tant de persévérance et de courage ?

Mais au lieu de répondre, avec l'apôtre lui-même, « dans sa foi, » ce qui, en 1760, eût senti la sacristie d'une lieue :

— Dans son dévouement à son maître, — avait répondu l'orateur ; et, là-dessus, longue tirade sur le dévouement en général, sur la force qu'il donne et le courage qu'il inspire. Ce morceau, du reste, était plein d'esprit et ne manquait pas de vie ; il aurait parfaitement figuré, comme accessoire, dans un discours sérieux et chrétien. Malheureusement, l'accessoire s'annonçait comme le principal ; l'orateur était évidemment décidé à ne pas sortir de là.

Allait-il au moins s'en tenir, le docte abbé, à ce qu'il y a de plus pur dans ce dévouement tout humain auquel il avait réduit celui de saint Paul ?

On put croire, un moment, qu'il allait rentrer enfin dans le côté religieux de la question.

— Et quel est-il, avait-il dit, ce maître auquel l'apôtre est fier de s'être donné tout entier ? « Je ne veux *savoir* autre chose, écrit-il, que Christ... »

Quel Christ? Christ glorifié, sans doute; Christ assis pour jamais à la droite de Dieu son père... Non! Christ dans son abaissement, Christ humilié, Christ condamné, Christ crucifié...

Bien, l'abbé, bien!... Mais il ne s'était relevé que pour mieux tomber.

Ce n'était pas impunément qu'on prêchait, en France, devant le roi; et là où un Bossuet, un Bourdaloue, un Massillon, avaient si tristement faibli, ce n'était pas un abbé de cour qui pouvait, en 1760, s'abstenir de brûler un peu d'encens sur l'autel de la même idole.

Ainsi, l'abaissement du Christ n'était là que pour amener un compliment au roi. N'en fallait-il pas un, selon l'usage, à la fin de l'exorde?

— Certes, avait-il donc ajouté, c'est un genre de dévouement que Votre Majesté n'inspira jamais à personne. Sous quelque aspect que vos serviteurs vous contemplent, ils ne voient en vous que gloire et grandeur. Grandeur dans votre naissance, grandeur dans vos entreprises, grandeur dans vos vertus, grandeur dans tout ce qui vient de vous!... Ah! qu'il est aisé, le dévouement à un pareil maître! Qu'il y a peu de vertu à vous servir!... Mais le dévouement au malheur, le dévouement en dépit des humiliations et des outrages, voilà qui est difficile et vraiment beau; voilà ce que nous allons admirer; voilà ce que nous demanderons à Dieu par l'intercession de Marie...

— *Marie*... Bien!... *Marie*... murmura encore le

prêtre. Autrefois on disait la *Vierge*, la *Sainte Vierge*... Mais maintenant, bah!... on rirait... *Marie*... c'est de meilleur ton... Qu'en dites-vous?

— Je me récuse. *Marie* ou *la Vierge*, peu m'importe, car je ne dirais, quant à moi, ni l'un ni l'autre.

— Vous diriez-donc?...

Il ne répondit pas, et se remit à écouter.

Le prêtre commençait à trouver à son compagnon un ton assez étrange. Il s'était déjà demandé deux ou trois fois à qui il avait affaire. Était-ce un étranger, comme paraissait l'indiquer ce costume de voyage? Mais les détails qu'il lui avait donnés sur la sépulture de Bossuet annonçait plutôt un bourgeois de Meaux. Était-ce un des incrédules du jour? Il paraissait, en effet, peu dévot à la Vierge; mais il avait parlé du christianisme, du Christ comme le prêtre eût voulu que tous les prédicateurs en parlassent. Et ce coin de la France où il avait affirmé qu'on n'en parlait pas autrement? Et ce nom mystérieux, que son interlocuteur n'avait pas saisi, mais qui ne ressemblait à celui d'aucune province? — L'inconnu commençait, de son côté, à s'apercevoir de l'embarras dans lequel il jetait son compagnon.

— Si nous nous en allions?... dit-il. L'exorde est fini? le sermon sera peut-être fort long. Vous entendez, d'ailleurs, que c'est constamment la même chose. Voilà qu'il a repris son *dévouement* en détail... dévouement chez les anciens... dévoue-

ment chez les modernes... dévouement chez les sauvages... Tout y est... sauf le dévouement chrétien...

— Allons-nous-en, je le veux bien, dit le prêtre. Je n'en ai que trop entendu...

— Tâchons seulement qu'il ne nous voie et ne nous entende pas... Suivons la basse nef... par ici... dans l'ombre... Eh bien!... il se tait!... Nous aurait-il entendus?...

— Il est resté court, je crois...

— En effet... le voilà qui court après sa phrase. Un mot lui manque... impossible... Il le lui faut absolument, ce mot, à ce qu'il paraît...

— Il mériterait que la même chose lui arrivât devant le roi.

— Voilà ce que c'est que d'apprendre machinalement par cœur. Oubliez un mot, tout est perdu...

— Mais, monsieur, dit le prêtre, on croirait que vous êtes du métier...

— Moi!... Eh!... il descend de la chaire... Où va-t-il donc?

— Sous la lampe... Il feuillette son manuscrit... Il a retrouvé son mot... Il va remonter... Passons pendant qu'il est tourné...

Ils arrivèrent à l'extrémité de la nef; mais là, point d'issue : les trois portes étaient fermées.

— Nous aurions dû le penser, dit le prêtre. Il aura pris ses mesures pour n'être pas troublé. Je me rappelle maintenant avoir vu de loin un bedeau qui faisait sortir les femmes. Que faire?...

— Attendons. Il faudra bien qu'il ouvre ou qu'on lui ouvre...

— Il s'anime... rapprochons-nous. La fin sera probablement curieuse.

La fin n'arrivait pas. Il en était à citer Oreste et Pylade.

Vint pourtant la péroraison. Après avoir écouté quelques instants :

— L'impie!... s'écria le prêtre.

Mais l'orateur, de plus en plus échauffé, n'entendit pas.

— Je voudrais, avait-il dit, je voudrais finir par quelque exemple qui vous remît vivement sous les yeux tout ce que je viens de vous montrer. Je voudrais le prendre, cet exemple, chez un roi ou autour d'un roi, et, s'il était possible, ici même... Mais quoi! n'ai-je pas dit, Sire, en commençant, que le dévouement n'est d'aucun mérite ici, tant il est aisé, tant il est doux ? S'il me fallait nommer tous ceux qui sont à vous de cœur et d'âme, je ne pourrais que nommer tous ceux qui m'écoutent, toute cette cour, tous vos sujets. Cependant, au milieu de ces flots d'amour qui, de toutes parts, montent vers vous, ne me serait-il pas permis de mentionner un dévouement, sinon plus entier, du moins plus spécial, plus constant, plus cher à votre cœur ?... Si le dévouement au malheur est nne chose nécessairement inconnue auprès d'un prince entouré de gloire et heureux de tout le bonheur qu'il donne, la royauté a toujours ses

ennuis, ses fatigues... Heureuse donc, heureuse la main à laquelle il est accordé de les adoucir! Heureuse la longue amitié...

C'est là que le prêtre avait dit : « Impie! »

V

Il n'y avait plus, en effet, à s'y méprendre; c'était à l'*amitié* de madame de Pompadour que l'orateur osait faire allusion.

Aussi longtemps que cette liaison avait été manifestement impure, la chaire de Versailles s'était contentée de rester, comme sous Louis XIV, muette et impassible; mais depuis que la maîtresse du roi, arrivée à la quarantaine, avait imaginé de s'intituler son *amie*, les plus scrupuleux s'étaient hâtés d'abonder dans ce sens. On savait bien que la marquise, pour prolonger l'empire avilissant qu'elle n'espérait plus de ses propres charmes, avait fini par se faire la pourvoyeuse des ignobles plaisirs du Parc-aux-Cerfs. Mais l'apparence était sauvée. Que fallait-il de plus? Qu'avait-on à chercher ce qui se passait sous le chaste manteau de l'amitié?

Ainsi avait donc fait, après bien d'autres, notre prédicateur de Meaux; et il venait d'aller, comme c'est assez l'ordinaire, plus loin qu'aucun de ses devanciers.

On pouvait douter, cependant, que la favorite

elle-même goûtât fort une réhabilitation de cette espèce. *Longue amitié*, surtout, risquait d'être assez mal reçue. N'était-ce pas forcer les gens de se rappeler que l'intimité datait de quinze ans, l'amitié de deux ou trois? N'était-ce pas, d'ailleurs, le lui décerner hautement, ce lourd brevet de quarantaine qu'une femme a toujours peu hâte de recevoir?—Mais l'abbé, dans son zèle, n'y regardait pas de si près. Qui est-ce qui a assez d'esprit pour n'être jamais l'ours de la fable?

Il venait d'achever. Une tirade triomphale avait clos sa péroraison.

— Les bras m'en tombent!... dit le prêtre. Non... il ne sera pas prêché, cet abominable sermon...

— Comment?...

— Il ne le sera pas, vous dis-je... J'irais plutôt... oui... j'irais plutôt jusqu'au roi...

— Mais qu'est-ce donc?... Il recommence...

Il recommençait, en effet, mais rapidement et sans gestes, comme on récite une dernière fois une leçon dont on veut être bien sûr.

— Pour le coup, dit le prêtre, c'est trop fort...

— Il faut en finir... Montrons-nous...

— Allons... Mais non... allez... allez seul... Je ne me contiendrais pas...

— Si je me contiens, moi, ce n'est pas sans peine, croyez-le...

Il s'avança; et comme le prédicateur s'interrompait, *stupéfait* :

— Monsieur, dit-il, il y a ici des gens qui viennent de vous entendre...

— De m'entendre ?...

— Et qui désireraient sortir. Ce n'est pas qu'ils ne soient... charmés...

Le prédicateur s'inclina.

— Monsieur, vous me comblez, dit-il. Pourrait-on savoir quel heureux hasard...

— Je crois vraiment, dit tout bas le prêtre, que nous lui paraissons ravis... Laissez-le lui croire... Je saurai bien le retrouver...

— Nous étions au fond de l'église. On a fermé les portes...

— Je l'avais ordonné. Pardonnez-moi cette heure de prison... et... d'ennui...

Ce dernier mot voulait un compliment. Il s'arrêta, comme s'il l'attendait; mais ces deux auditeurs n'étaient pas des gens à pousser plus loin la plaisanterie.

— Vous voulez sortir... reprit-il, sensiblement moins poli. Frappez à cette petite porte... Derrière vous... Un bedeau attend dehors pour m'ouvrir.

Ils sortirent. Le bedeau referma la porte, et s'en alla.

VI

Cependant le prêtre, au milieu de ces incidents, avait oublié l'homme du porche.

A quelques pas, l'idée lui en revint; et quoiqu'il parût peu probable que le mendiant l'entendît encore :

— Excusez-moi, dit-il à son compagnon, j'ai affaire de ce côté. Merci, monsieur, de votre compagnie.

— Adieu, monsieur, je me souviendrai de cette soirée et du tombeau de Bossuet.

— Et moi de celui qui me l'a montré. Ne nous reverrons-nous jamais?

— Je vais à Paris.

— Moi aussi. Où logerez-vous?

— Chez... Non... Laissons à Dieu le soin de nous rapprocher, s'il le veut.

— Soit... J'accepte le rendez-vous. Il sera peut-être plus sûr que ceux qu'on arrange. Encore un mot. Êtes-vous de Meaux?

— Non.

— De Paris?

— Non.

— De quelle province, alors?

L'inconnu parut hésiter. — D'aucune dit-il.

— Vous n'êtes pas Français?

— *Je le suis... Et je ne le suis pas...*

— Au nom de Dieu!... d'où êtes-vous?

— Du... *Désert*...

Le prêtre avait enfin compris. Il lâcha précipitamment la main de l'inconnu; puis il parut se repentir de l'avoir lâchée. Il la reprit et la serra, mais sans ajouter un mot.

VII

Assis à la même place, son homme l'attendait.

— Enfin!... dit-il en se levant. Elles sont bien longues, vos dévotions...

Et du même air qu'il avait demandé l'aumône, il s'avançait vers le prêtre, lorsque tout à coup celui-ci le vit pâlir, chanceler, et enfin tomber à genoux, les bras tendus vers le milieu de la rue.

— Judas!... dit une voix.

Et le prêtre en se retournant, vit s'enfoncer dans l'ombre un homme qu'il reconnut pour son compagnon de tout à l'heure.

Mais le mendiant, se relevant, s'était précipité vers l'église. Les mains convulsivement jointes au-dessus de la tête, il se pressait, avec d'affreux sanglots, contre les colonnettes du portail. Il semblait vouloir s'enfoncer dans l'épaisseur de la muraille, pour échapper à quelque effroyable vision.

Le prêtre s'était approché.

— Qu'as-tu? Qu'est-ce donc?... Il est parti...

— Je ne veux pas le voir... Je ne veux pas...

— Il est parti, te dis-je...

— Il est parti?... dit l'homme en se retournant avec défiance. Et quand il s'en fut assuré : — Mais vous me connaissiez donc, reprit-il, quand vous m'avez dit de vous attendre! *Il* m'avait vu?... *Il* vous a dit qui je suis?...

— *Il... Il...* Qui donc?

— *Lui...* Rabaut...

— C'est Rabaut?... Rabaut des Cévennes?...

—Oui... Rabaut du Désert... Rabaut le ministre... Vous ne le connaissiez pas?

— Je venais de le quitter, mais j'ignorais son nom. Comment il s'est retrouvé derrière moi, je l'ignore encore...

En se séparant du prêtre, Rabaut, — car c'était lui, — ne l'avait pas vu sans surprise se diriger vers cette porte qu'il savait être fermée. Un homme dont la tête est mise à prix a le droit d'être défiant. Il l'avait suivi.

— Vous ne le connaissiez pas!... s'écria le mendiant. Et je l'ai nommé!... Et à un prêtre! Mon Dieu! Étais-je destiné à le trahir encore une fois!...

— Encore une fois?

— Vous n'avez pas entendu ce qu'il a dit?

— Il a dit : « Judas! »

— Le *Judas*, c'est moi...

— Écoute. Foi de prêtre...

Le mendiant branla la tête.

— Foi d'homme... Es-tu content? Foi d'homme donc, je te jure que je ne le vendrai pas... Mais tu

me raconteras ton histoire. Où demeures-tu?

— Moi!... nulle part.

— Où aurais-tu passé la nuit?

— Là, sur les degrés.

— Tu vas venir chez moi.

Le mendiant le regarda fixement.

— Moi... chez un prêtre?... Puisque vous avez si bien deviné que je ne suis pas ce que je semblais, vous n'avez pas compris aussi que je les ai en horreur?

— Tous?

— Tous... excepté un.

— Allons... Je tâcherai que tu puisses dire : « Excepté deux. » Viens... viens...

Le mendiant se laissa emmener.

On arriva à une petite auberge, dans un des faubourgs de Meaux.

— A-t-on soigné mon cheval! demanda le prêtre.

— Oui, monsieur.

— Où a-t-on mis ma valise?

— Là-haut.

— Conduisez-moi, et montez-nous à souper.

Le souper arriva; mais le mendiant refusa de s'asseoir à table. Il prit un morceau de pain, et s'en alla le manger en silence à l'extrémité de la chambre.

— Toujours *excepté un?*... dit le prêtre en souriant.

— Toujours.

Mais ce *toujours* était un peu forcé. Le cœur de

cet homme commençait visiblement à s'amollir sous le regard bienveillant du vieux prêtre. Celui-ci se contenait de son mieux, pour n'avoir pas l'air de hâter un rapprochement désormais certain. Il continuait paisiblement son repas. Enfin, après un silence assez long :

— Comment l'appelles-tu, ce bienheureux *un?*... dit-il.

— Je ne le dirai jamais qu'à l'*autre*... si j'en trouve un autre...

— Alors, dis-le moi...

— Vous le voulez?.... Aussi bien, puisque j'ai mangé votre pain... Eh bien, il s'appelle Bridaine...

Le prêtre leva vivement la tête.

— Ah !... dit-il ; le père Bridaine?—mais aussitôt se remettant à manger : — Je n'ai pourtant jamais vu cet homme-là, reprit-il à demi-voix.

L'homme crut qu'il parlait du père Bridaine.

— Vous ne l'avez jamais vu, dites-vous? Moi non plus. Mais il me semble que si je le voyais...

— Eh bien?

— Je le reconnaîtrais...

— Tu crois?... dit le prêtre, avec son même sourire. Ah çà? j'ai fini de souper. Veux-tu, oui ou non, me raconter...

— Ma tête est mise à prix, je vous en préviens, comme celle de Paul Rabaut. Après cela, gardez ou ne gardez pas mon secret... Peu m'importe... Écoutez...

VIII

Alors le mendiant commença ainsi son histoire.

Je suis un de ces enfants du *Désert*[1], dont vous avez fait des parias, si ce n'est moins, car les parias ont le droit de vivre, et nous, il nous est refusé[2].

Mon père était né sous le sabre des dragons de votre *grand* roi. Son père était mort sur la roue; son bisaïeul, sur les murs de La Rochelle; et nous avions dans notre Bible, en guise de signet, un vieux lambeau teint du sang d'un des nôtres, assassiné à Nîmes lors de la Saint-Barthélemy. Ce lambeau, tous les soirs, nous l'étendions pieusement sur la page qu'on allait lire, et nous disions, avec cet autre martyr au nom duquel on nous égorge : « Père, pardonne-leur! »

Je ne vous raconterai pas mes premières années. On vieillit vite, allez, quand on grandit sous le couteau. J'avais neuf ou dix ans quand éclata, en 1745, le redoublement de persécutions que nous valaient les lauriers de Fontenoy. Je n'ai

[1] On sait que ce nom désignait, en général, les lieux reculés et sauvages où les protestants du Midi allaient célébrer leur culte. De là les locutions vulgaires : *Églises du Désert, Pasteurs du Désert, Culte du Désert, etc.*

[2] Les édits de Louis XIV et de Louis XV étaient basés, comme on sait, sur la supposition qu'il n'existait plus de protestants en France.

pas connu l'enfance. Nourris de dangers et d'alarmes, à douze ans nous étions des hommes ; à trente, presque des vieillards ; à quarante, on avait les cheveux blancs... comme *lui*...

Je n'en étais pas encore là. J'avais vingt ans ; mais nul, dans nos montagnes, ne me surpassait en courage, en sérieux, en foi. Fallait-il, à travers mille dangers, porter un message ? J'étais prêt. Fallait-il encourager, consoler ? J'étais prêt encore. Les anciens m'appelaient à leurs délibérations ; les ministres me regardaient comme une des colonnes de cette pauvre et glorieuse Église, toute bâtie des os de nos martyrs.

Et moi, j'aimais cette aventureuse existence. J'aurais pu, comme d'autres, essayer de quitter une patrie altérée de notre sang ; ces galères auxquelles on condamnait les protestants arrêtés dans leur fuite, nul n'en aurait eu moins peur que moi. Mais fuir !... Jamais je n'en eus seulement l'idée. Et ne croyez pas que ce fut par un vain amour-propre. Ceux qui fuyaient, je leur disais : « Allez où Dieu vous appelle ; moi, il veut que je reste... » Et je restais. Au milieu de cette province écrasée, je m'étais fait une espèce d'indépendance que respectaient même les agents de la tyrannie. Vingt fois on aurait pu me prendre en flagrant délit de protestantisme ; vingt fois on avait fermé les yeux.

Assez d'autres payaient pour moi. Comme Job assis dans sa demeure et apprenant, coup sur

coup, toutes les morts qui pouvaient déchirer son âme, j'entendais dire : « Un tel est pris ; il sera jugé demain, exécuté après-demain. » Et ce *tel*, c'était un voisin, c'était un ami d'enfance, avec qui, la veille, le jour même, j'avais conversé, j'avais prié. Un jour, c'est ma jeune sœur qu'on m'enlève pour l'enfermer dans un couvent, et peu après, j'apprends qu'elle y est morte de chagrin et d'ennui. Un autre jour c'est mon frère qu'on m'apporte blessé à mort. Il avait été surpris revenant d'une assemblée. Les soldats avaient fait feu au hasard, et une balle lui avait percé la poitrine.

Eh bien ! au milieu de ce débordement de maux, j'étais tranquille. Paisiblement assis sur le rocher de mes croyances, j'écoutais mugir autour de moi les flots de ce sanglant torrent. Qu'il m'emporte, pensais-je, ou qu'il me laisse, je n'en arriverai pas moins, un peu plus tôt, un peu plus tard, là où vont les martyrs et ceux qui ont mérité de l'être. Souvent, dans quelque endroit écarté de nos montagnes, je me suis plu à dresser avec des pierres, du gazon et du bois, l'antique autel des patriarches. Je le parfumais avec du thym ; j'y montais... Et là, à genoux, les bras étendus, je m'offrais, corps et âme, au Dieu dont j'entendais la voix dans tous les bruits de la nature, comme dans tous les battements de mon cœur. Ces montagnes, alors, ce n'étaient plus mes Cévennes... J'avais franchi les distances et les siècles... Je fou-

lais en esprit cette terre sanctifiée par les pas d'Abraham, des Prophètes, du fils de Dieu... O mes montagnes !... ô saintes rêveries sous les châtaigniers paternels !... Dans ces temps de désolation, vous étiez pour moi un Éden... Et maintenant, quand il me serait donné de me retrouver dans vos solitudes, vous ne seriez plus pour moi... qu'un enfer...

IX

Il s'arrêta. Sa tête tombait sur sa poitrine. Ses yeux étaient gonflés de larmes; mais elles ne pouvaient sortir.

— Courage, mon fils dit le prêtre; courage !... Tu te repens... Je ne sais encore de quoi... mais tu te repens... c'est assez... L'Église a des pardons...

— L'Église !... cria-t-il; l'Église !... Les pardons de l'Église !... C'est donc avec des flammes que vous voudriez rafraîchir un damné ?... C'est elle, c'est l'Église, ce sont ses infâmes pardons qui m'ont perdu...

— Calme-toi...

— Ses pardons !... Ah ! je croyais avoir trouvé un homme; un chrétien... Ce n'est encore qu'un prêtre...

Il était déjà près de la porte. Le prêtre le retint.

— Mon pauvre ami... Tu ne crois pas aux par-

dons de l'Église ?... Ils t'ont perdu, dis-tu... On en a souvent abusé, je le sais bien... Viens... Tu crois à celui de Dieu, n'est-ce pas ?...

— Je crois à ses châtiments... pour moi d'abord... et puis pour ceux qui m'ont fait tomber dans l'abîme...

— Pardonnez-leur, mon fils... Ne m'as-tu pas dit qu'on priait, chez toi, pour les bourreaux de tes frères ?

— Ah ! ils ne tuaient que le corps, ceux-là...

— Pardonne, te dis-je... Et Dieu ressuscitera aussi ton âme.

— A la bonne heure... Merci... Voilà le chrétien revenu et le prêtre parti... Qu'il ne revienne pas, je vous en prie !...

Le prêtre soupira. Pouvait-il nier qu'il n'y eût eu trop souvent, en ce siècle comme en d'autres, un abîme entre le chrétien et le prêtre ?

— Rassieds-toi, dit-il, et poursuis.

X

— Telle était donc ma vie, reprit le Cévenol. Tant de maux soufferts en commun n'avaient pu qu'amener chez nous une entière conformité de sentiments et d'idées. Peu, pourtant, me paraissaient arrivés dans cette haute sphère que Dieu avait ouverte aux élancements de mon âme. Ce n'était pas que je m'en enorgueillisse... Au con-

traire... « Il m'a été beaucoup donné, me disais-je en tremblant; il me sera beaucoup redemandé... » Et ce n'était qu'en m'élevant toujours plus, par la contemplation, par la prière, que je m'efforçais de répondre aux grâces dont je me sentais comblé.

Mais si le vulgaire des âmes m'apparaissait au-dessous de moi, il y en avait deux auprès desquelles je me sentais moi-même pénétré d'une chaleur supérieure et divine.

L'une, c'était lui... Rabaut... notre père à tous, pasteur et patriarche, à trente ans, de ces peuplades désolées. Il n'élevait pas, lui, des autels de pierre et de bois ; il ne s'enfonçait pas dans les montagnes, à moins qu'il n'eût à aller recueillir, dans quelque caverne ignorée, le dernier soupir d'un de nos proscrits ; mais cet idéal de dévouement que j'allais rêver dans nos solitudes, il le réalisait dans nos villages, à deux pas des dragons et des bourreaux. Dieu me parlait par les bruits du désert ; mais lui, Dieu, parlait par sa bouche.

L'autre âme... ah !... où est-elle !... Dieu l'a-t-il rappelée à lui ?... Je l'ignore...

Je ne suis pas digne de le savoir...

C'était une femme... et je l'aimais... Je l'aimais comme on peut s'aimer quand on ne se voit dans ce monde que pour se donner rendez-vous dans l'autre. Toutes les joies de ce rendez-vous céleste, je les goûtais par avance avec elle, et si parfois, quand la persécution paraissait se ralentir, j'osais

entrevoir le moment où le plus sacré des liens terrestres pourrait se former entre nous, c'était elle qui m'apprenait à rester les yeux fixés vers le ciel. Jamais la contemplation des choses saintes ne m'éleva tellement haut qu'elle ne m'eût précédé sur ces sommets de la foi, et qu'elle ne me tendît la main pour m'aider à monter plus haut encore.

Cependant le bruit de notre bonheur était arrivé aux oreilles de nos tyrans. Je vous ai dit qu'on ne voulait ni me tuer ni me prendre, quoiqu'on en eût journellement l'occasion. Mais s'il y avait des gens qui m'épargnaient par respect, d'autres m'épargnaient par calcul. Prisonnier ou mort, je ne leur serais bon à rien, et mon exemple ne ferait qu'encourager mes frères; vivant, mais converti, qui, mieux que moi, pouvait servir leurs projets ?

Mais cette conversion dont on attendait tant d'effets, on sentait qu'il n'y avait nul moyen d'y arriver par les voies ordinaires. On imagina donc de me frapper droit au cœur. Madeleine fut enlevée. Ses parents ne purent pas même savoir dans quel couvent on avait enfermé leur fille.

Le coup était affreux, mais je n'en fus pas ébranlé. Je ne soupçonnais même pas qu'on eût voulu m'amener à payer d'une abjuration la liberté de Madeleine.

Lorsqu'on se hasarda, deux mois après, à me le faire entendre, on put voir, à mon étonnement,

combien il s'en fallait que l'idée m'en fût venue, tant ma conversion était, à mes yeux, la plus impossible des choses. Je ne comprenais même pas que nul au monde eût la folie de l'espérer.

Oui, j'étais invincible; je serais resté invincible. Prêtres, soldats, supplices de corps et d'âme, j'aurais tout défié. Hélas!... la vie était encore dans mes yeux, et déjà le poison s'insinuait dans mon cœur.

Tandis que mes ennemis désespéraient d'avoir de moi autre chose que mon mépris pour leur foi et pour eux, savez-vous qui avait été leur auxiliaire? Celui qui remplissait l'Europe de ses clameurs contre eux, l'homme de Fernéy, Voltaire enfin!...

Des jésuites venaient régulièrement prêcher dans nos villages. On nous forçait d'assister à leurs instructions, et j'avais fréquemment l'honneur de leurs plus vives apostrophes. Comme ils me trouvaient impassible : « Vous n'y entendez rien, leur avait dit le colonel d'un des régiments qui occupaient le pays. Laissez-moi convertir cet homme... Sans violences, sans menaces, je vous le rends catholique en trois mois. » Ils acceptèrent. Que leur importaient les moyens? Le but les sanctifieraient toujours assez.

Le colonel feignit de se rapprocher de moi. Il me parla de notre persévérance en termes presque honorables. Il trouvait fort absurde, disait-il, que le roi s'obstinât à la punir comme un crime; mais

ce n'en était pas moins, ajoutait-il, une folie. Dieu tenait-il donc tant à être servi d'une manière plutôt que d'une autre? Étaient-elles donc si importantes, ces différences de doctrine pour lesquelles nous nous faisions égorger?

Je vis bientôt que j'avais affaire à un incrédule. Au reste, il ne l'était pas plus que la plupart des officiers qu'on envoyait présider à nos souffrances. Ce sera un jour, sans doute, un des plus hideux côtés de ce siècle, qu'il s'y soit trouvé tant de gens pour persécuter sans croire en Dieu.

C'était donc par le chemin de l'incrédulité qu'il allait essayer de me conduire à ce qu'il appelait *sa religion*, c'est-à-dire à son Église, à ce je ne sais quoi auquel tant de catholiques s'imaginent toujours appartenir, quand même ils ont entièrement rompu tous les liens qui les y attachaient. L'intérêt qu'il me témoignait m'empêcha seul, d'abord, de lui exprimer nettement mon horreur pour les incrédules; je le plaignais, d'ailleurs, plus encore que je ne le condamnais. Son incrédulité me paraissait la conséquence naturelle d'une religion où s'enseignent tant de choses incroyables, et je n'en étais que plus attaché à celle où il n'y a rien à croire qui ne soit clairement fondé sur l'enseignement divin.

Bientôt, il prit le parti de paraître plein de respect pour tout ce que je regardais comme essentiel dans le christianisme. Il me prêta des livres qui ne heurtaient directement aucune de ces doc-

trines, mais qui, passant à côté, exaltaient la morale aux dépens du dogme, les vertus de l'homme aux dépens de l'œuvre de Dieu. Je m'habituais peu à peu à mettre moins d'importance à la foi; je commençais à me dire vaguement que, puisque les dogmes les plus divers pouvaient conduire, après tout, aux mêmes résultats moraux, il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure ni de ce que croyaient les autres, ni de ce qu'on croirait soi-même. Je ne l'avais pas encore vue en action, cette prétendue morale indépendante de la foi. Je ne savais pas ce qu'elle peut abriter de vices et de turpitudes.

La cuirasse était entamée, ou, pour mieux dire, je me l'étais laissé ôter. Il me prêta alors des livres plus hardis et plus habiles, où l'incrédulité, déguisée sous les apparences d'un simple doute, attaquait sourdement les bases mêmes de la foi. Un mois auparavant, je n'en aurais pas lu deux pages; je les aurais repoussés avec horreur. Je les lus... Je les dévorai... Et je commençais à excuser, presque à comprendre, cet odieux mot de folie que mon séducteur avait employé en me parlant de nos martyrs.

Alors il en vint aux grands coups. Plus de livres, mais des pamphlets; plus de discussions, mais des sarcasmes... Pour la première fois, les tombes des vieux Camisards tressaillirent, épouvantées, aux échos du rire infernal qui s'élançait de Ferney à Paris, de Paris aux derniers villages.

Deux personnes, deux seulement, auraient encore pu me retenir sur cette lamentable pente... *Lui*... et *Elle*... Mais lui, je ne le voyais plus. On faisait si bonne garde, qu'il n'aurait pu, sans se livrer, faire un pas dans cette partie du pays. Elle... Ah! je n'aurais pas eu besoin de la voir pour rester sous sa bienfaisante influence. A la seule pensée de rompre l'harmonie dans laquelle nos âmes s'étaient jusque-là confondues, j'aurais frémi, j'aurai crié : « Arrière de moi, Satan ! » Mais le fanatisme et l'impiété étaient d'accord pour me perdre. Tandis que le colonel m'apportait des livres, le directeur des missions languedociennes, le père Charnay, m'apportait des nouvelles de Madeleine... Et ces nouvelles, par une diabolique entente, étaient toujours ce qu'elles devaient être pour me fortifier dans mes impressions du moment. Quand mon ancien enthousiasme avait commencé à se refroidir, on m'avait dit que Madeleine, brisée par la solitude, commençait à prendre du goût pour une piété plus calme. Quand on m'avait vu décidément prêt à faire bon marché de mes croyances, on me l'avait représentée comme ne s'occupant plus que de bonnes œuvres. Quand j'eus appris à rire de ce que j'avais adoré, on me la montra — non pas incrédule, on n'eût osé et je ne l'aurais pas cru, — mais indifférente, presque joyeuse, prête à s'ouvrir par une abjuration, si je lui en donnais l'exemple, les portes de cet odieux couvent. On lui avait aussi, me disait-

on, donné quelquefois de mes nouvelles. Elle avait d'abord été vivement peinée, puis simplement surprise, puis plutôt contente qu'affligée du changement qui s'opérait en moi. Elle y voyait, avec joie, un acheminement à des démarches qui nous permettraient de nous unir... Ces démarches, pourtant, on n'avait garde de me les proposer ouvertement; on attendait, avec une habile patience, que j'allasse au-devant de ce qu'on voulait m'imposer. Enfin, le colonel m'en parla, mais légèrement, presque en riant, comme d'un pas désagréable que je ne pouvais guère plus, avec mes nouvelles idées, me refuser à franchir. Je cédai... Je signai... J'étais catholique...

XI

Le Cévenol en était là, quand l'hôte apporta une lettre scellée d'un large sceau. Une chaise, dit-il, était en bas, et les porteurs attendaient une réponse.

Le prêtre parut très-surpris. Il lut et relut l'adresse.

— C'est bien pour moi... dit-il. Eh! le sceaux de l'évêché! Qui donc me sait à Meaux?

Il lut. Puis :

— Dites que j'irai... mais dans un moment.

— Je veux la fin, reprit-il en revenant au Cévenol. Tu m'intéresses... plus que tu ne crois...

— La fin est encore loin... On vous attend...

— Qu'on attende. Garde la fin pour demain, si tu veux, mais arrive au père Bridaine. Où, quand, comment l'as-tu connu?

— Vous le connaissez donc aussi?

— Mais oui... Poursuis.

— J'étais donc catholique, et Madeleine, on me l'assurait du moins, allait l'être. Un long cri de douleur avait accueilli, dans le pays, la nouvelle de mon apostasie. Mon père m'avait maudit; ma pauvre mère avait failli mourir de douleur.

Il s'agissait maintenant d'accomplir, au moins pour la forme, quelques-uns des actes publics de ma nouvelle religion; il s'agissait, en particulier, de me confesser. Or, j'y avais une inexprimable répugnance. Outre que je ne croyais pas plus qu'auparavant à l'absolution donnée par un homme, quelque sincère et quelque vertueux qu'il pût être, je n'avais encore rien vu, chez les prêtres, qui ne contribuât à me les rendre odieux. Tout en courbant la tête sous leur joug, je ne pouvais avoir perdu la mémoire de leurs cruautés, de leurs manœuvres; ces persécutions auxquelles je venais de me dérober par l'apostasie, je n'avais pas cessé, pour cela, d'en abhorrer les auteurs.

Ce fut alors que j'entendis parler du père Bridaine. Il n'avait jamais approuvé, disait-on, les violences exercées contre nous; il ne voulait d'autres armes que la douceur, la persuasion, la cha-

rité. Le mal que disaient de lui nos Jésuites acheva de me confirmer la justice de ces éloges. Je résolus de me confesser à lui.

Il prêchait à Nîmes. J'allai l'entendre...

— Tu m'as dit, interrompit le prêtre, que tu ne l'avais jamais vu.

— Et c'est vrai; je ne le vis pas. La foule me cachait la chaire, et je ne fis rien pour m'approcher. A défaut de conscience, un reste de pudeur me faisait fuir les regards. Si je ne me considérais pas comme un traître envers Dieu, je ne pouvais cependant m'empêcher de me croire un lâche aux yeux des hommes.

Je m'attendais à de la controverse. Il n'en fit point, et je sus qu'il n'en faisait presque jamais. La foi, les sources de la foi, les jouissances de la foi, tels furent, ce jour-là, les principaux points de son discours. Mais cette foi dont il parlait, quelle différence d'avec celle dont on nous avait harcelés dans nos villages, au bruit du tambour et des fusillades! Tout ce qu'il nous représentait comme constituant la foi chrétienne, j'y avais cru quand j'étais protestant... Et ce n'était qu'en cessant d'y croire que je m'étais décidé à abjurer. Où sont, me disais-je en l'écoutant, où sont, au milieu de ces larges et magnifiques idées sur la Rédemption, sur le Christ, sur le salut par son sang, où sont les saints, et la Vierge, et le purgatoire, et les indulgences, et tout ce qu'on nous prêchait comme indispensable à croire, ou indispensable

à pratiquer? Il n'en dit rien; et cependant le système est complet. Nul vide, nulle place où puissent raisonnablement figurer, même comme accessoires, ces vains détails qu'on disait si essentiels.

Je jouissais; je triomphais. C'était le huguenot qui revenait!... Hélas! ce n'était pas le chrétien. J'avais beau me laisser aller au plaisir de voir un pareil hommage involontairement rendu aux doctrines de la Réforme; je retombais, l'instant d'après, sur moi-même, et je considérais avec effroi le vide que l'incrédulité avait creusé dans mon âme. Ah! si j'ai plus tard essayé de le combler, ce vide; si Dieu m'a donné de retrouver, sous la rude main du remords, une partie au moins de mon ancienne piété, — c'est aux impressions de ce jour, c'est au père Bridaine que je le dois.

On avait annoncé, qu'il confesserait, après le sermon, tous ceux qui voudraient user de son ministère. J'attendis longtemps mon tour; il était nuit quand je m'agenouillai, après vingt autres, devant la grille de son confessionnal. A la manière embarrassée dont je récitai le *Confiteor*, il comprit à qui il avait affaire. Ses questions me mirent à l'aise; je finis par lui dire à peu près toute mon histoire. Quand j'en vins aux moyens qui avaient été employés pour amener ma conversion, il me fit répéter deux fois ce honteux récit. « Pauvre enfant!... disait-il à demi-voix; pauvre en-

fant!... » Enfin, il éclata. « Les abominables!... s'écria-t-il. Pour en faire un catholique, en faire un incrédule! Pour avoir son âme, la tuer!... » Et il semblait près de se jeter hors du confessionnal. On avait entendu sa voix. Les gens épars dans l'église jetaient de loin sur moi des regards curieux et effrayés; on se demandait, sans doute, quel était donc l'affreux pécheur qui pouvait exciter chez lui une pareille indignation. « Mon pauvre ami, me dit-il enfin, qu'est-ce que je puis ici pour vous?... Ce n'est pas avec une absolution, à laquelle vous ne croyez pas et ne pouvez croire, que je ramènerais la paix dans votre conscience et la foi dans votre âme... Voulez-vous... ma bénédiction?... La bénédiction d'un vieillard fait toujours du bien, dit-on... Recevez-la... Dieu fera le reste... »

Je m'en allai tout en pleurs, et...

XII

— Assez, maintenant, assez... dit le prêtre, que ces derniers récits avaient paru toucher vivement. Ta mémoire est fidèle... Oui... c'est bien là ce qu'a dit... ce qu'a dû te dire Bridaine... tel que je le connais... Mais on m'attend. Je ne reviendrai pas ce soir, car je vais loger chez... un ami... Je te laisse ma chambre. A demain.

Et on entendit bientôt, sous la fenêtre, le pas pesant des porteurs qui s'éloignaient.

Resté seul : — Une chambre ! un lit !... dit le mendiant... Voilà longtemps que j'en ai perdu l'habitude... Et si c'était un piége? Si... Mais non. Il a l'air si franc... Oui... Et le père Charnay? Et le colonel?... Ils avaient l'air franc aussi...

Ses yeux tombèrent par hasard sur la lettre que le prêtre avait reçue, et qu'il venait d'oublier sur une table, il la regarda d'un air distrait ; puis il la prit, mais machinalement. Il ne paraissait pas songer qu'elle pût lui apprendre le nom de son protecteur. D'ailleurs, que lui importait ce nom?

Enfin, il regarda l'adresse. La lettre lui tomba des mains.

Ce prêtre qu'il avait si vivement apostrophé à la porte de l'église, ce prêtre à qui il venait de raconter son histoire, ce prêtre, enfin, qui avait paru si curieux d'entendre parler du père Bridaine...

C'était le père Bridaine.

— C'était donc lui !... murmurait le Cévenol interdit. C'était lui !... En effet... Oui... C'est cela...

Et tous les petits détails auxquels il aurait pu le reconnaître, pour peu qu'il eût conçu un commencement de soupçon, lui revenaient coup sur coup à l'esprit.

— Quand je l'ai nommé, de quel air il s'est redressé !... La seconde fois, comme il a souri !... Aux premiers mots de mon récit, quel étonnement

dans ses yeux ! Comme c'était bien celui d'un homme qui fait une découverte inattendue ! Quand je lui citais ses propres paroles, comme il avait l'air de se reconnaître ! Et je ne l'ai pas reconnu, moi ! Et, à défaut de ma mémoire, mon cœur... Ah ! mais aussi, pourquoi cette odieuse robe ?... En attendant, j'ai gagné ma gageure. *Excepté un*, avais-je dit ; et il prétendait m'amener à dire *excepté deux*... Je reste à un.

— C'est singulier, reprit-il après un moment de silence. Je me sens mal à l'aise ici... Je lui ai dit que ma tête était mise à prix... Il ne sait pas pourquoi... Il le sait peut-être... Voyons... Que lui écrit-il, cet évêque ? Indiscrétion... Mais de quel droit me demanderait-on d'être discret ?... Lisons...

Il lut.

« Vous n'êtes pas, mon révérend père, un homme qui puisse traverser impunément une ville sans risquer d'être reconnu. Vous l'avez été, et je suis heureux que le bruit en soit arrivé jusqu'à moi, car vous me ferez, j'espère, le plaisir d'accepter un logement à l'évêché. D'autres gens, plus hardis que moi, vont jusqu'à prétendre que nous ne devons pas vous laisser partir sans vous rançonner. Ils disent, et j'ai grande envie de dire comme eux, que vous n'avez jamais prêché à Meaux, que vous n'auriez nulle raison de nous refuser ce que vous avez accordé à tant d'autres villes. Tout ce que je crains, et votre incognito

me confirme dans cette idée, c'est que vous n'ayez des engagements qui vous appellent ailleurs. Je m'en tiens donc, pour le moment, à vous demander cette soirée et cette nuit, vous assurant, mon révérend Père, de toute ma considération.

« LOUIS, év. de Meaux.

« *P. S.* A tout hasard, je vous envoie ma chaise. »

— Voilà qui est fort simple, pensa le Cévenol, et fort innocent... Il n'attendait évidemment pas cette lettre... L'aurait-il laissée, d'ailleurs, si elle s'était rattachée à quelque machination ? Me voilà tranquille... Eh bien ! Qu'est-ce donc ?...

On entendait du bruit dans l'escalier. La porte s'ouvrit avec fracas. Deux soldats se précipitèrent sur lui.

Il n'opposa aucune résistance. La trahison du prêtre, car il ne pouvait en douter, lui brisait le corps et l'âme. Au moment de sortir, il se retourna vers l'intérieur de la chambre, et, avec un amer sourire :

— Ce ne sera plus *excepté un*... murmura-t-il.

XIII

Louis de Narniers, évêque de Meaux, appartenait à la classe, alors nombreuse, des prélats qui

n'avaient jamais compris ni paru comprendre ce que c'est qu'un pasteur chrétien.

Sa conduite, il est vrai, n'avait pas été ouvertement scandaleuse. L'opinion ne tolérait plus, chez les ecclésiastiques, ces turpitudes effrontées si communes jadis, et dont plus d'un prélat avait gardé, jusque sous Louis XIV, la trop antique tradition.

M. de Narniers n'avait donc jamais dépassé certaines limites. Il avait eu, comme un autre, des maîtresses, mais sans les afficher; il avait fait des dettes, mais il les avait payées. La proximité de Versailles lui avait permis de hanter la cour tout en résidant. A Versailles comme à Meaux, à Meaux comme à Versailles, il avait longtemps mené grand train; puis, ramené par l'âge à des goûts moins dispendieux, il s'était fait, à bon marché, une réputation de simplicité et de sagesse. Dans sa jeunesse, en somme, il avait énormément dépensé; dans sa vieillesse, énormément amassé. Ces deux mots résumaient sa vie.

Agé, à cette époque, de près de quatre-vingts ans, il y en avait vingt que toutes ses affections se concentraient sur deux neveux, l'un soldat, l'autre abbé, selon l'usage invariablement suivi dans les familles nobles. Élever l'un aux premiers honneurs de l'armée, assurer à l'autre, après lui, son évêché de Meaux, tel était le but unique, immuable, de toutes ses combinaisons et

de tous ses labeurs. Il ne paraissait pas se douter le moins du monde que ce ne fût pas là sa grande affaire, ni qu'on l'eût mis pour autre chose sur le siége de Bossuet. Il n'ignorait pas, du reste, combien son illustre prédécesseur avait aussi montré de faiblesse pour un neveu[1], et il savait le rappeler, au besoin, à ceux qui s'étonnaient de ses sollicitations pour le sien.

C'était pourtant, à cela près, un homme de beaucoup de tact et d'esprit. Peu de gens, parmi les heureux du siècle, s'apercevaient mieux que lui de la décomposition universelle que ces temps voyaient s'accomplir. Dans l'intimité, assurait-on, il critiquait avec plus de sens que personne les abus dont la France était écrasée. S'agissait-il d'en réformer un seul, les plus grands n'avaient pas de meilleur défenseur que lui. Il n'essayait donc pas de les justifier; il se bornait à demander pourquoi donc la génération présente s'en inquiéterait plus qu'une autre; s'ils n'existaient pas, pensait-il, on aurait tort de les créer; puisqu'ils existent, on aurait encore plus tort de ne pas en profiter, si on peut. C'était le raisonnement à la mode chez ceux des privilégiés qui n'avaient pas absolument repoussé l'invasion des

[1] Les Mémoires de l'abbé Dieu, secrétaire de Bossuet, ont ajouté récemment de nouveaux et tristes détails à ce qu'on savait sur cette affaire. Dominé par ce neveu, Bossuet, pour le faire évêque, abaissa ses cheveux blancs aux sollicitations les plus humiliantes, — et il le savait indigne.

idées nouvelles, et qui tenaient à être de leur siècle sans rompre avec les précédents. Ainsi, quand le vieux comte de Canaples obtient un régiment pour un sien cousin de dix-huit ans[1], au préjudice de plusieurs anciens officiers, il déclare avoir pour maxime que rien n'est plus contraire au bon ordre et à la justice ; mais il se hâte d'ajouter qu'après avoir parlé en citoyen, on n'est pas tenu, pour cela, d'agir en conséquence. Le duc de Saint-Simon, après tant d'austères discours, n'avait-il pas fait porter de trois mille livres à douze ses émoluments de gouverneur du château de Blaye, où il ne mettait jamais les pieds?

Ainsi faisait notre évêque de Meaux. Il s'effrayait d'ailleurs, non sans raison, des bouleversements sans fin que tout changement pouvait amener; il sentait qu'on ne pourrait remuer une pierre sans être conduit peu à peu, et tout à coup, peut-être, à démolir et à rebâtir tout l'édifice. En attendant, il s'y logeait de son mieux. Comme Louis XV, il disait : « Ceci durera bien autant que moi, » ce qui signifiait, dans sa pensée, « autant que moi et mes neveux; » car il n'aurait pu supporter l'idée d'une révolution ruinant ce qu'il avait tant de peine à bâtir.

Très-gentilhomme au fond, il n'était cependant pas de bassesse à laquelle il ne se soumît volon-

[1] Duclos. *Mémoires sur les mœurs.*

tiers et sans effort, dès que les circonstances lui paraissaient l'exiger. Il ne trouvait pas plus humiliant de s'incliner devant une maîtresse ou un ministre, que de se courber pour passer sous une porte basse. On s'était fait, à cet égard, une espèce de fatalisme, triste oreiller de toutes les dégradations. Qui voulait le but devait vouloir les moyens. Est-ce que Marie-Thérèse, l'impératrice, ayant besoin de madame de Pompadour, ne l'avait pas appelée, en 56[1], *ma cousine?* La nécessité justifiait tout, et il n'y avait pas, pour notre évêque, de plus grande nécessité que d'assurer la grandeur de sa maison.

Il n'avait eu jusque-là qu'à se louer de ce système. C'était ainsi qu'il avait obtenu, sous la Régence, plusieurs opulents bénéfices, et que, devenu évêque, il avait réussi à les garder. C'était par madame de Pompadour qu'il avait fait avoir un régiment à l'aîné de ses neveux. C'était par elle encore qu'il avait tout récemment obtenu, pour l'autre, le titre de prédicateur du roi.

XIV

Quand le père Bridaine arriva à l'évêché, il fut reçu avec de grands honneurs. Son talent et son zèle lui avaient fait une réputation qui le mettait au niveau des évêques, et l'on savait, d'ailleurs,

[1] A l'occasion du traité de Versailles.

qu'il n'aurait tenu qu'à lui de porter aussi la mitre. Benoît XIV lui avait octroyé le droit unique de prêcher où bon lui semblerait, sans avoir à demander l'autorisation du diocésain.

Il exerçait depuis longtemps en France une sorte d'épiscopat ambulant, dont les évêques étaient heureux de favoriser l'exercice. Les Jésuites seuls, comme on l'a vu, étaient jaloux de son influence et de ses succès.

Il estimait peu l'évêque de Meaux. C'était une des raisons pour lesquelles il avait compté ne pas s'arrêter dans cette ville, et repartir incognito. Il répondit cependant avec beaucoup de politesse aux prévenances du prélat ; mais, dès qu'on eût échangé quelques mots, il s'aperçut que son hôte avait l'air assez préoccupé. Il ne comprenait pas, après une invitation aussi pressante, l'embarras que son arrivée paraissait lui causer.

— Vous m'excuserez, mon Père, dit enfin le prélat ; mais vous me voyez fort inquiet. Mon neveu l'abbé devait rentrer à neuf heures ; il avait donné rendez-vous à plusieurs personnes. Voilà dix heures, et il n'a pas reparu... Eh bien ! point de nouvelles ?... poursuivit-il en s'adressant à un valet qui entrait.

— Point, monseigneur. On est allé partout. Personne n'a vu monsieur l'abbé.

— Sainte Vierge !... dit l'évêque en joignant les mains. Puis, rappelant le valet :

— Est-on aussi allé chez... *elle?*... — dit-il tout bas.

— Oui, monseigneur. Il n'y est pas.

— Sainte Vierge !... exclama encore le prélat.

Bridaine avait entendu *elle;* et comme l'abbé passait pour très-peu abbé dans ses mœurs, il en avait conclu... ce qui était malheureusement très-vrai de beaucoup d'abbés du temps. A Meaux, la chose était de notoriété publique.

— Monseigneur n'a-t-il pas un autre neveu? dit le missionnaire.

— Oui, le colonel. Ah ! celui-là, s'il me fallait m'inquiéter de ses absences, je ne fermerais pas souvent l'œil. Quand il arrive avant minuit, peu s'en faut que je ne lui fasse compliment... Eh ! tenez... Le voici, je crois...

On entendait, en effet, dans l'antichambre, un grand bruit d'éperons, accompagné de ce rire débraillé par lequel s'annonçaient, dans leurs moments de mauvais ton, les jeunes seigneurs du temps.

— Parbleu, mon oncle, dit-il en se précipitant dans le salon, voilà une bonne journée, j'espère !...

Mais l'oncle, un peu confus, s'était jeté au devant de lui, et lui avait fait signe de se taire. Puis, le prenant par la main et l'amenant au missionnaire :

— Monsieur Bridaine, monsieur le marquis de Narniers, mon neveu...

Monsieur le marquis s'inclina, ôta son chapeau et le jeta sur un meuble.

— Enchanté, monsieur... Figurez-vous donc, mon oncle, que...

— Avez-vous vu votre frère ?

— Eh parbleu !... Mais laissez-moi donc achever. Si je l'ai vu !... Très-certainement, je l'ai vu... très-certainement... Ha ! ha !...

Et il se renversait, toujours riant aux éclats, dans le fauteuil sur lequel il s'était jeté.

— Vous l'avez vu ? Il ne lui était rien arrivé ?

— Ah ça ! est-ce que j'ai l'air d'un homme dont le frère se serait cassé le cou... ou qui viendrait de le vendre à quelque marchand, comme Joseph ?...

Le pauvre évêque commençait à être horriblement mal à son aise.

— Henry, dit-il, ce ton...

— Ah ! ah ! des gronderies ? Le moment est bien choisi, par ma foi !... Jacob qui se fâche quand on lui ramène son Benjamin !...

— Henry, encore une fois... vous voyez bien que je ne suis pas seul.

— Monseigneur, dit Bridaine en se levant, veuillez me faire conduire dans la chambre que vous avez eu la bonté de me destiner.

— Monsieur, monsieur, s'écria le neveu, rasseyez-vous, je vous prie... mon oncle dirait que c'est moi qui vous ai chassé.

— Il dirait vrai, monsieur, dit le missionnaire.

L'autre se leva, rouge de colère. Il semblait prêt à s'élancer sur lui.

— Henry, Henry, êtes-vous fou? dit l'évêque tout effrayé. Mais tu veux donc, malheureux drôle, me faire mourir de honte?... Mon Père, je vous le jure, jamais je ne l'ai vu ainsi... jamais...

Son neveu, en effet, n'allait pas toujours aussi loin; mais il rentrait rarement, le soir, sans que l'excitation du vin se joignît plus ou moins à son impétuosité de tous les jours.

— Allons... calme-toi... reprit l'évêque, habitué à céder, et sûr, d'ailleurs, que c'était le seul moyen d'en finir... Asseyez-vous, mon père, asseyez vous... C'est moi qui vous en prie... Voyons, Henry, vous disiez?...

— Je disais... Ma foi, je n'en sais plus rien. Ah!... oui... voici. Figurez-vous donc que je revenais tranquillement de souper chez... Vous savez...

— Oui, oui... je sais. Passons.

— ... Lorsqu'en passant près de votre cathédrale, j'entends comme des coups frappés du dedans contre une des portes. Tiens, me dis-je, quelque dévôt qui se sera endormi en disant ses patenôtres! Le voilà pris; c'est bien fait. Je m'approche. Eh! l'ami, lui dis-je, ou l'amie, vous allez réveiller les morts. On n'ouvre plus... — Comment, c'est toi!... dit une voix. — Toi... toi... Qu'est-ce c'est donc que cet autre qui me dit *toi?* — Mais c'est moi... moi... — Pour le coup, je manquai tomber à la renverse. Vous ne devinez

pas, très-cher oncle?... C'était monsieur l'abbé, votre neveu, votre prédicateur du roi...

— Mon neveu dans la cathédrale!... A dix heures du soir!... s'écria l'évêque, car il connaissait trop l'abbé pour ne pas appréhender d'être mis, par cette aventure, sur la trace de quelque nouveau scandale.

— Oui, poursuivit le colonel, c'était lui. Ce qu'il faisait là, je n'en sais rien; il n'a pas voulu me le dire. Ce qui est parfaitement sûr, c'est que, s'il s'est endormi dans un coin, ce ne doit pas avoir été en disant son chapelet... Pourtant, quand il m'a vu ricaner et que je lui ai demandé s'il était seul, il m'a juré, très-sérieusement juré, que mes charitables suppositions étaient fausses...

— Il vous l'a juré?

— Oui. Ce n'est pas une raison pour le croire, m'allez-vous dire. Non. Mais j'ai vu, à son air, qu'il disait vrai.

— Dieu soit loué!... dit le prélat.

— Très-bien. Mais vous ne me demandez pas comment je l'ai tiré de là. Un peu héroïquement, je vous en préviens. J'ai couru chez le boulanger du coin, dont la boutique, heureusement, était encore ouverte. Je me suis armé...

— D'une bûche?

— Fi donc! Ce serait joli pour un gentilhomme!... Une bûche!... Une hache, mon oncle, une hache... Encore m'a-t-il fallu je ne sais com-

bien de temps pour faire sauter la serrure de cette maudite porte.

— Sainte Vierge ! Une hache ! La porte de ma cathédrale ! Mais il y aurait matière à un procès épouvantable...

— A plaider devant vous, heureusement. Et quand ce serait devant un autre, eh bien ! belle affaire, vraiment !... Un frère délivrant son frère !... Mais c'est beau, cela; c'est antique. Et quant à la porte brisée, vieille habitude, ma foi !... C'est chez les Camisards que j'ai appris à me servir de la hache. Est-ce qu'il n'y a donc point d'indulgences, comme dans le bon vieux temps, pour ceux qui ont combattu les hérétiques ?... Eh ! eh ! à propos de Camisards, vous y étiez, père Bridaine, dans ces damnées Cévennes... Comment donc est-ce que cela ne m'est pas revenu en vous entendant nommer ? Nous avons servi ensemble, mon oncle, ensemble...

— Pas le même maître, dit Bridaine.

— Oui, je comprends. Vous Dieu, et moi le roi, Au fait, le roi ferait tout aussi bien de laisser à Dieu et aux gens de Dieu le soin de ces sortes d'affaires, car on s'ennuie rudement dans ces montagnes. Aussi vous ne savez pas ce que j'ai fait une fois, pour me distraire ? J'ai fait une conversion... Oh ! mais une vraie conversion... Pas à coups de hache, celle-là... Non... une vraie conversion, avec des raisons, parole d'honneur !... des discussions, des livres... des livres comme

vous n'en avez peut-être jamais lu, ni vu... Demandez à mon oncle...

— Henry, pas un mot de plus sur cette abominable affaire. Je vous le défends...

— Alors, vous ne voulez pas que je vous raconte mon autre aventure de ce soir ?

— Il y a une autre aventure ?

— Parbleu ! ce ne serait pas pour une seule que j'aurais crié : « Bonne journée ! »

— Voyons.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce fameux converti, mon Cévenol, mon assassin de Toulouse ? Eh bien, il est à Meaux ; il est sous clef.

— Cet homme est pris ?... dit vivement Bridaine.

— Pris ; tout ce qu'il y a de plus pris.

— Henry, dit l'évêque, si c'est vous qui l'avez fait prendre, vous avez eu tort, grand tort.

— Pourquoi ! Est-ce qu'il ne peut pas être pendu ici comme ailleurs ?

— Vous tenez à ce qu'il le soit ? allons !... Encore un goût que je ne vous connaissais pas.

— Moi ?... Pas du tout. Je n'ai pas même songé, à dire vrai, que la chose pût avoir pour lui des conséquences aussi... désagréables... Je l'ai reconnu, cette après-midi, déguisé en mendiant, savez-vous où ? à la porte de la cathédrale. J'ai trouvé drôle qu'il se fût ainsi venu mettre dans la gueule du loup, et j'en ai dit deux mots à qui de droit. On l'a observé, on l'a suivi, on l'a pris enfin

dans une auberge où il venait d'arriver, en compagnie d'un prêtre... ne vous déplaise.

— Et ce prêtre ?

— Venait de sortir. On l'aura quand il rentrera... s'il rentre... car ce pourrait bien être quelque vagabond aussi. Et voilà. J'aurais peut-être mieux fait de les laisser courir... Bah ! ce qui est fait est fait.

Il y avait longtemps, on le pense bien, que Bridaine avait reconnu le colonel et sa victime. L'effronté marquis ne lui avait d'abord inspiré que du mépris ; mais maintenant, il frémissait à la vue de cet homme qui venait, de sang-froid, d'en livrer un autre au bourreau, parce que la chose, disait-il, lui avait paru drôle. Le spectacle d'une haine implacable l'eût moins navré que cette étourderie atroce. Mais le mépris pour la vie des hommes s'était conservé plus qu'on ne pense chez les rejetons des anciens preux. Ils commençaient, comme tout le monde, à raisonner et à déraisonner sur la dignité de l'homme ; mais *l'homme*, à leurs yeux, c'était le gentilhomme. Quand un seigneur, comme cela s'était vu plusieurs fois dans le cours du siècle, s'amusait, à la chasse, à tirer sur des paysans, il ne faisait qu'exprimer un peu plus brutalement que d'autres ce que beaucoup avaient gardé dans le cœur.

— Mais où est-il donc, mon frère?... reprit le marquis. Est-ce qu'il se cache?... Allons voir.

— Allez, dit l'évêque.

XV

— Mon Père, reprit-il quand son neveu fut sorti, j'aurais tout aussi bien fait, je crois, de vous laisser en paix dans votre auberge, que de vous convier à venir entendre les folies de mon neveu. Que voulez-vous! Les mauvais exemples... La jeunesse...

— Mais il y a longtemps qu'il est jeune, à ce qu'il me semble...

— Oui... en effet, il a trente ans... passés...

Trente-cinq, aurait-il dû dire.

— Les mauvais exemples, répéta-t-il, la vie des camps... quoiqu'il n'ait fait, à vrai dire, qu'une campagne... en Languedoc... Il est brave, pourtant, mon neveu... Il est très-brave...

Le pauvre homme semblait ravi d'avoir au moins une chose à louer en son très-indigne Benjamin.

— Brave, très-brave, répéta-t-il encore.

— Hélas! monseigneur, dit Bridaine, ce ne sont pas les braves qui ont jamais manqué dans ce monde...

— Ai-je dit qu'il ne fût que brave?... interrompit le prélat, déjà choqué.

— Il a peu de respect pour vous...

— Oui... Il n'est pas toujours précisément... comme je le voudrais...

— Peu aussi pour les convenances...

— Oui... tout à l'heure... devant vous... Oh ! à la cour, il est charmant. Tout récemment encore, madame de Pomp...

— Peu pour la religion...

— J'avoue que... Mais cela ne l'a pas empêché de faire son devoir quand il a fallu combattre pour elle. Au reste, vous l'avez vu à l'œuvre...

— Oui... malheureusement.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je me comprends, monseigneur... et je pourrais peut-être m'étonner qu'un évêque ne me comprenne pas... Mais pardonnez... Vous savez mes habitudes. Je dis la vérité à tout le monde...

— Faites, faites, dit l'évêque, avec un sourire un peu forcé. Vous êtes dans votre droit. Vous pouvez, de par le pape, prêcher où et quand bon vous semble.

— Voilà une ironie, monseigneur, qui me surprendrait moins dans la bouche de votre neveu que dans la vôtre...

— Et une observation, mon Père, que je pourrais peut-être... à mon tour... trouver... Mais brisons là. Je suis faible avec mon neveu ; je le sais assez. Mais il ne vaut ni plus ni moins, après tout, que tous nos gentilshommes de sa condition et de son âge.

— Et voilà précisément, monseigneur, ce qui me fait trembler pour la France et pour l'Europe.

— Sont-ils donc tant au-dessous de leurs de-

vanciers? Les prédicateurs du temps de Louis XIV n'avaient pas affaire à des saints, ce me semble...

— N'importe, monseigneur. Nos jeunes gens valent moins, nous valons moins, tout vaut moins...

— Allons donc, cher Père !... Laissez cela aux vieillards qui radotent... à moi, si vous voulez, puisque je touche aux quatre-vingts. Tout vaut moins?

— Tout... mais entendons-nous. La machine, en soi, n'est peut-être pas plus mauvaise ; c'est la même, au fond. Mais, sous Louis XIV, elle était neuve ; sous Louis XV, elle est vieille. Alors, comme aujourd'hui, la société n'était qu'une débauchée, mais une débauchée jeune et belle ; aujourd'hui, c'est une débauchée encore, la même, si vous voulez, mais décrépite, usée, hideuse. Avec madame de La Vallière, elle avait vingt ans ; avec madame de Pompadour, elle en a quarante. Oui, vous avez raison... trop raison... Votre neveu, comme vous dites, ne vaut pas moins que les autres. Mais savez-vous où je la vois, la décadence, la vraie décadence? Ce n'est pas dans le plus ou moins de corruption des libertins avoués : c'est dans cet universel relâchement de tous les liens, dans la facilité avec laquelle tout le monde en prend son parti ; c'est, permettez-moi de le dire, car vous ne me ferez pas, j'espère, l'injure d'attribuer mes paroles à une jalousie de métier, c'est, dis-je, dans l'entraînement avec lequel la

religion elle-même s'est mise à la remorque des goûts et des idées du jour. Elle ne prêche pas l'immoralité, si on veut; mais elle laisse ouvertes, que dis-je? elle ouvre elle-même toutes les portes par où l'immoralité peut arriver. Que faut-il aujourd'hui pour réussir dans la chaire? Des tableaux de vertu, lâche et menteuse apothéose de l'homme; des déclamations sur l'honneur, sur l'humanité, sur... le dévouement... que sais-je!... sur tout ce qu'il est facile d'admirer sans être tenu, pour cela, de le réaliser le moins du monde.

— Mais, dit l'évêque, ce n'est guère là ce que vous prêchez, ce me semble, et vous n'en êtes pas moins le prédicateur le plus couru du royaume.

— Oui... couru... comme une curiosité, comme une espèce de *Paysan du Danube*, que tout le monde veut avoir entendu au moins une fois... C'est une goutte de vin fort qu'on est bien aise de boire, fût-ce en faisant la grimace, pour mieux se délecter ensuite du vin doux auquel on s'est habitué...

— Ah! ah!... le vin doux! le vin doux! La comparaison m'appartient, je vous en préviens. Voilà huit jours, si ce n'est plus, que j'en ai bien fait enrager mon neveu l'abbé. Il y a trois mois, soit dit entre nous, qu'il rumine un sermon pour la chapelle de Versailles. Il en a tellement poli et repoli toutes les aspérités possibles de pensée et de forme, qu'on ne le sent en vérité pas passer. Aussi, quand il s'est enfin décidé à me le lire : « Vin doux, ai-je dit, vin doux! » Mais savez-vous

ce qu'il a répondu? « Raison de plus pour qu'il mousse. » Il a de l'esprit et du talent, ce garçon; et maintenant que le voilà prédicateur du roi...

— Il peut apprendre à prêcher, n'est-ce pas?

— Mais...

— Il est permis de douter, cependant, que Sa Majesté prît pour médecin un homme qui en serait à son apprentissage.

— C'est tout autre chose...

— Sans doute. L'un est pour le corps; l'autre n'est que pour l'âme.

— Vous êtes un rude jouteur, mon Père. Je voudrais vous voir aux prises avec mon neveu. Aux prises... non... Je m'exprime mal. Je voudrais que vous lui donnassiez... quelques directions... quelques conseils...

— Qu'il n'écouterait pas.

XVI

L'abbé entrait en ce moment. C'était bien, comme Bridaine l'avait depuis longtemps deviné, l'orateur de la cathédrale. Mais ce que Bridaine ignorait, c'est qu'il avait été lui-même la cause de l'emprisonnement du neveu et des angoisses de l'oncle. Le bedeau, voyant sortir un prêtre, — c'était, on se le rappelle, de nuit, — l'avait pris pour celui qu'il attendait, et s'en était allé tranquillement après avoir fermé la porte à clef.

— Venez, mon neveu, venez, dit l'évêque. Voici le doyen des prédicateurs de France, que j'ai prié de vouloir bien vous donner quelques avis, et qui prétend que vous ne l'écouterez pas.

Mais, sans répondre à l'interpellation, l'abbé s'était respectueusement approché du missionnaire. Sa grâce et son excellent ton contrastaient agréablement avec l'ignoble brutalité du marquis. Bridaine regrettait de savoir combien ces deux jeunes hommes, si différents au dehors, se ressemblaient au dedans.

C'était pourtant avec une véritable émotion que le nouveau prédicateur du roi lui exprimait sa surprise et sa joie de le trouver à l'évêché. L'éclatante réputation du père Bridaine, son genre de talent, son âge surtout, permettaient à l'abbé de n'éprouver, en le complimentant, aucun sentiment de jalousie. Aussi fut-il surpris de la froideur avec laquelle ses avances étaient reçues ; mais la rudesse bien connue de l'illustre étranger lui paraissait expliquer suffisamment cette demi-impolitesse.

Lorsqu'on eut causé quelques moments :

— Nous vous entendrons à Meaux, n'est-ce pas, mon Père ?... dit l'abbé.

— C'est impossible, monsieur. Il faut que je sois demain à Paris.

— Quoi ! dit l'évêque, nous ne vous garderons pas même vingt-quatre heures ?

— Non, monseigneur.

— Oserait-on vous demander laquelle des églises de Paris aura le bonheur...

— Je n'y vais pas pour prêcher. Je ne dois pas même y être vu, au moins les premiers jours.

— Ah ! ah ! si l'incognito vous réussit aussi bien que chez nous... Mais voyons... Puisqu'il n'y a pas moyen de vous demander un sermon, serait-ce exiger trop que de vous prier d'en entendre un? Il se fait tard... Je n'ose, en vérité... Mais votre expérience, vos conseils... Mon neveu serait si heureux...

— Oh ! mon oncle, le père Bridaine est si fatigué...

— Moi ? Du tout. C'est peut-être vous qui l'êtes ?...

— Moi ?... Et ! de quoi le serai-je?

Il l'était horriblement, car, avant de s'apercevoir qu'il fût enfermé, il avait répété son sermon d'un bout à l'autre.

— Lisez donc, lisez, dit l'oncle.

Force fut de s'exécuter.

— « *Nihil aliud inter vos scire volui...* »

— C'est moi qui lui ai donné ce texte, interrompit le prélat.

— *inter vos scire volui, nisi Christum...* »

— Je l'ai traité moi-même, ajouta-t-il, y a quelque quarante ans, devant monseigneur le Régent. M. Massillon me fit compliment...

— « ... *nisi Christum, et Christum crucifixum.* »

— Bien, dit Bridaine, bien. J'aime ces textes clairs et nets. En voilà un qu'il n'y a certaine-

ment pas deux manières d'envisager et de traiter.

Quoique l'abbé ne pût encore, en aucune façon, supposer à cette remarque une intention malicieuse, il se sentait enlever, du premier coup, tout espoir de faire approuver au vieux missionnaire l'étrange sens dans lequel il avait pris la déclaration de l'apôtre. Son désappointement se peignit si bien dans ses traits, que l'évêque le crut intimidé. Ce n'était pourtant pas ordinairement son défaut.

— Courage, lui dit-il, courage!

Il se mit donc à lire, mais rapidement et à voix basse. L'évêque était au supplice. Tout en trouvant ce discours un peu *vin doux*, il en faisait grand cas; il l'aimait d'un amour de père, ou, si on veut, de grand-père. Il était navré de voir que l'auteur, qui lisait ordinairement si bien, le fît si peu valoir. En vain tâchait-il de lui faire entendre combien la chose allait mal. Tantôt c'était un mot qu'il répétait avec force, tantôt un geste dont il accompagnait, de toute la vigueur de son bras affaibli par l'âge, un mouvement que la voix du lecteur avait à peine indiqué. Mais cette voix était de plus en plus faible et confuse. Plus l'auteur avançait, mieux il sentait l'étrangeté de son œuvre. Non qu'il ne la crût encore excellente; mais affronter, d'un bout à l'autre, la désapprobation d'un homme qui lui imposait à ce point, c'était au-dessus de ses forces. Deux ou trois fois, sans s'interrompre, il s'était hasardé à lever les

yeux, et il les avait aussitôt baissés, confus, presque tremblant, sous cet immobile regard qu'il avait trouvé fixé sur lui. Une dernière fois, il tenta la même épreuve. Les traits de son juge avaient pris une telle expression de mécontentement et de pitié, qu'il se sentit défaillir. Aux premiers mots d'une page pour laquelle il avait tremblé d'avance, il s'arrêta, ferma son manuscrit, et le posa lentement sur la table.

XVII

L'évêque, depuis quelques moments, avait enfin paru comprendre cette conversation muette entre le missionnaire et son neveu. Exclamations et gestes avaient tout à coup cessé. Aussi, quand l'abbé se tut, le pauvre oncle n'était pas moins immobile que lui.

Bridaine, de son côté, était plus ému qu'il n'en avait l'air. Secrètement flatté d'avoir produit à si peu de frais et si vite un effet aussi saisissant, il lui tardait pourtant de sortir de là. Plus la victoire était complète, plus il était inutile de prolonger l'humiliation du vaincu.

Il y eut cependant un long silence.

— Monsieur, dit-il enfin, tout ce que j'aurais eu à vous dire sur ce discours, je vois que vous vous l'êtes dit à vous-même en me le lisant... Est-ce

comme chrétien et comme prêtre, ou seulement comme auteur?... Je l'ignore; vous-même, vous l'ignorez peut-être... Mais il est une chose... que vous saurez... bien que je fusse décidé, il y a un quart d'heure, à vous la laisser éternellement ignorer. Vous la saurez... et puissiez-vous y voir le doigt de Dieu! Ce sermon que vous venez de me lire, je le connaissais... Je l'ai entendu, ce soir même... Je n'ai pas besoin de vous dire en quel endroit...

L'abbé croyait rêver. L'évêque le regardait avec un indicible étonnement.

— Oui, reprit le missionnaire, j'ai entendu ce discours. Je l'ai entendu jusqu'au bout, monsieur!.. jusqu'aux incroyables choses que vous avez osé mettre à la fin. Et si j'ai pu prendre sur moi de ne pas vous interrompre, si je n'ai pas crié : « Sacrilége et profanation! » — c'est que je m'étais promis de vous retrouver, qui que vous fussiez, et de vous ouvrir mon âme. Vous y avez lu vous-même; je n'ai plus besoin de rien ajouter. Vous avez paru ému; vous l'êtes, j'espère... Il ne me reste plus qu'à attendre les conséquences...

— Les conséquences?... balbutia l'abbé. Je ne comprends pas, mon Père...

— Vous ne comprenez pas que lorsqu'on a fait le mal et qu'on peut encore le réparer, on le répare?

— Le mal... Je ne vois pas...

— Allons... Il faut être clair, à ce qu'il paraît. Le mal, monsieur, c'est qu'un pareil sermon ne

peut que profaner la chaire. La réparation que je demande... et que j'attends... c'est que ce sermon soit déchiré... que jamais oreille chrétienne ne soit condamnée à l'entendre... qu'il s'efface de votre mémoire même...

— Y pensez-vous mon Père?... Mais c'est dimanche que je dois le prêcher...

— Vous persisteriez!... s'écria Bridaine en se levant.

— Vous voyez que j'y suis forcé.

— Forcé... de donner un scandale?

— Mais personne ne sera scandalisé... Personne, je vous assure...

— La cour en serait là! C'est impossible. Le dauphin, au moins...

— Le dauphin n'est pas le roi.

— La reine, que vous outragez.

— La reine est habituée à en pardonner bien d'autres...

Bridaine, à ces mots, retomba assis. A son tour, il était brisé. Ce cynisme l'épouvantait. L'épreuve était complète. Il retrouvait, sous les traits de l'abbé, tout ce qu'il avait vu de plus triste chez son frère.

— Aidez-moi, monseigneur!... dit-il enfin. Tâchons d'empêcher...

Ce n'était plus le même homme. Sa voix s'entendait à peine. Il ne demandait plus, il suppliait... Et lorsqu'il eut acquis, par le silence de l'évêque, la triste certitude qu'il n'avait rien non plus à at-

tendre de ce côté, il ne s'indigna même plus. Sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains se joignirent, et de ses lèvres à peine remuées sortaient lentement ces mots : « Pauvre France !... Pauvre Église !... Ils veulent périr, mon Dieu... Ils périront... »

XVIII

Le lendemain matin; quand l'évêque demanda des nouvelles de son hôte, on lui dit qu'il était sorti au point du jour. Il ordonna d'aller voir à l'auberge. On apprit qu'en rentrant il avait d'abord été arrêté comme complice du mendiant, mais que, sur ses explications, on s'était empressé de le relâcher. Il était parti peu après.

L'évêque et son neveu surtout, en furent médiocrement fâchés. Le colonel voulait courir après lui, pour lui apprendre, disait-il, que lorsqu'on a eu l'honneur de loger chez un évêque, on est un malotru de s'enfuir sans prendre congé. — On le calma, mais sans lui dire ce qui s'était passé.

Bridaine continua donc paisiblement sa route. Il n'avait pu fermer l'œil. La scène de la veille lui laissait une douloureuse impression, plus douloureuse encore après les méditations de la nuit. Il pleurait sur cette société en ruines, sur ce clergé si peu à la hauteur de sa tâche ; il voyait s'user et se détruire tous les ressorts par lesquels une ré-

génération eût encore été possible. Le sel, comme dit l'Écriture, avait perdu sa saveur ; avec quoi la lui rendrait-on ?

C'était donc avec d'amères pensées qu'il s'acheminait vers Paris. L'air frais du matin, le joyeux réveil des campagnes, ne pouvaient rien sur cette douleur austère et raisonnée. Peu à peu, cependant, elle cessa de l'occuper tout entier. Son esprit se rouvrit à des souvenirs un peu différents ; le récit du Cévenol passait et repassait dans sa mémoire. Hâtons-nous d'ajouter qu'en apprenant l'arrestation de cet homme, il s'était bien promis de ne pas le perdre de vue, persuadé d'ailleurs que s'il y avait quelque chose à faire pour lui, il le pourrait toujours mieux à Paris qu'à Meaux. Quant au nom d'assassin dont il avait entendu appeler, le ton du marquis et l'observation de l'évêque ne lui permettaient pas de croire qu'il fût question d'un assassinat véritable.

Il éprouvait même un certain plaisir à reconstruire, en cheminant, cette rude épopée dont il ne connaissait encore que la première moitié. Il sentait, à son émotion, qu'il n'eût pas été des moins forts dans cette sanglante lutte ; il oubliait les hérétiques pour ne plus voir que les martyrs. Quel contraste entre leur obscur héroïsme et l'indolente corruption de tant de prélats cousus d'or ! Entre la foi de ces montagnes, et l'incrédulité des villes d'où on leur envoyait la persécution et la mort ! Les Cévennes l'avaient frappé, lui aussi,

par leur austère âpreté. Il avait compris, en les parcourant, ce qu'un tel séjour pouvait ajouter aux émotions religieuses d'un peuple opprimé pour sa foi, et il venait de retrouver, dans la bouche du Cévenol, l'expression de ce qu'il avait senti. Aussi, quoique rien ne ressemble moins aux Cévennes que les grasses campagnes de la Brie, une matinée solitaire contribuait encore à raviver ces vieilles impressions.

Mais il approchait de Paris, et d'autres pensées commençaient à se présenter à lui. Une surtout le préoccupait assez. Il avait trouvé à Meaux, chez une personne de confiance instruite de son voyage, deux billets dont le contenu piquait vivement sa curiosité. L'un était ainsi conçu :

« Vous descendrez chez moi, cher Père. Je tiens infiniment à ce que vous ne voyiez âme qui vive avant de m'avoir parlé.

Votre bien dévoué,

CHRISTOPHE, archev. de Paris. »

L'autre, encore plus court, portait :

« Vous voudrez bien, mon Père, ne voir personne à Paris avant moi.

Votre affectionné,

CHOISEUL. »

Deux missives aussi contradictoires ne laissaient pas que d'être embarrassantes. C'était

chez l'archevêque que Bridaine avait primitivement compté se rendre; mais comment faire au duc l'affront de ne pas avoir égard à une demande aussi expresse? Ce n'était pas qu'il fût porté à trembler devant l'impérieux ministre; mais s'il était peu disposé à lui céder par faiblesse, il n'avait non plus aucune raison pour ne pas tâcher de lui complaire dans ce qui ne blesserait pas sa conscience.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'une voiture qui venait de le dépasser s'arrêta à la porte d'une petite église. Il en vit descendre un prêtre. Ce prêtre, à sa grande surprise, c'était l'abbé de Narniers.

Laissons-le s'acheminer vers Paris, et voyons à quels événements se rattachait son voyage.

XIX

Bons ou mauvais, purs ou impurs, tous les instincts et tous les besoins de l'homme étaient en ce moment conjurés contre l'ordre, ou, plutôt, contre le désordre établi.

Bons ou mauvais, purs ou impurs, tous les principes, dans cet ordre de choses, étaient tellement mêlés, que nul ne pouvait savoir encore ce qu'il y aurait plus tard à maintenir ou à détruire.

De là, soit dans la défense, soit dans l'attaque, incohérences, contradictions, folies.

On demande la liberté, et, avant de l'avoir, on la décrédite déjà par toutes les prétentions et tous les excès de la licence.

Le matin, on prêche la vertu ; le soir, on en rit et on enseigne à en rire.

En parlant au peuple, on dit la *nation;* en parlant du peuple, on dit la *canaille.*

On divinise Fénelon, mais en faisant de lui un esprit fort, presque un incrédule.

On maudit les flatteurs de Louis XIV, et on est aux pieds de Louis XV.

On dit, avec un grand dédain, *la Montespan, la Maintenon,* et il n'y a pas assez d'encens pour Madame de Pompadour.

Le peuple, qui n'a encore point de droits, s'imagine qu'il en a ; les grands, qui en ont, n'osent plus avoir l'air d'y croire.

Les parlements se posent en représentants de la nation, qui n'existe pas encore, et on les fait taire au nom de l'autorité royale, qui commence à n'être plus.

En tout, partout et sous toutes les formes, scepticisme, incrédulité, mécontentement, crainte ou désir, ou, pour mieux dire, crainte et désir à la fois.

Battu de tant de vents divers, balloté entre des écueils trop connus et des écueils que nul ne pouvait connaître encore, l'équipage du vieux vaisseau en était à se demander, comme les navi-

gateurs païens, qui l'on jetterait à la mer pour apaiser les dieux.

Trois pouvoirs étaient en présence :

La Philosophie, faisceau de toutes les idées nouvelles ;

La Royauté, symbole et centre de toutes les anciennes ;

L'Église, enfin, détestant la Philosophie et se défiant de la Royauté.

Tandis que la Royauté et l'Église unissaient extérieurement leurs efforts contre la Philosophie, une autre union, celle de la Philosophie et de la Royauté, se consommait en secret. Les idées du jour s'établissaient, sinon sur le trône, du moins autour. Elles s'infiltraient dans tous les canaux par lesquels passait l'action royale.

La Philosophie, en cela, croyait faire honneur à la royauté. A quelques égards, c'était vrai. Elle voulait, en conséquence, des gages ; mais celui qu'elle aurait le plus désiré, la ruine de l'Église, elle n'osait le demander encore, et la Royauté, d'ailleurs, ne l'aurait pas accordé.

On cherchera donc un milieu. N'y aurait-il pas, dans l'Église, quelque chose qui lui appartienne assez pour que la destruction en soit agréable aux philosophes, et pas assez pour qu'en le sacrifiant on ait l'air de sacrifier l'Église elle-même ?

Ce quelque chose existe : c'est l'ordre des Jésuites.

Ce sera donc à leurs dépens que le despotisme

royal et les priviléges parlementaires achèteront, non pas la paix, non pas même une trève, car la Philosophie ne promet pas de s'arrêter, mais la faveur d'une guerre un peu moins vive. On va les jeter à ce flot qui mouille déjà la première marche du trône. Le flot ne reculera pas, mais il sera peut-être un moment sans avancer, et, dût-il avancer plus vite ensuite, ce sera toujours autant de gagné. Louis XV l'a dit : *Ceci* durera bien autant que lui.

XX

Seule entre les institutions humaines, la société des Jésuites a eu l'étrange honneur de compter presque constamment parmi ses adversaires la majorité des méchants et la majorité des bons.

Des méchants, disons-nous. Sentinelle avancée de l'Église, elle recevait la première, souvent avec courage, tous les coups portés à la Religion, à la morale et à l'ordre.

Des bons, ajoutons-nous, car elle faisait elle-même, par son orgueil, son despotisme, ses intrigues, ses maximes relâchées ou impures, un tort immense à la Religion et à l'Église.

Méchants et bons avaient donc également des raisons pour n'être pas de ses amis. Elle devait succomber.

En 1760, après deux siècles d'escarmouches plus ou moins vives, les deux armées commençaient à se ranger en bataille. On voyait grossir de jour en jour les rangs opposés aux Jésuites ; les leurs se recrutaient aussi, sinon d'amis, du moins de gens qui comprenaient qu'après leur avoir passé sur le corps, on ne s'en tiendrait pas là.

De tout temps ils s'étaient donnés, non-seulement pour les défenseurs, mais pour les représentants de la Religion ; on ne pouvait, disaient-ils, toucher à eux, que la Religion ne fût ébranlée. Cette assertion, longtemps fausse, était devenue vraie. Depuis trente ans, les écrits dirigés contre eux frappaient manifestement au delà. C'était la Religion, c'était le Christianisme qu'on flagellait sur leur dos.

De là la protection dont les couvraient les évêques, qui ne les aimaient pas et ne pouvaient les aimer; de là aussi les indécisions de la Royauté à leur égard. On pouvait, avec une égale vérité. lui montrer en eux ou les soutiens ou les ennemis de l'autorité royale : ses soutiens, par l'esprit d'obéissance qu'ils répandaient autour d'eux ; ses ennemis, parce que leur vrai souverain était à Rome, et qu'on les sentait prêts à faire très-bon marché, le cas échéant, de toute autre autorité que la sienne ou que la leur. Ils n'avaient jamais reconnu ni enseigné de bonne foi les décrets gallicans de 1682. Tels Loyola les avait

faits, tels on devait s'attendre à les revoir dès qu'ils auraient la possibilité de redevenir eux-mêmes.

XXI

Un roi, d'ailleurs, avait déjà mis la main à l'œuvre. Un des pays les plus catholiques de l'Europe, le Portugal, venait de chasser les Jésuites.

Leur expulsion, il est vrai, n'avait été réellement l'œuvre ni du pays ni du roi. Le pays ne les détestait pas ; le roi[1] ne se mêlait de rien. Pombal, son ministre, avait tout fait.

Pombal était un de ces hommes qui ne font rien, pas même le bien, qu'à coups de hache. La ruine des Jésuites allait marquer, pensait-il, son ministère, comme l'abaissement des nobles avait marqué celui de Richelieu. Il la conçut comme une grande chose ; il l'exécuta comme un brigandage.

Un échange de terres avait été conclu, en 1750, entre l'Espagne et le Portugal. Le Portugal cédait San-Sacramento, et recevait les sept *réductions* de l'Urugay, conquises et civilisées par les Jésuites.

Que devons-nous penser de cette civilisation, tant vantée par eux et leurs amis, tant critiquée par tous leurs détracteurs ?

[1] Joseph Ier, monté sur le trône en 1750.

Le bien et le mal s'y trouvaient, comme dans toutes les œuvres, profondément mêlés.

Les sauvages étaient chrétiens ; mais ils n'avaient du Christianisme que quelques formes catholiques et quelques grossiers rudiments.

En droit, ils étaient libres ; en fait, esclaves. Le despotisme était doux, mais absolu.

On les avait élevés au rang d'hommes, mais on les maintenait enfants.

Ils étaient heureux, en un mot, et c'est bien quelque chose ; mais ils ne l'étaient qu'à la condition de rester éternellement isolés, éternellement sous tutelle.

Quoi qu'il en soit, ce sol que les Jésuites leur avaient appris à cultiver, ils s'y étaient attachés. Ils savaient, tant bien que mal, ce que c'est qu'une patrie.

Grande fut donc l'irritation de ceux de l'Uruguay lorsque Pombal leur fit intimer l'ordre de vider le pays. On n'y voulait plus de cultivateurs. On ne songeait qu'aux mines d'or qui venaient d'y être découvertes, et dont on ne se souciait pas d'avoir à partager le produit avec les Jésuites.

Les colons résistèrent. Pombal accusa les Jésuites de les y avoir poussés.

Était-ce vrai? Les Jésuites l'ont nié. En tout cas, ce n'eût pas été un grand crime. Il s'agissait de la destruction de leur œuvre, et de l'exil brutal de plus de vingt mille colons.

N'importe. Ils ont résisté, selon Pombal, à l'au-

torité royale. Benoît XIV, à la sollicitation du ministre, donne au cardinal Saldanha la mission de faire une enquête. Ce cardinal est l'ennemi des Jésuites, la créature de Pombal. Il prononce que les Jésuites, en se livrant au commerce, ont violé les saints canons ; il leur interdit, en conséquence, la confession et la prédication dans tout le royaume. Ceci se passait en mai 1758.

Au commencement de septembre, le roi, en revenant de nuit de chez le marquis de Tavora, reçoit une balle dans le bras. On le sait l'amant de la marquise ; on attribue au mari outragé le coup dont il a failli être victime. Aucune preuve n'est trouvée, mais Pombal déteste les Tavora. Un tribunal, présidé par lui-même, condamne toute la famille à mort. Père, mère, fils, gendres, domestiques, périssent, le même jour sur le même échafaud, les uns décapités, les autres étranglés, les autres roués. Ainsi procédait cet homme dont les ennemis des Jésuites faisaient, en France, un réformateur et presque un héros [1].

Ses victimes avaient des Jésuites pour confesseurs. La veille de l'exécution, les Jésuites sont déclarés leurs instigateurs et leurs complices. Quinze cents sont mis en prison, et Pombal fait notifier au pape son intention de les chasser. On les embarque par centaines ; on va les jeter,

[1] L'arrêt a été cassé en 1781, et la famille Tavora solennellement réhabilitée.

presque nus, sur les plages de Civita-Vecchia. Mais, ceux-là, ce sont ceux à qui le ministre fait grâce. D'autres, pris au hasard, resteront indéfiniment captifs. Pombal aimait, comme Louis XI, à avoir sous la main des vies dont il se sentît le maître.

Ainsi avait commencé, par la calomnie et la violence, cette nouvelle période d'une guerre dont les motifs intimes étaient cependant justes et vrais. Les Jésuites n'avaient ni assassiné le roi, ni connu le projet d'assassinat, mais ils avaient enseigné le régicide. Ils ne s'étaient pas révoltés, dans l'Uruguay, contre l'autorité royale, mais la révolte était écrite, apparente ou cachée, à toutes les pages de leurs livres, à tous les mots de leurs vœux. Ils n'avaient pas trahi le Portugal; mais étaient-ils, pour cela, Portugais? Un Jésuite a-t-il une patrie? — Ainsi auraient pu leur être intentées des accusations bien autrement vraies et graves; mais il aurait fallu, pour cela, des accusateurs plus sages et surtout plus chrétiens. C'est le sort des Jésuites de commettre d'immenses fautes, et d'en être punis injustement.

Mais nous aurons à revenir là-dessus.

XXII

En France, la question était autrement posée. On les sentait prêts, avons-nous dit, à redevenir

dans l'occasion ce que Loyola les avait faits; mais l'occasion risquait peu de leur être offerte. La royauté était encore assez forte, et, dans ces questions-là du moins, assez fortement appuyée, pour n'avoir de longtemps rien à redouter des Jésuites ni du pape. Quoiqu'il y ait un abîme, en réalité, entre le gallicanisme et Rome, un compromis observé depuis tant de siècles pouvait indéfiniment durer. Les Jésuites, d'ailleurs, avec leur esprit souple et leur conscience large, excellaient à adoucir les frottements entre une cour gallicane et des papes ultramontains.

Ce n'était donc pas comme ultramontains que les Jésuites pouvaient sérieusement déplaire au gouvernement royal. Le pouvaient-ils davantage par les autres griefs qu'on énumérait contre eux? Leur morale, la royauté n'avait guère le droit de la trouver relâchée. Leurs intrigues, il ne tenait qu'à elle de les leur faire exercer à son profit. Leur puissance, ils étaient tout disposés à en user, tant qu'ils y trouveraient leur compte, en sujets soumis et en zélés courtisans.

Le pouvoir n'avait donc, en ce moment, aucune raison pour se déclarer contre eux; il n'y était poussé, au fond, que par les idées du jour, avec lesquelles il n'y avait plus moyen de ne pas compter. Aussi, avant de livrer les Jésuites, il voulait tâcher de savoir quelle serait, dans le pays, la vraie portée du coup dont il les laisserait frapper. Le duc de Choiseul ne les aimait pas, mais il

n'était pas homme à se commettre autrement qu'à coup sûr. Quant à Louis XV, il laissait faire. Personne, en France, ne comprenait mieux que lui que la destruction des Jésuites était un premier pas vers des destructions de tout genre. Mais prendre ouvertement leur défense, il ne l'osait; les soutenir en secret, il ne l'aurait pu sans user et sans compromettre l'autorité royale. Il était donc heureux d'avoir à s'en reposer sur son ministre, et le ministre, de son côté, ne demandait pas mieux que de s'en reposer sur d'autres.

XXIII

Voilà pourquoi Bridaine avait été appelé à Paris. Ses relations avec tous les rangs du clergé, sa longue habitude des provinces, l'avaient fait regarder comme plus propre que personne à donner des renseignements sur l'état réel de l'opinion.

Mais les vues du ministre ne s'arrêtaient pas là. Il savait que le missionnaire avait eu maintes fois à se plaindre des Jésuites, qu'ils étaient jaloux de ses succès, effrayés de son influence, bref, qu'ils ne l'aimaient pas; on pouvait donc espérer que Bridaine concourût, au moins indirectement, aux projets formés contre eux. Quoiqu'il ne fût qu'un simple prêtre, le concours d'un homme à la fois si pieux et si populaire vaudrait,

pensait-on, celui de plus d'un évêque, et pourrait, au besoin, être utilement exploité.

Il avait pourtant laissé voir, dès la première ouverture, qu'on ne devait pas trop compter sur lui. L'inimitié des Jésuites ne l'avait pas tellement aigri, qu'il fût hors d'état d'examiner froidement la question. S'il ne les aimait pas, il aimait encore moins leurs adversaires. Quand il voyait la religion en butte à des attaques de plus en plus violentes, il ne pouvait se persuader que ce fût le moment de licencier une troupe dont il désapprouvait, en général, la tactique et les armes, mais dévouée, après tout, nombreuse, pleine d'ardeur, admirablement disciplinée, et couvrant de ses rangs les postes les plus périlleux. Ce n'était donc pas pour demander leur ruine, encore moins pour y coopérer, mais pour dire aux uns et aux autres, s'il en était encore temps, quelques vérités utiles, qu'il s'était décidé à ce voyage de Paris.

Parmi les hommes qui, au fond, n'aimaient pas les Jésuites, on distinguait Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Depuis quinze ans qu'il occupait ce siége, il n'avait cessé de combattre les envahissements des incrédules ; mais tandis qu'il soutenait, d'une main, le Christianisme ébranlé par eux, il le compromettait, de l'autre, par ses rigueurs contre les Jansénistes, par ses démêlés avec le Parlement. Ce n'était pas un des moins curieux spectacles de ce siècle, si fécond déjà en contradictions, que de voir, les

dépositaires des lois condamner celui qui tenait la main à l'exécution d'une loi. La bulle *Unigenitus*, en effet, en était une. Elle avait été reçue dans le royaume avec toutes les formalités voulues; il fallait l'abroger ou l'observer. L'archevêque, en persécutant, était dans son droit; le Parlement, en tolérant et en voulant le forcer à tolérer, trahissait manifestement son mandat. C'était un des malheurs du temps qu'on ne pouvait vouloir le bien sans faire du mal, ni avoir la raison ou l'humanité pour soi sans encourager la révolte.

XXIV

Donnons, avant d'aller plus loin, quelques détails sur cette fameuse querelle. Elle était tellement mêlée à tous les débats du temps, qu'on nous pardonnera de remonter un peu plus haut pour en bien préciser les termes.

En 1713, après quarante ou cinquante années de disputes, pendant lesquelles on aurait bien pu demander à quoi servait une Église infaillible puisqu'elle hésitait tant à prononcer, en 1713, disons-nous, paraît enfin cette Bulle destinée à mettre la paix. Tout catholique, dès lors, sait ce qu'il a à croire sur les points en litige; les Jansénistes, à moins de proclamer franchement le libre

examen, n'ont qu'à baisser la tête et à signer le formulaire d'adhésion.

Quelques-uns se soumettent; beaucoup résistent, et, à leur tête, l'archevêque de Paris, le cardinal de Noailles.

Que faire ? Le pape avait sa route aussi nettement tracée que l'avait été celle de tout prêtre et de tout fidèle conséquent avec les principes de l'Église. Pour ceux-ci, obéir; pour le pape, puisqu'on n'obéissait pas, excommunier.

Mais si Rome excommuniait tous ceux qui, au fond, le méritent, où en serait-elle et que lui resterait-il ? — Le pape aima mieux s'en remettre à l'autorité royale. Louis XIV y consuma les derniers efforts de son despotisme et les derniers moments de sa vie.

Le Régent, qui voulait la paix avant tout, n'eut garde de continuer; aussi vit-on plus d'un récalcitrant, que la persécution eût probablement maintenu dans ses principes, se rapprocher peu à peu de la Bulle et s'y soumettre en mourant. L'archevêque fut du nombre. C'était en 1729.

Son successeur, M. de Vintimille, fit quelques pas de plus. Peu partisan des doctrines de la Bulle, il sentait la nécessité de la soutenir, quelle qu'elle fût, comme loi de l'Église et manifestation de l'unité. Mais M. de Vintimille arrivait à Paris âgé de 74 ans, et il n'avait pas plus envie de persécuter les autres que d'être persécuté lui-même.

Plus jeune, plus hardi, plus conséquent, M. de

Beaumont allait faire ce que ferait, s'il osait, tout évêque sincèrement convaincu. Il défendit d'admettre aux sacrements quiconque serait trouvé en dehors de l'unité romaine, et refuserait d'y rentrer en acceptant la Bulle.

Tyrannie, d'accord; mais un catholique a-t-il le droit de s'en plaindre? — Voilà la vraie, la seule question.

Évidemment, il ne l'a pas, à moins qu'il ne s'attribue aussi, en thèse générale, celui de déterminer à quelles lois il lui plaira d'obéir ou de résister. Pour l'évêque, au contraire, refuser les sacrements de l'Église à qui se met en dehors de l'Église, ce n'est pas son droit seulement, mais son devoir. Vous avez, comme homme et comme chrétien, le droit de quitter l'Église romaine; vous n'avez pas, tant que vous restez dans son sein, celui d'être catholique autrement qu'elle ne l'entend.

Mais parmi ceux auxquels il appliquait ces inattaquables principes, M. de Beaumont avait le malheur de ne rencontrer guère que des gens d'une piété notoire, d'une conduite exemplaire, d'une position à faire crier parents, amis, collègues, grands et petits, croyants et incrédules. Celui ou celle à qui on vient de refuser les derniers sacrements, c'est cette pauvre religieuse que tout son couvent regardait comme une sainte; c'est ce savant génovéfain[1] qui a passé sa vie à étudier

[1] Religieux de Sainte-Geneviève.

la religion ; c'est ce vieux conseiller qu'on voyait toujours à la messe, le protecteur des orphelins, la providence du quartier ! Doutera-t-on, pour cela, de leur salut ? C'est difficile, et cependant, si on se hasarde à y croire, ne sera-ce pas croire aussi qu'on peut se passer des sacrements, qu'on est sauvé en dehors comme en dedans de l'Église ? On s'effraie à cette pensée hérétique ; on voudrait la chasser ; on ne le peut.

Frappé dans ses membres, dans ses amis, le Parlement se crut appelé à les défendre. L'affaire était-elle de son ressort ? — En droit, il n'avait pas plus à intervenir, comme cour de justice, que ses membres n'avaient, comme catholiques, à blâmer la sévérité du prélat. La Bulle, nous l'avons dit, était loi de l'État. Gardien des lois, le Parlement, s'il voulait un rôle dans cette affaire, ne pouvait raisonnablement qu'appuyer l'archevêque et condamner les prêtres tolérants.

Loin de là. En 1750, plusieurs curés sont mandés à la barre, condamnés à l'amende et à la prison.

Deux ans après, l'archevêque lui-même est mis en cause. On saisit ses revenus. Les pairs sont convoqués pour lui faire son procès ; mais le roi leur défend de se rendre à cet appel.

Or, c'était au moment des négociations d'Aix-la-Chapelle. On exagérait, au dehors, la portée de ces querelles ; on s'en prévalait pour traiter la France comme un État affaibli par des luttes in-

testines. Le gouvernement, le roi surtout, eût préféré louvoyer; mais il fallait, à tout prix, montrer à l'étranger qu'il était maître chez lui.

En conséquence, un arrêt du conseil du roi casse et anéantit ceux du Parlement. La Bulle est de nouveau proclamée loi de l'État. La juridiction des évêques en matière de sacrements est déclarée intacte et souveraine.

Là-dessus, force remontrances, où l'humilité des formes ne faisait que mieux ressortir la hardiesse du fond. Le Parlement se soumettait, mais avec cette résignation affectée qui, bien mieux que les cris, appelle sur le despotisme l'attention et l'indignation des peuples.

Alors, nouvel arrêt, interdisant au Parlement de s'immiscer dans ces affaires. Nouvelles remontrances; menaces de suspendre le cours de la justice.

L'effet suit bientôt la menace. La justice est suspendue, le Palais abandonné. On s'assemble, encore une fois, et c'est pour prononcer, malgré la défense du roi, un arrêt solennel interdisant le refus des sacrements.

Cet arrêt, était le renversement de la monarchie; il fallait punir, ou abdiquer. Le Parlement est donc dissous; ses membres sont dispersés en exil par toute la France, et quelques-uns des plus hardis, notamment l'abbé de Chauvelin, sont emprisonnés dans des citadelles.

Le gouvernement crut alors pouvoir engager

l'archevêque à se modérer. M. de Beaumont résista, et une lettre de cachet l'envoya à Conflans.

Cependant l'abbé de Bernis négociait à Rome une nouvelle interprétation de la Bulle. Benoît XIV, le plus tolérant des papes, s'y prêtait de grand cœur; mais que pouvait-il céder? Il prit le parti de noyer dans une longue encyclique ce qu'il y avait de plus crû dans l'œuvre d'Innocent XI. Une large porte était ouverte à qui voudrait rentrer en grâce. On serait tenu d'accepter la Bulle, mais on aurait jusqu'à un certain point la permission de déterminer, à part soi, dans quel sens on l'accepterait. La tolérance et les lumières du pape n'aboutissaient, en somme, qu'à régulariser ce que la morale, même humaine, a toujours regardé comme indigne d'un honnête homme : une réservation mentale.

Mais les apparences étaient sauvées. Le Parlement fut rappelé, d'abord en partie, puis tout entier. Il rentra humble, mais vainqueur, dans ce Paris dont il était l'idole ; et le roi, qui avait besoin d'argent, subit assez bravement la joie publique. On chantait, donc on payerait.

En attendant, les hommes d'honneur des deux partis ne voulaient pas des explications du pape. L'archevêque et les plus pieux des jansénistes étaient restés dans le champ primitif de la querelle. L'un continuait à sévir, les autres à résister.

XXV

Quand Bridaine entra dans Paris, son hésitation avait cessé. Il se rendrait d'abord chez l'archevêque.

La nuit était venue, car il s'était exprès arrêté dans un village pour ne pas arriver le jour. Comme il traversait cette place qui pourrait être pavée, comme on l'a dit, et plus que pavée, des têtes qu'elle a vu tomber, la Grève, — il se sentir rejaillir sur la main quelque chose de froid et de gluant... C'était du sang. Le pied de son cheval avait glissé dans une mare, et cette mare, autant que le crépuscule permettait d'en juger était rouge.

De qui était ce sang? Par quelles tortures avait passé, avant d'expirer, le malheureux qu'on avait tué là?... car la justice, à cette époque, se contentait rarement de tuer. Un corps auquel il n'eût manqué que la tête lui eût paru un gibier indigne d'elle. Il fallait que le condamné se sentît mourir; s'il implorait une mort prompte, elle lui répondait, comme jadis Caligula : « Je ne suis pas encore réconciliée avec toi. » Le dernier coup était un coup de faveur, un coup *de grâce;* car c'est de là qu'est venue cette expression, figurée aujourd'hui, mais atrocement vraie.

De qui était donc ce sang? — Bridaine s'était arrêté; son regard interrogeait le pavé.

Il aperçut à quelques pas un homme qui semblait poursuivi des mêmes pensées. Il avait les yeux baissés vers le sol, et ne s'était pas retourné au bruit des pas du cheval.

— Monsieur, lui dit le prêtre, qui a-t-on?...

Il ne savait quel verbe mettre au bout de sa phrase. Le sang coulait alors de tant de manières diverses, qu'on ne pouvait être sûr du mot à employer.

— Un assassin, répondit l'homme, à ce que j'ai entendu dire...

Bridaine, à cette voix, alla vivement à lui. — C'est vous!... dit-il.

Il avait reconnu Rabaut.

— C'est vous !... dit celui-ci. Puis il ajouta en souriant : Vous voyez bien que nous nous retrouvons.

— J'avais laissé un inconnu; je retrouve...

— Ah! je comprends. C'est mon Judas qui vous a dit qui je suis.

— C'est lui... Mais ne l'appelez plus Judas.

— Il se repent?

— Ne l'avez-vous pas vu?

— Dieu lui pardonne!

— Et vous?

— Moi, c'est fait.

— Bien! Mais quel a été son crime!

— Il ne vous l'a pas dit?

— Non.

— Ce serait trop long, et ce n'est guère l'endroit.

— Oui, en effet, l'endroit... Me permettez-vous une question?

— Dites.

— Que faisiez-vous là, dans ce sang?

— Je me familiarisais avec la place.

— Je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas que, lorsqu'on s'appelle Rabaut, on ait... quelque intérêt... à ce qui se fait ici?

— Mais voilà plusieurs années...

— Plusieurs années, c'est vrai, qu'aucun de nous n'a été pris. Mais, de ceux qu'on a pris, auquel, jusqu'ici, a-t-on fait grâce?

Bridaine soupira... et s'en alla.

— Va-t'en, murmurait le proscrit, va-t'en... Va cacher la rougeur que font monter à ton front les cruautés de ton Église... Va dévorer tes soupirs d'homme... Va te refaire un cœur de prêtre... Oh! l'Église! l'Église!... L'agneau qui s'est fait tigre! Le martyr qui s'est fait bourreau!... La blanche robe de jadis qui trempe depuis mille ans dans le sang!... Mon Dieu! toi qui t'es repenti d'avoir fait l'homme, tu ne t'es pas encore repenti d'avoir fait l'Église? Où sont les eaux qui la balayeront de dessus la surface de la terre! Où sera l'abîme assez grand pour engloutir toutes ses iniquités!... Il me brûle les pieds, ce sang... Mon Dieu! est-ce

que le mien coulera un jour? L'échafaud... les bourreaux... ah!...

Il frissonnait; il pliait sous le faix que son imagination avait soulevé. Ses pieds étaient comme cloués dans cette boue sanglante, dont il avait évoqué les mystères.

Enfin, il put marcher. Il s'éloignait avec horreur, et cependant à regret, comme s'il eût craint de perdre une partie des hideuses leçons qu'il était venu chercher. Tout à coup, à l'angle du quai, on eût dit qu'il se retrouvait en face de toutes les terreurs qu'il venait de fuir. Il se retourna vers la place. Ses regards se dirigeaient vers le centre, en face de l'Hôtel-de-Ville ; il semblait suivre de l'œil un de ces horribles drames dont ce lieu était si souvent le théâtre.

XXVI

C'est que, trois ans auparavant, le 15 avril 1757, il s'était trouvé à ce même coin. Une foule innombrable, pressée, haletante, couvrait la place et les abords. Sur les toits, foule encore. Aux fenêtres, jeunes seigneurs, jeunes dames éblouissantes de parure. Il n'était bruit que des sommes énormes payées pour les bonnes places, et pour les mauvaises aussi. Profondément blasés sur tous les plaisirs ordinaires, ces gens en voulaient tenter

un nouveau. Ils venaient voir tuer un homme avec tous les raffinements de la justice du jour.

Il avait commis, cet homme, un grand crime ; il méritait la mort. Mais comme son crime était de ceux dont la responsabilité appartient, en bonne partie, au siècle qui les a vus s'accomplir, le siècle voulait se laver dans le sang du coupable ; il fallait que Damiens, l'assassin de Louis XV, souffrît à lui seul tout ce qu'auraient dû souffrir, tous ensemble, ceux qui avaient armé son bras.

Or, ceux-là, c'était à la fois ceux qui attaquaient les abus et ceux qui les soutenaient, car les uns attaquaient avec haine et tout en brisant, les autres résistaient avec haine et en tout gardant. C'étaient ceux qui popularisaient l'incrédulité par leurs livres, et ceux qui popularisaient ces livres en les brûlant. C'étaient ceux qui répétaient, après Voltaire : « *Écrasons l'infâme,* » et ceux qui maintenaient, au nom de la religion, les vieilles infamies de l'Église. C'était le Parlement qui s'érigeait, sans en avoir le droit, en contrôleur de la cour, et c'était cette cour qui prétendait exercer, sans contrôle, les plus monstrueux droits. C'était, enfin, Louis XV lui-même, personnification de toutes les anomalies, de tous les désordres de son temps.

Voilà ce que l'assassin aurait pu répondre à M. de Machault, le contrôleur général, qui le sommait de nommer ses complices, et qui lui tenaillait les jambes avec des pincettes rougies ;

voilà ce qu'il aurait pu répéter dans les tortures qu'il eut à subir plusieurs fois dans le cours du procès. On avait gravement et doctement étudié quel genre de question pouvait être poussé le plus loin sans tuer le patient. Il y avait eu des consultations entre médecins, bourreaux et juges; on avait écrit des mémoires. L'horrible aréopage avait voté le *brodequin*. Damiens avait eu les jambes broyées. On ne s'était arrêté qu'en le voyant près d'expirer; puis on avait soigneusement ranimé ce souffle de vie, et c'était un homme bien portant, presque robuste, que Rabaut avait vu arriver sur l'échafaud.

On l'assit sur une espèce de siége dont les pieds tenaient fortement à la charpente. Les bourreaux en eurent pour dix minutes à le lier avec du fer et des cordes, de sorte que tout mouvement fut impossible. Son bras droit restait libre. Ce bras, on le lia à son tour sur un prolongement horizontal du dossier; mais la main dépassait le bois. Alors, sous cette main, on apporta un réchaud. Ce n'était pas du charbon, mais du soufre. Un cri horrible, un de ces cris qui partent des entrailles et semblent emporter l'âme avec eux, sortit de la bouche du patient. La foule ondoya. Les belles dames des fenêtres se rejetèrent en arrière; puis, peu à peu, on les voyait reparaître, pâles, haletantes, le flacon aux narines et le lorgnon à l'œil. C'était une épouvantable chose que cette main qui brûlait sans qu'on aperçut aucun feu, car le soleil

effaçait la flamme du soufre. Damiens ne criait plus. Il regardait tantôt sa main, tantôt le laboratoire infernal qui flamboyait à l'extrémité de l'échafaud.

Là rougissaient, non les pincettes de M. de Machault, mais les bonnes vieilles tenailles de la prévôté de Paris; à moins pourtant, ce que nous ne savons pas, qu'on en eût fait de neuves, afin qu'elles mordissent mieux. Là bouillaient, dans cinq chaudières, huile, résine, cire, soufre et plomb. Là se tenaient cinq ou six tourmenteurs prêts à apporter, chacun, sur un signe du chef, son effroyable cuillerée.

Quand la main ne fut plus qu'une chair à peu près morte, on ôta le brasier à soufre, et on apporta celui où rougissaient les tenailles...

Mais abrégeons; le cœur nous manquerait. Bientôt la poitrine, les bras, les jambes, ne furent plus qu'une épouvantable plaie. Bientôt, sur ces profondes entailles, on vit ruisseler la résine, la cire, l'huile, le soufre, le métal... C'étaient messieurs de la grand'chambre qui écrivaient à leur manière, sur un livre vivant, l'assurance de leur dévouement au roi. Ils achetaient, aux dépens du misérable, la réintégration des chambres encore exilées. Infliger à Damiens les tortures de Ravaillac, n'était-ce pas dire à Louis XV qu'il valait au moins Henri IV[1]?

[1] Cette hypocrisie, du reste, toute la France en était plus ou moins complice. Partout on avait outré l'horreur qu'un assas-

Tout n'était pas fini. Damiens respirait, voyait, hurlait encore, et, dans les intervalles, il se remettait, il parlait. Quatre chevaux étaient là. On les retenait à peine. Plus humains que les hommes, ils n'avaient cessé de s'agiter pour fuir ce lieu lugubre, ces hurlements, cette atmosphère empestée. A eux maintenant de suppléer les bourreaux, et de déchirer en quatre ce corps sur lequel il n'y a plus de place pour de nouvelles tortures. Ils tirent, tirent encore... C'est en vain. Ils tirent depuis un quart d'heure, et Damiens est encore entier, et il relève de temps en temps la tête pour les regarder tirer. « Ah! ces pauvres chevaux!... » s'écriait, dit-on, une jeune femme, madame Priandeau, nièce du fameux financier Bouret.

Cependant la nuit approchait. Les commissaires du Parlement, chargés de présider au supplice, ne savaient comment en finir. Grand embarras,

sinat inspire, partout la conservation des jours du roi avait provoqué des actions de grâces d'autant plus vives qu'on en était, au fond, moins réjoui. On n'a pas oublié ce trait de la municipalité d'Amiens, qui demandait la permission de changer le nom de la ville, afin qu'il n'y eût plus occasion de prononcer, même sans le vouloir, celui de l'assassin du roi. Ce qu'on sait moins, c'est que l'opposition vint de l'évêque, non pas pour l'absurdité de la chose, mais parce que, disait-il, le titre d'évêque d'Amiens (*episcopus Ambianensis*) est une propriété ecclésiastique, à laquelle nul ne peut toucher. La chose alla jusqu'au conseil du roi, et Louis XV eut le bon sens de n'en pas vouloir entendre parler. « Ne vient-on pas de pendre en Limousin, dit-il un voleur appelé *Bourbon ?* »

en effet! Il faut que l'arrêt soit exécuté à la lettre, et l'arrêt a dit *écartelé*. La foule murmure, s'impatiente, s'indigne. « Le coup de grâce! crie-t-on; le coup de grâce! » Ces messieurs s'y décident; mais l'arrêt sera observé. On coupe les muscles des bras, des jambes... et les chevaux ont enfin le dessus.

Voilà ce que Paul Rabaut, l'homme du Désert, avait vu à Paris, lui cent millièmes, en l'an de grâce 1757. — Voilà ce qu'il revoyait en idée, à cette même place, en juillet 1760.

XXVII

Que venait-il faire à Paris?

Dans son premier voyage, il avait vu le prince de Conti; dans celui-ci, il venait voir des hommes déjà plus puissants que les princes, les hommes du parti encyclopédique et libéral.

Quelques détails, dont nous aurons besoin dans la suite de cette histoire, doivent trouver place ici.

En dépit des excitations du clergé, la magistrature commençait, au moins dans quelques provinces, à se lasser de poursuivre les protestants. Outre l'odieux de ce rôle, l'inutilité des rigueurs était devenue évidente. Le nombre des protestants diminuait peu; celui de leurs pasteurs, réduits sous Louis XIV à trois ou quatre, était remonté à soixante, bien que, comme le disait Rabaut, au-

cun n'eût encore été pris sans payer son dévouement de sa vie[1].

De ces scrupules était née, en 1755, la fameuse consultation de Rippert de Monclar, procureur général au parlement d'Aix.

Rippert était au premier rang de ces écrivains parlementaires, qui croyaient pouvoir attaquer le clergé et ses prétentions sans ébranler le catholicisme lui-même. Honorable erreur, dans laquelle il est fort heureux que beaucoup soient tombés, mais dont on ne comprend guère que des hommes de sens ne s'aperçoivent pas encore.

Il commençait par établir, surtout contre le fougueux M. de Montclus, évêque d'Alais, que la tolérance est possible au point de vue religieux et sage au point de vue politique. « La tolérance civile, dit-il, est aujourd'hui le sentiment, non-seulement de tout ce qu'il y a en Europe d'esprits

[1] Voici la liste des pasteurs exécutés en France de 1686 à 1760. 1686. *Rey*, à Beaucaire. — 1687. *Dalgue*, à Nîmes. — 1689. *Bertezène*, à Saint-Hippolyte; *Poisson* et *Dombres*, à Nîmes. — 1690. *Olivier*, *Quet* et *Bonnemère*, à Montpellier. — 1691. *Roussel*, à Montpellier. — 1692. *Étienne* et *Paul Plans*, à Montpellier. — 1693. *Colognac*, à Marsillargues. — 1695. *Papus*, à Montpellier. — 1696. *Laporte* et *Guérin*, à Montpellier. — 1697. *Plans*, à Montpellier. — 1698. *Brousson*, à Montpellier. — 1718. *Arnaud*, à Alais. — 1728. *Roussel*, à Montpellier. — 1732. *Durand*, à Montpellier. — 1745. *Ranc*, à Die; *Roger*, à Grenoble. — 1746. *Desubas*, à Montpellier. — 1752. *Benezet*, à Montpellier. — 1754, *Lafage*, à Montpellier. — Total : vingt-cinq. Mais cette liste ne comprend que les pasteurs réguliers, à l'exclusion des nombreux *prédicants* suppliciés dans les premières années du dix-huitième siècle.

chrétiens et solides, mais de tout ce qu'il y a d'hommes sensés dans l'univers. » On préférerait, soit dit en passant, une forme un peu moins tranchante. Mais c'était le goût du temps. On ne savait énoncer une idée un peu libérale sans affirmer qu'on avait l'univers pour soi.

L'auteur montre, en second lieu, qu'il faut désespérer de la conversion des protestants; puis, d'une longue discussion théologique dans laquelle il fait assez bon marché des prescriptions du concile de Trente, il conclut que le roi est le maître d'établir, s'il le juge bon, une forme exclusivement civile pour les mariages des protestants, la constatation des décès et des naissances, etc.

Enfin, abordant le côté le plus relevé de la question, il s'étonne que les évêques ne soient pas les premiers scandalisés des sacriléges que la terreur arrache aux protestants. « Quelle idée, dit-il, leur donnons-nous de notre respect pour nos sacrements, lorsque nous les forçons de s'en approcher sans y croire, tandis que nous enseignons, d'autre part, que celui qui n'y croit pas les profane[1]? Ce serait aux évêques à demander au roi l'abolition des édits de Louis XIV, en déclarant qu'ils ne peuvent plus se prêter à la fiction

[1] Il est à remarquer que le système de la catholicité extérieure, avec autorisation tacite de rester protestant, était admis surtout par les parlementaires jansénistes, ceux qui refusaient, pour leur compte, de signer un formulaire auquel ils ne crussent pas pleinement.

d'après laquelle il n'y a que des catholiques en France. S'ils ne le font pas par humanité, qu'ils le fassent au moins par conscience et par respect pour eux-mêmes. »

Leur conscience, à cet égard, était depuis trop longtemps faussée : l'humanité, qu'avait-elle à faire, à leurs yeux, dans ces questions? Bossuet n'avait-il pas dit que « Ceux qui ne veulent pas que le prince use de rigueur en matière de religion sont *dans une erreur impie*[1]? » Ainsi répétait l'évêque d'Alais, et, avec lui, tout l'épiscopat du royaume. « Si on donnait à M. de Montclus, répondait le procureur général, une liste exacte de tous les ministres protestants qu'on a mis à mort, de toutes les personnes de tout âge et de tout rang qu'on a envoyées aux galères, de toutes les taxes, amendes et confiscations qu'on a exigées, de tous les enfants qu'on a enlevés à leurs parents, de tous les mariages qu'on a cassés, de tous les biens qu'on a adjugés, en conséquence, à des collatéraux, de toutes les personnes qu'on a emprisonnées et retenues dans une longue et dure captivité, de tous les décrets qu'on a portés contre une infinité d'autres, de tous les excès et de tous les meurtres affreux commis sur eux par les troupes du roi et *contre les intentions de Sa Majesté*[2],

[1] *Politique tirée de l'Écriture sainte*, VII, 10.

[2] Mots évidemment ajoutés pour faire passer ce qui précède. Louis XIV et Louis XV pouvaient avoir ignoré beaucoup de détails ; mais ils ne pouvaient pas avoir ignoré, en gros, comment la persécution était conduite.

cette liste, hélas! formerait des volumes. Toute la France retentit des cris de ces malheureux. Ils attirent la compassion de tous ceux qui se font gloire, je ne dis pas d'être chrétiens, mais d'être des hommes; et un évêque y est insensible! Un évêque cherche à les redoubler! Ne lui siérait-il pas mieux, après avoir planté et arrosé en leur faveur, de gémir pour eux, comme dit l'Écriture, entre le porche et l'autel, et de calmer lui-même la colère du prince? »

XXVIII

Ce mémoire avait été mis sous les yeux, non du roi, qui ne le connut probablement jamais, mais du prince de Conti. Un ancien officier, M. de Beaumont, et un agent des Églises du Désert, M. Lecointe, avaient trouvé accès auprès de lui.

Le prince de Conti avait, à la cour de Louis XV, la place d'un bon soldat, d'un penseur indépendant, d'un incrédule aussi, car les deux choses se tenaient alors d'assez près. Ses lauriers de Coni[1] lui avaient donné le droit de parler militairement à la favorite de son maître; mais, parmi les formes de la franchise, l'épigramme licencieuse était souvent celle qu'il préférait. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, il s'était avisé de parler

[1] 1744.

d'économies, et le conseil, non moins que le conseiller, avait déplu. Disgrâcié, il s'en était consolé en devenant, comme jadis la duchesse du Maine, le centre et le patron des boudeurs. C'était à l'Isle-Adam, son château de prédilection, que s'éguisaient les traits contre Versailles; mais Versailles, le roi en tête, ripostait parfois assez bien. « Que fait mon cousin *l'avocat?* » disait Louis XV au petit-lever; et il faut avoir vu ce mot dans les souvenirs du temps, pour comprendre ce qu'il pouvait renfermer de royale ironie, d'aristocratique et mordant dédain.

L'avocat de l'Isle-Adam semblait donc assez disposé à devenir celui des protestants persécutés. Quelle était, au fond, sa pensée? Était-ce, demanderons-nous avec un historien, était-ce le sang des vieux Condés qui portait leur petit-fils à s'enquérir des Églises du Désert? Faut-il supposer que son oisiveté de prince du sang le disposait à une affaire où il empiétait sur les fonctions du roi? Faut-il en faire honneur à la philosophie de l'époque, à une tendance de cabale, ou à une noble ambition? On peut hésiter entre ces hypothèses, ou les réunir[1]. »

Quoi qu'il en soit, Rabaut s'était hâté de lui adresser un mémoire destiné à le mettre au courant de la question. Ce mémoire nous a été conservé. Les détails qu'on y trouve montrent que le

[1] *Histoire des Églises du Désert*, par Ch. Coquerel. — Nous avons eu de grandes obligations à ce remarquable travail.

prince avait paru ne savoir à peu près rien de l'état et des maux d'un si grand nombre de Français. Au reste, on n'en savait généralement pas plus que lui. Qui allait s'inquiéter, parmi les heureux du siècle, de ce qui se passait en Languedoc, en Guienne, en Dauphiné? Du temps des Camisards, à la bonne heure; mais depuis que les huguenots avaient déposé les armes, depuis qu'ils souffraient sans bruit, qu'avait-on à se rappeler qu'ils souffraient? Montesquieu était d'une des provinces le plus souvent arrosées de leur sang; et Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, n'avait pas daigné les nommer. Son Usbek a tout vu, excepté eux; tout critiqué, excepté les lois qui pèsent sur eux.

A ce mémoire étaient jointes sept demandes :

Liberté des galériens et des prisonniers protestants;

Liberté des enfants enlevés à leurs parents;

Légitimation des mariages;

Liberté de réunion, sinon dans des temples, du moins dans les maisons et en plein air;

Pasteurs tolérés;

Liberté d'aliéner les biens-fonds;

Libre retour des protestants émigrés.

On ne pouvait demander moins, et cependant Rabaut, à son arrivée à Paris, avait trouvé le prince effrayé, découragé, disposé tout au plus à appuyer une ou deux de ces demandes; encore les voulait-il moins directes, moins absolues.

Il paraît pourtant que le pasteur n'avait eu personnellement qu'à se louer de l'accueil qui lui fût fait; mais nous n'avons aucun détail sur ses entrevues avec le prince. Nous savons seulement qu'il y en eut deux, qu'elles n'aboutirent à rien, et que Rabaut quitta la capitale avec de faibles espérances dont il eut bientôt à laisser jusqu'aux derniers restes.

XXIX

Il revenait donc à Paris. Allait-il être plus heureux que la première fois?

L'intérêt des libres penseurs se portait assez vivement, depuis une année ou deux, sur les malheurs des protestants. Ennemis du christianisme, ils ne pouvaient avoir pour certains dogmes ou certaines formes de culte beaucoup plus de sympathie que pour d'autres; ils connaissaient peu, d'ailleurs, et s'inquiétaient peu de connaître les doctrines de la Réforme. Mais, par humanité, ils blâmaient les persécutions; par indifférence, ils les trouvaient ridicules et absurdes; par esprit d'opposition, ils étaient naturellement portés à soutenir des hommes qu'ils voyaient en lutte avec le pouvoir.

On était donc, dans certains salons de Paris, assez au courant de ce qui se passait en Languedoc. Rabaut était plus connu qu'il ne s'en doutait

lui-même. On ignorait les noms de ses collègues; le sien résumait, — et c'était justice, — tout ce qu'on avait entendu dire de leur dévouement et de leurs périls.

L'opposition philosophique était en ce moment à l'apogée de sa force. Elle allait s'occuper de l'expulsion des Jésuites, et il commençait à être évident qu'on la lui accorderait. Elle se cherchait néanmoins partout des auxiliaires. Les protestants, pensait-on, étaient plus intéressés que personne à la ruine de ces vieux auteurs de leurs maux. Rabaut, dans son premier voyage, avait eu quelques relations avec d'Alembert; ces pourparlers n'avaient pas eu de suites. L'attentat de Damiens, que le parti opposé aux idées nouvelles tâchait d'attribuer à ceux qui les propageaient, avait contraint ceux-ci d'user pour quelque temps d'une très-grande réserve, d'autant plus que madame de Pompadour, leur protectrice auprès du roi, avait été éloignée de la cour. Lorsqu'elle eut repris sa place et que le parti philosophique se revit en état d'agir, on revint au projet d'aller chercher dans leurs montagnes ces alliés dont on se moquait tout bas comme de fanatiques d'un autre genre, mais au nom desquels on pouvait parler très-haut d'humanité, de liberté, de tout ce qui commençait à trouver partout de l'écho.

Il y avait cependant encore beaucoup à réfléchir, du moins quant à la marche à suivre. Nul doute que l'émancipation des protestants ne fût,

si on l'obtenait, un grand point gagné contre les Jésuites ; mais il était évident, d'autre part, qu'en se hasardant à la demander avant la chute de l'ordre, on mettait aux mains de ce dernier une arme avec laquelle il pourrait bien reprendre le dessus. Ne serait-ce pas lui donner le droit de dire, plus hardiment que jamais, que ses ennemis étaient ceux de l'Eglise ? Ne verrait-on pas se serrer autour de lui tout le clergé, tous les catholiques encore ennemis de l'hérésie ? Il fallait donc mener de front les deux choses, abandonner à propos l'une ou l'autre tout en se ménageant les moyens de la reprendre, et ne s'engager, enfin, qu'à bon escient, après examen attentif de toutes les ressources dont on pourrait disposer.

On n'avait donc cru ne pouvoir mieux faire que d'appeler à Paris celui qui connaissait le mieux l'état et l'esprit des protestants. Rabaut s'était d'abord refusé à ces ouvertures. Il avait peu de confiance en des hommes dont l'incrédulité lui faisait peur, et dont les bonnes dispositions envers ses coreligionnaires venaient évidemment bien moins de pitié ou d'affection pour ceux-ci, que d'antipathie pour d'autres. Mais il y avait longtemps qu'il songeait à une tournée pastorale dans quelques provinces du centre. Ce voyage lui en offrant l'occasion, il s'y était décidé. Il avait d'ailleurs un autre projet dont il ne parlait à personne, celui de présenter au roi lui-même un mémoire en faveur des protestants.

Il était donc resté près de six semaines en route, s'écartant quelquefois à plus de vingt lieues, trouvant, presque partout, plus de protestants et plus de persévérance qu'il n'avait osé l'espérer. A Meaux, en dernier lieu, il était allé chercher les restes d'une des Églises les plus fécondes jadis en dévouements et en lumières. Il avait trouvé peu de choses, mais plus, pourtant, que n'avait cru laisser Bossuet. Là, comme partout, la Réforme s'était gardé des temples dans les cœurs. En 1788, après cent ans, ou, pour mieux dire, après cent cinquante ans de persécutions et d'obsessions, car l'Édit de Nantes était révoqué en fait bien longtemps avant de l'être officiellement, — en 1788, disons-nous, il allait se trouver encore près d'un million de protestants pour saluer l'ère de liberté que leur ouvrait l'édit réparateur de Louis XVI.

Ce miracle de persévérance et de foi, comment se fait-il que les historiens en aient généralement si peu parlé? Si un pareil exemple eût été donné par des catholiques, on le citerait comme une irrécusable preuve de l'héroïsme que Rome peut seule, dirait-on, inspirer à ses enfants. Que n'a-t-on pas dit de l'Irlande! Quelle différence, pourtant, entre l'oppression qui pesait sur elle, et les souffrances du protestantisme français! « Nous gémissons, disait un écrivain catholique[1], de l'état des catholiques anglais. Ils sont malheureux,

[1] Rulhière, *Éclaircissements historiques sur la révocation de l'Édit de Nantes.*

sans doute, mais leur race n'est point flétrie. La haine anglicane contre le papisme n'a jamais été jusqu'à infliger à leurs familles les notes désolantes de concubinage et de bâtardise. Leurs enfants héritent de leurs biens. Ils exercent leur culte ; ils ont des prêtres. Enfin, les dégoûts qu'ils éprouvent dans leur patrie leur semblent-ils intolérables? L'émigration leur est permise ; les ports des trois royaumes leur sont ouverts. » A ces détails incontestables, joignons un fait qui parle encore plus haut. Dans le mémoire que les églises du Désert adressèrent en 1748 au congrès d'Aix-la-Chapelle, leurs demandes se résumaient à la « mise en état des protestants français sur le même pied que les catholiques d'Angleterre. » Ainsi, ce que l'on a peint dans tant de livres et ce qu'on rappelle encore aujourd'hui comme ayant été le dernier degré de l'oppression, c'était l'état après lequel un million de Français étaient réduits à soupirer. Maintes fois, sous Louis XIV et Louis XV, nous voyons le gouvernement anglais solliciter pour les protestants de France. Qu'auraient signifié ces demandes si la France avait pu reprocher les mêmes rigueurs à l'Angleterre?

XXX

Une heure environ avant le moment où nous avons vu Rabaut quitter la Grève, un homme était

assis, en robe de chambre, dans un très-grand cabinet de travail. Devant lui était une table chargée de papiers, et, sur cette table, contre le mur, une triple rangée de cartons. On lisait sur l'un *Articles à faire;* sur l'autre, *Articles à distribuer;* ici, *Articles à corriger;* là, *Articles prêts;* là *Correspondance.* Une vaste bibliothèque occupait deux des côtés de la chambre. Sur un des rayons les plus apparents s'étalaient sept in-folio magnifiquement reliés.

Ces in-folio, c'étaient les sept premiers volumes de l'Encyclopédie. Ce cabinet aux cartons, c'était la « grande boutique » dont Voltaire s'intitulait « un des garçons, » sauf à l'appeler, un autre jour, « la grande pétaudière, » dont il se réjouissait de n'être plus. Cet homme en robe de chambre, c'était le chef de la boutique, d'Alembert.

Voltaire, du reste, n'était pas le seul qui variât dans ses jugements sur la grande œuvre à laquelle il apportait son tribut; mais personne ne la jugeait, dans l'intimité, plus sévèrement ni plus sagement que lui.

« Je suis toujours indigné, écrit-il au comte d'Argental[1], que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier, qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercure.* Voilà mes sentiments, et, parbleu ! j'ai raison. »

[1] 4 avril 1758.

« Je crois, dit-il dans une autre lettre[1], que l'Encyclopédie se continuera; mais probablement elle finira encore plus mal qu'elle n'a commencé, et ce ne sera jamais qu'un gros fatras. »

« Je me flatte, écrit-il à Diderot[2], que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. »

Ce conseil fut-il écouté ? « L'Encyclopédie, écrivait plus tard Diderot lui-même, fut un gouffre où des espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, toujours incohérentes et disparates. »

Ces aveux,—et il n'est aucun des rédacteurs de l'Encyclopédie dont on ne pût en citer de tout semblables, — dans quel but les avons-nous recueillis ? Pour prouver que ce n'était pas un chef-d'œuvre ? Mais il y a longtemps qu'on l'a prouvé, et la chose, d'ailleurs, se prouvait assez d'elle-même. Ce qu'il y aurait de curieux et de tristement instructif, ce serait de mettre en regard comment s'exprimaient ces mêmes hommes, quand il s'agissait de vanter en bloc ce qu'ils trouvaient si mauvais en détail. L'Encyclopédie, alors, c'était le livre des livres ; c'était « la plus

[1] 22 mars 1759.
[2] 26 novembre 1758.

belle entreprise, le plus beau monument de l'esprit humain[1]; » c'était l'arche sainte autour de laquelle l'univers se proternerait désormais, et que des sots, des barbares, des gens indignes du nom d'hommes, pouvaient seuls ne pas encenser. Jamais l'esprit de parti ou de corps n'avait été plus effrontément naïf; jamais le vieil adage : « Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis, » n'avait été plus crûment énoncé, plus impitoyablement appliqué; jamais l'Église, au plus fort de sa puissance, n'avait plus hardiment dit anathème à qui ne pliait pas sous ses infaillibles décrets. Et ce parti si uni, ce plan si serré, si suivi, — on savait, au besoin, en nier jusqu'à l'existence. « Ce qu'il y a surtout d'odieux, écrivait Grimm, à l'occasion d'une brochure contre le septième volume, c'est de vouloir faire envisager l'Encyclopédie comme un parti dans l'État, lié d'opinions et d'intérêts, tandis que, de cinquante auteurs qui concourent à cet ouvrage, il n'y en a pas trois *qui aient la moindre liaison entre eux.* » — « On accuse de complot, dit-il ailleurs, un petit nombre de philosophes épars qui s'occupent à la recherche de la vérité, sans cabale, sans ambition, sans intrigue, sans crédit, la plupart *sans se connaître.* » Et c'était là, dans toutes leurs apologies, un de leurs thèmes favoris. Ils cherchaient la vérité, soit, et nous ne pouvons

[1] Grimm, *Correspondance,* 15 février 1759.

nier qu'ils ne l'aient maintes fois trouvée; mais on nierait difficilement, d'après ces faits et bien d'autres, que le mensonge leur ait souvent paru excellent pour la propager.

XXXI

Ce jour-là donc, d'Alembert était à son poste. Il lisait une lettre signée *Malesherbes*, dont le contenu paraissait l'agiter beaucoup. Il en répétait à demi-voix les principaux passages.

« .... Enfin, mon cher, je n'y puis encore rien. Je comprends votre impatience; je recevrai philosophiquement vos reproches, voire même vos injures; mais je persiste à dire qu'il faut attendre...

« .... Pour avoir voulu vous servir un peu trop vite, je risquerais de m'ôter tout moyen de vous servir désormais. Si je veux rester directeur de la Librairie, j'ai plus besoin que personne de respecter, au moins extérieurement, un arrêt du Conseil du roi...

« ..... Cet arrêt n'est que du 8 mars de l'année dernière; il n'y a donc pas encore dix-huit mois que l'Encyclopédie est suspendue. Après l'arrêt de 1752, qui supprima vos deux premiers volumes, l'autorisation d'imprimer ne fut rendue qu'au bout de deux ans, ou peu s'en faut. Attendez encore quelques mois... »

— Bien volontiers, murmurait d'Alembert, si on

pouvait au moins compter qu'alors... Ce ne serait même pas, au fond, si malheureux... Les cinq derniers volumes ont été faits décidément trop vite... Quand le Conseil nous forcerait de mettre deux ans à chacun, il nous ferait plus de bien qu'il ne pense... Oui... Mais s'il nous en faisait mettre trois... quatre... six?... Dans quelques mois, sera-t-il mieux disposé qu'aujourd'hui? Malesherbes espère... Nous verrons... Nous verrons... En attendant, Diderot sera furieux...

Il tira sa montre.— Ces messieurs n'arrivent pas, dit-il; je voudrais pourtant bien qu'ils fussent ici avant Rabaut...

Il se mit à ranger des papiers. Un quart d'heure après, quelqu'un arrivait.—Toujours le premier, Diderot!... dit le maître de la maison.

— Est-ce un reproche, par hasard?

— Un reproche?... Allons donc! Moi qui ne fais que des *Éloges*[1]...

— Pour les morts...

— En ce cas, mon cher, il faut que je songe à celui de l'Encyclopédie...

— Qu'est-ce que vous dites?... s'écria Diderot. Y aurait-il du nouveau?

— Du vieux, plutôt. Pas moyen d'abroger ce maudit arrêt.

— Bah! Qui a dit cela?

— Lisez.

[1] Ses *Éloges des Académiciens*.

— Peuh !... fit-il après avoir lu; les voilà bien, ces amis de cour! On ne s'appelle pas impunément *Chrétien de Lamoignon de Malesherbes*... Attendre!... Quatre mille souscripteurs... Attendre!...

— Je voudrais bien savoir ce que vous auriez à proposer d'autre, et surtout ce que vous feriez à sa place...

— Ce que je ferais?... Je... Vous êtes singulièrement calme, d'Alembert...

— Vous êtes singulièrement vif, Diderot.

— Sans moi, croyez-vous que vous auriez là ces sept volumes?

— Sans moi, jamais nous ne publierions le huitième.

— Oui?

— Oui. Si je vous avais laissé mettre dans ceux-là toutes les belles choses dont vous vouliez les farcir, jamais, tant qu'il y aura un roi et un clergé en France, on ne nous laisserait continuer...

— Les voilà bien reconnaissants, en vérité, votre roi et vos prêtres!... Je voudrais que des boyaux du dernier on étranglât[1]...

— Assez, assez... Mon cher, s'il y a des ingrats, c'est nous. Comment! Des gens qui auraient pu nous arrêter à la première page, et qui attendent patiemment la fin du second volume, puis du sep-

[1] On sait que cette phrase, qui a fait fortune en 93, était un de ses bons mots de prédilection.

tième, pour nous susciter un peu d'embarras !... Mais savez-vous que c'est déjà très-beau, très-magnanime, très-chrétien...

— Très-niais...

— Si vous voulez. Sérieusement parlant, savez-vous bien que ce sera un jour un curieux problème, dussions-nous en rester à sept volumes, que d'expliquer comment nous avons seulement eu la permission d'y arriver? Car, enfin, nous pourrions être tous à la Bastille...

—Les idées ne s'embastillent pas. Elles percent les murs, les voûtes...

— Pas de phrases, mon cher. Cela est bon pour le public, autrement dit pour les sots. Les idées s'embastillent bel et bien...

— Ai-je été moins hardi depuis qu'on m'a enfermé à Vincennes? J'y suis resté...

— Quelques mois... juste ce qu'il fallait pour vous mettre définitivement en pied dans le monde... comme il va arriver à notre ami Morellet, qu'on débastillera, dit-on, un de ces jours. Tenez, voilà encore une des grandes niaiseries de ce règne. On nous tracasse juste assez pour appeler sur nous l'attention et l'intérêt. Nos pauvres gouvernants ne sont ni assez libéraux pour nous laisser faire, ni assez courageux pour nous punir.

— Ils y perdraient leur peine.

— Vous croyez?... S'ils voulaient tout de bon

nous fermer la bouche, je vous dis, moi, qu'ils nous la fermeraient bien...

XXXII

Il avait raison. Mais le pouvoir s'était laissé amener à douter de lui-même, et, quand un pouvoir en est là, il est perdu.

C'était un curieux spectacle que celui d'une monarchie absolue tolérant, autorisant même[1], des hommes dont les efforts tendaient manifestement à le démolir, elle et les principes qu'elle proclamait, d'autre part, comme nécessaires et divins.

Mais ces hommes, il faut le dire, n'étaient guère scrupuleux sur les moyens de se faire tolérer.

Nous avons déjà dit un mot de leur hardiesse ; que dirons-nous de leur hypocrisie? — Le mot est dur, et cependant nous ne le croyons pas trop fort.

La faute, il est vrai, n'en était pas toute à eux. Le despotisme appelle la dissimulation, et, jusqu'à un certain point, l'autorise. Mais on prouverait difficilement, ce nous semble, qu'ils ne l'aient

[1] Veut-on savoir ce qu'était alors en train de faire le représentant du roi en matière de librairie, Malesherbes?... Il revoyait, pour Rousseau, les épreuves de la *Nouvelle Héloïse*.

pas portée maintes fois fort au delà de ce que l'honneur eût permis.

« Dites à d'Alembert, écrivait Voltaire cette année même[1], qu'il est l'espoir de notre petit troupeau et celui dont Israël attend le plus. Il est hardi, mais il n'est point téméraire ; il est né pour faire trembler les hypocrites *sans leur donner prise sur lui.* »

Votaire croyait le louer. Que lui donnait-il là, au fond, sinon un brevet d'hypocrisie ?

Aucun des encyclopédistes ne le méritait mieux que d'Alembert, car aucun, d'un côté, ne fut plus constamment bien avec la cour, avec les princes, avec le clergé même, et aucun, de l'autre, dans sa correspondance intime, n'est plus hardi dans ses idées, plus acharné dans ses haines, plus vert, plus cynique même, parfois, dans ses expressions. On en est à se demander si c'est bien le même homme ; on se prend à estimer Diderot, qui savait au moins maudire et haïr sans dissimuler et sans se cacher.

Aussi les conseils de prudence, autrement dit de mensonge, n'étaient-ils pas épargnés à Diderot. Voltaire, le meneur central, le grand souffleur de rôles, est quelquefois, à cet égard, d'une étrange naïveté. « Les dévots diront que Diderot a fait un ouvrage de métaphysique, qu'ils n'entendent point. *Il n'a qu'à répondre qu'il ne l'a pas*

[1] Lettre à Thiriot.

fait[1]. » Et cette admirable recette, comme il en usait pour lui-même ! Comme il niait, pour peu qu'il ne voulût pas avouer ! Comme il jurait, au besoin, tout ce qu'il avait à faire croire ! Quel chef-d'œuvre, sous ce rapport, que sa correspondance ! Il y a là plus de formes de mensonge que les casuistes n'en ont écrit. Lisez. Le voilà qui s'indigne de ce qu'on a osé lui attribuer une brochure abominable, infâme, qu'il méprise, elle et son auteur, et qu'il ne lira même pas. Tournez la page... Cette brochure est de lui ; il en parle avec enthousiasme ; il va la répandre à milliers. Il va signer *Christ-moque*. Il va s'ingénier à rajeunir son *Écrasez l'infâme*. Ce sera : « Je vous recommande l'infâme ; » ou bien : n'oubliez pas l'infâme ; » ou telle autre forme encore... Et à la lettre suivante, il s'écriera, comme dans la préface d'*Alzire :* « On m'a traité d'homme sans religion ! On renouvelle souvent cette accusation d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Je ne ferai qu'une seule question. Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne. » Il a pardonné... Oui... Mais tournez encore une

[1] Lettre à Duclos, 1760. — Diderot n'avait, du reste, qu'à laisser ses amis mentir pour lui. Ils savaient tous, par exemple, que l'*Esprit* d'Helvétius était en partie son ouvrage. Grimm le nie, et en quels termes ? Une animosité, selon lui, une *atrocité sans exemple*, ont seules pu répandre une aussi abominable invention.

page. Le voilà jurant haine à mort à ce *calomniateur* qui a dit vrai, à ce *dévot* assez hardi pour lui imputer un livre dont il se reconnaît pourtant l'auteur ; le voilà riant, surtout, de ceux qui se laisseront prendre à ses dénégations. Il va, il vient, il dit le blanc et le noir avec une si incroyable aisance, il se moque, enfin, de tant de gens, qu'il vous paraît se moquer aussi de vous, — tout comme, quand on lit des histoires de revenants, on croit en avoir à ses trousses.

Mais en quoi tous excellaient, c'était à aller au devant des clameurs de leurs adversaires en criant eux-mêmes encore plus fort, en demandant justice, et, cela, au gouvernement lui-même. D'Alembert, si calme en présence des emportements de Diderot, était allé, en 1758, jusqu'à solliciter ouvertement la punition de Fréron, coupable d'avoir attaqué l'Encyclopédie. On ne devait permettre, écrivait-il à Malesherbes, que les critiques littéraires. Fréron, en accusant les encyclopédistes d'irréligion, avait outre-passé ses droits. Il lui fallait absolument quelques mois de Bastille ou de Fort-l'Évêque. » Voilà comme ils entendaient la liberté, ces hommes qui en voulaient tant pour eux-mêmes. Trouver Fréron trop hardi, c'était déjà d'une assez ridicule inconséquence ; mais vouloir le faire punir précisément parce qu'il les accusait d'irréligion, c'est-à-dire de ce dont ils se glorifiaient le plus, entre eux, d'être coupables, — c'était d'une impudence, et, tranchons le mot,

d'une infamie qui n'avait peut-être pas son pendant dans tout ce qu'on racontait des Jésuites. Malesherbes le leur fit assez sentir. Sa réponse à d'Alembert est une haute leçon de justice et de convenance. « Mais, dit Morellet[1], quand j'exposais à mon ami d'Alembert les principes de M. de Malesherbes sur la liberté de la presse, je ne pouvais les lui faire entendre; et le philosophe tempêtait et jurait, selon sa mauvaise habitude. » Il ne manquait plus, en vérité, au tableau des bizarreries de ce siècle, que celle d'un censeur en chef plus tolérant que ceux qui ne voulaient, pour eux-mêmes, point de censure.

XXXIII

— Je dis, moi, reprit Diderot, qu'on ne me ferait pas taire.

— Vous vous sentez le courage du martyre?

— Pourquoi pas?

— *Pourquoi pas?...* Voilà qui est beau... *Qu'il mourût* n'a plus qu'à se cacher... Mais j'en reviens à mon dire : si on nous faisait seulement le quart de ce qu'on a fait aux protestants... A propos de protestants, mon homme est à Paris...

— Votre homme?

— Oui; Rabaut.

[1] Voir dans ses *Mémoires* les détails de cette étrange affaire.

— Bon. Et nous le verrons?

— Ce soir. Il est arrivé aujourd'hui même par le coche de Meaux.

— L'avez-vous vu?

— Un instant. Je lui ai dit que j'avais ce soir quelques amis, et que je le priais d'en être. Vous serez sage, n'est-ce pas?

— On tâchera... Mais voici qui a grand besoin de la recommandation. Bonsoir, Damilaville.

Damilaville était en effet un de ceux qui s'abandonnaient le plus aisément, dans l'intimité, au verbiage d'une incrédulité sans frein; mais nul, s'il le fallait, ne dissimulait mieux que lui, même avec ses intimes. Il n'y en avait que deux ou trois qui le sussent auteur du *Christianisme dévoilé*, récemment flétri par le Parlement[1]. Premier commis au bureau des *Vingtièmes*[2], le sceau du contrôleur général, dont il disposait, lui servait à faire passer francs de port et sans obstacle, par tout le royaume, les lettres, les paquets, les brochures de ses amis. Sa position et ses relations avec Voltaire lui donnaient, dans la coterie, un rang qu'il n'aurait pas eu par lui-même.

— Bonsoir, messieurs, dit-il d'un air moitié gai, moitié contrit.

[1] « Nos philosophes d'aujourd'hui sont plus adroits que les anciens. Ils n'ont pas la dangereuse vanité de mettre leurs noms à leurs ouvrages, Damilaville vient de mourir. Il était l'auteur du *Christianisme dévoilé*. On ne l'a jamais su. » Voltaire, lettre au marquis de Villevieille, 1776.

[2] Impôt sur le revenu.

— Il est bien lugubre, votre bonsoir.

— Il y a de quoi.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que le Desmarêts[1] a encore fait des siennes... Il y a que la belle dame était presque en disgrâce, quand je suis parti de Versailles... Il y a que l'ami Choiseul branle au manche...

— Ah! mon Dieu!...

— Eh! eh! Diderot qui a dit *mon Dieu*...

La nature qui parle en ce péril extrême,
Lui fait lever les mains vers l'asile suprême...

— Taisez-vous, bavard...

—... Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié...

— Taisez-vous, Damilaville, dit gravement d'Alembert. Votre citation n'est pas juste... Vous savez bien que notre ami n'a pas *oublié* Dieu.

— J'y pensais... Mais *nié* gâterait le vers.

— Damilaville, reprit Diderot, avez-vous fini?

— Oui.

— Eh, bien, nous attendons que vous daigniez nous donner quelques détails.

— Des détails? Personne n'en sait. Il paraîtrait que le roi a été pris d'un de ces accès de tristesse auxquels il est sujet depuis ces dernières années. La mort de sa fille[2], celle de la princesse de

[1] Le confesseur du roi.

[2] Louise-Élisabeth, duchesse de Parme.

Condé, son amie d'enfance, lui revenaient sans cesse à la mémoire. On l'entendait parler de mort, d'éternité, d'enfer... et la marquise en paraissait médiocrement flattée. Bref, le confesseur vit qu'il y avait place pour lui. Il a si bien fait des pieds, des poings...

— Que la marquise est chassée...

— Ou à peu près. Hélas ! elle commençait à n'être plus jeune... Car on peut bien douter qu'il eût été aussi docile, ce cher roi, si elle avait eu quinze ans de moins.

— Messieurs, dit d'Alembert, vous m'avouerez qu'il est assez humiliant pour des philosophes d'en être à crier *Mon Dieu !* parce qu'un roi va quitter sa maîtresse...

— Ou en changer...

— C'est possible.

— Est-ce notre faute, à nous, si cette femme s'est trouvée avoir nos idées? Fallait-il nous faire jésuites, parce qu'elle s'est mise à nous protéger? Si elle tombe, eh bien, nous en sommes quittes pour faire comme si nous n'avions jamais rien eu de commun avec elle.

— Oui... et si elle se relève, elle en sera quitte aussi pour faire comme si elle n'avait jamais rien eu de commun avec nous, ce qui veut dire que nous en resterons à notre septième volume. Messieurs, nous l'avons trop courtisée, cette femme. Pas vous, Diderot, je le sais... aussi avez-vous été à Vincennes. Mais, enfin, que ce soit notre faute

ou non, voilà depuis longtemps notre cause unie à la sienne ; voilà de quoi fournir de belles phrases sur l'incrédulité soutenant l'immoralité, ou l'immoralité soutenant l'incrédulité, comme disait si bien La Motte dans les mandements pâteux qu'il fabriquait pour M. de Narniers, l'évêque de Meaux... C'était bien pour M. de Meaux, n'est-ce pas, Marmontel ?

— Pour lui et pour bien d'autres, dit Marmontel qui entrait. Mais M. de Meaux a eu le malheur de dire un jour à un mauvais plaisant : « Avez-vous lu mon dernier mandement ? » — « Non, monseigneur ; et vous ? » répondit l'autre.

— On a déjà mis l'anecdote sur le compte de je ne sais combien d'évêques.

— Cela ne l'empêche pas d'être vraie.

— Ni d'être fausse, peut-être....

— Vous savez bien, messieurs, dit Damilaville, qu'une anecdote peut très-bien être à la fois fausse et vraie...

— Bravo, Escobar !

— Eh oui. Que celle-là, par exemple, soit vraie ou fausse, qu'est-ce que la postérité en conclura, si elle arrive à la postérité ? Qu'il y a des évêques qui se font fabriquer leurs mandements par des profanes. Est-ce faux ?... Demandez à Marmontel [1].

— Comment !... s'écria Diderot. Vous aussi,

[1] Montesquieu met quelque part au nombre des choses *rares* : « *Un mandement fait par un évêque.* »

Marmontel, vous avez mis la main à cette pâte?

— Il fallait vivre, cher monsieur.

— Plutôt mourir!

— Grâce, puritain, grâce!... Le vieux Boindin[1], à qui j'ai confessé la chose, en a ri.

— Et votre argot?... dit d'Alembert.

— Notre argot va son train...

— Qu'est-ce que c'est? demanda Damilaville.

— Vous ne savez pas? C'est un langage que nous avons inventé, Boindin et moi, pour nous en servir au café Procope quand nous ne voulons pas être entendus. L'âme, c'est *Margot;* la liberté, *Jeanneton;* la religion, *Javotte;* Dieu, *M. de l'Être;* etc., etc. Bien nous en a pris; car, l'autre jour, voilà certain individu qui s'approche. « Messieurs, dit-il, oserais-je vous demander quel est donc ce M. de l'Être qui s'est quelquefois si mal conduit? » — « Monsieur, répondit Boindin, c'est un mouchard. »

— Excellent, dit d'Alembert. Ne vous y frottez pas trop, cependant. On pourrait bien vous ôter le *Mercure*[2].

— Et il est déjà assez singulier, ajouta Diderot, qu'on vous l'ai donné...

— Pourquoi?

[1] Un des plus fameux athées du temps. C'est lui que Voltaire a désigné, dans le *Temple du Goût*, sous le nom de *Bardou*.

Un raisonneur avec un fausset aigre... etc.

[2] Le *Mercure de France*, dont Marmontel avait la direction. Il y publiait ses *Contes moraux*.

— Parce qu'on sait parfaitement bien que vous êtes des nôtres.

— Oui ; mais je ne casse pas les vitres, moi.

— Tant pis pour vous, morbleu !

— Ne recommençons pas, Diderot, dit d'Alembert. J'entends une voiture... C'est Helvétius ou d'Holbach...

— Tous les deux, je crois, dit Damilaville.

D'Alembert courut au-devant.

— Messieurs, vous êtes bien aimables de venir ainsi, sans façon, chez un pauvre académicien...

— On voudrait bien être *pauvre* comme vous, d'Alembert...

— D'accepter son pauvre souper...

— Où l'on sera heureux comme des pauvres...

— Ah ! trève de pauvretés, messieurs, interrompit Diderot.

Les deux Mécènes de l'Encyclopédie étaient habitués à le voir assez bourru. Il se piquait de l'être avec eux plus qu'avec personne.

On s'assit.

— Je viens, dit d'Holbach, de recevoir une lettre de d'Argens.

— Et d'où ?... demanda-t-on.

— D'Aix. Il ne sait s'il viendra à Paris.

— Le roi[1] ne lui a accordé, dit-on, qu'un congé assez court.

— Et lui a joué un tour...

[1] Le roi de Prusse. D'Argens était son *Directeur général des belles-lettres*.

— Quel tour ?

— Vous ne savez pas ?

— Non. Dites vite.

— En entrant en Provence, la première chose qu'il voit, dans une auberge, c'est un long mandement où il se trouve appelé, lui, d'Argens, incrédule, blasphémateur, impie, athée, etc. Malheur à lui si jamais il met le pied dans la province ! Le Parlement est prêt à le juger, le château d'If à le recevoir... Et le voilà interdit, tremblant... il lit, il relit la pancarte... Il n'ose avancer, ni reculer. Enfin, il jette les yeux sur le préambule. « Nous, par la grâce de Dieu et du saint-siége, *évêque* d'Aix... » Le royal mystificateur avait oublié qu'Aix a un archevêque. Mais d'Argens a été longtemps, dit-on, avant de se remettre. Il craignait que ce ne fut qu'une faute d'impression, et les recors lui apparaissaient à chaque bout de rue. Son frère [1], enfin, le rassura.

— Que n'est-il ici, dit Helvétius, pour la fête qu'on nous prépare ! Car vous savez que ses *Lettres chinoises* doivent tenir compagnie à mon *Esprit*.

— A quand l'auto-da-fé ? demanda d'Holbach.

— Mercredi prochain, je crois.

— Bien. Juste après la représentation de l'*Écossaise*, car c'est mardi qu'on la joue [2]. Le Parlement

[1] Le marquis d'Éguilles, président au parlement d'Aix.

[2] *L'Écossaise*, de Voltaire, contre les ennemis des philosophes, particulièrement contre Fréron. Elle était imprimée de-

a du malheur. On rira mardi de ses amis, mercredi de lui...

— Et vous viendrez, dit Helvétius, m'aider à rire. Je veux m'aller voir brûler. J'ai loué une fenêtre... une chambre... J'y ferai porter... Enfin, vous verrez. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— C'est entendu, dirent-ils.

— Eh bien ! reprit d'Holbach, vous savez les nouvelles de Versailles ?

— Hélas, oui ! dit Damilaville. Mais voici qui nous en dira peut-être davantage. Eh bien ! l'homme aux nouvelles ?...

C'était Grimm. Il avait la réputation d'être toujours l'homme le mieux informé de Paris. C'était son goût et aussi son métier, car il était, comme on sait, le nouvelliste en titre de plusieurs cours d'Allemagne. Sa correspondance, adressée à la duchesse de Saxe-Gotha, passait plus ou moins ouvertement à sept autres souverains ou souveraines.

— Des nouvelles... dit-il ; ah ! des nouvelles...

Et il regardait Diderot.

— En voulez-vous une, reprit-il, une bonne ?

Et il regardait toujours Diderot.

puis six mois, car Voltaire n'avait pas compté la faire jouer, n'espérant pas d'ailleurs, qu'on le permît. Mais Palissot ayant fait représenter (2 mai) ses *Philosophes*, où l'Encyclopédie était horriblement maltraitée, l'autorité qui avait permis l'attaque, crut devoir permettre la défense. *L'Écossaise* fut jouée le 29 juillet.

— Que d'embarras !... dit celui-ci. Il y a longtemps qu'on la sait, votre nouvelle.

— Vraiment ! Et c'est ?

— Eh ! la disgrâce de...

— Une belle nouvelle, en vérité ! Une nouvelle que tout Paris sait depuis deux heures. J'aurais cru vous traiter en provinciaux, si j'avais supposé que vous ne la sussiez pas.

— L'autre est donc encore plus fraîche ?

— Fraîche... vieille... c'est selon. Diderot, il va paraître un volume de sermons.

— Comme c'est intéressant !

— Attendez. Et l'auteur ?

— L'abbé Poulle, peut-être, qui promet les siens depuis dix ans.

— Et les promettra dix ans encore, si ce n'est vingt[1]. Vous savez ce qu'a dit le roi, qui l'a gorgé de bénéfices : « La *poule* est trop grasse ; elle ne peut plus ni chanter ni pondre. Non, ce n'est pas l'abbé Poulle ; et ce serait lui que vous vous en inquiéteriez peu, je pense...

— C'est donc ?

— C'est... C'est notre ami Diderot.

— Voyons, Grimm, dit d'Alembert, ne nous tenez pas le bec dans l'eau. Sont-ce des sermons ? Et si ce sont des sermons, de qui sont-ils ?

— Vous n'avez pas entendu ?

— La plaisanterie est un peu longue...

[1] Ils ne parurent, en effet, qu'en 1776.

— Aussi vrai que nous sommes ici...

— Est-il bien sûr que nous y soyons?... dit d'Holbach.

— Ah! pardon, messieurs les pyrrhoniens... Eh bien! aussi vrai que nous croyons être ici, et que je crois vous y voir, et que j'ai cru, dans l'antichambre, sentir l'odeur d'un excellent souper, — les sermons sont de Diderot.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il avait l'air d'un homme qui comprend et ne comprend pas, qui demande une explication et aimerait mieux ne pas l'attendre.

— Voyons, Diderot, reprit Grimm, vous rappelez-vous un certain prêtre...

— Ah! le brigand!... s'écria Diderot.

— Bien. *Habemus confitentem reum.* Puisque l'histoire vous revient, voulez-vous la conter vous-même?

— Un drôle... Il y a vingt ans de cela... Un drôle qu'on ne voulait pas pour prêtre en France, et qui s'était mis dans la tête d'aller faire le Bourdaloue à la Guadeloupe. Il n'avait pas un sermon tolérable... Il m'en demanda six... j'eus la bonté de les lui faire...

— A vingt écus la pièce, interrompit Grimm.

Diderot se mordit les lèvres. La Motte était vengé. Marmontel se frottait les mains. — *Plutôt mourir!...* Ah! ah!... *Plutôt mourir!*

— La fin!... criait d'Holbach, riant de tous ses poumons. La fin!...

— La fin, reprit Grimm, c'est juste... Diderot ne la sait pas. La fin, c'est que ledit prêtre est revenu, et qu'il a appris, en débarquant, le chemin que notre ami avait fait dans des voies... qui ne sont pas celles du ciel. Alors, pour lui faire pièce, il a résolu de publier les sermons ; d'autant plus, dit-il, qu'ils ont eu là-bas un grand succès, que ce succès lui pèse comme un bien mal acquis, et que le seul moyen de tranquilliser sa conscience, c'est de rendre à César ce qui appartient à César. Au reste, n'en déplaise à Diderot, il n'a aucunement l'air d'un drôle, et il n'a point été chassé de France ; ce fut de son plein gré qu'il alla évangéliser nos peu évangélisables colons. Il m'a l'air d'un profond dévot. Gare à vous ; l'os à ronger est trop succulent pour qu'il le lâche.

— Il le lâchera pourtant....

— Ah ! vous croyez ?

— Il le lâchera, vous dis-je. N'est-il pas du diocèse de Meaux ?

— Je crois que oui.

— Bien. Je suis sauvé.

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'entends.

XXXIV

Un dernier convive arrivait. C'était Rabaut.

Les émotions de la Grève avaient laissé leur

impression sur ses traits. Ses rides, fruit prématuré de tant de travaux et d'angoisses, ressortaient plus qu'à l'ordinaire ; mais elles n'ôtaient rien à l'ardeur encore juvénile de son regard grave et perçant. C'était comme un vieillard dans toute la force de l'âge, ou comme un homme d'âge mûr avec l'aspect et l'autorité d'un vieillard.

Son arrivée fit une certaine sensation. Tous, excepté d'Alembert, le voyaient pour la première fois. A la curiosité qu'excite la vue de tout homme dont on a souvent entendu parler, sa présence avait joint l'effet d'une physionomie remarquable sur laquelle on lisait, en quelque sorte, tout ce qu'on avait entendu raconter de lui. Le montagnard et l'homme instruit, l'humble chrétien et le chef de parti, tout ce qu'il était, tout ce qu'on savait sur son compte, on se le rappelait à la fois en le voyant.

Ce fut donc avec un certain respect que ces messieurs, si peu respectueux d'ordinaire, firent quelques pas au-devant de lui. Il n'était pas jusqu'à Diderot qui ne se sentit presque ému. Ému, il est vrai à sa manière, car il ne voyait en Rabaut qu'un homme singulier; mais le singulier, l'extraordinaire, parlaient vivement à son imagination, et il s'élevait quelquefois, avec son esprit d'athée, dans les mêmes régions que d'autres avec leurs âmes de chrétien.

Sans cette préoccupation, il se serait probablement aperçu du mouvement que Rabaut laissa

échapper quand d'Alembert le lui nomma. Le protestant ne s'était guère attendu à se trouver en pareille compagnie. Ce n'était pas qu'il ignorât les relations de son hôte avec les chefs de l'incrédulité; mais il n'avait pas supposé qu'on pût vouloir le mettre en présence d'un Diderot, d'un d'Holbach, de ces hommes, enfin, contre les doctrines desquels il se serait ligué, même avec le pape, plutôt que de paraître leur ami et leur allié.

Aussi ne répondit-il qu'avec un peu d'effort aux mots obligeants qu'ils lui adressaient. Eux, de leur côté, ils commençaient à le trouver assez froid, même peu poli; mais ils ne songeaient pas à en chercher la cause ailleurs que dans son peu d'habitude du monde. Le protestantisme, à leurs yeux, n'était que le frère aîné de l'incrédulité. Hommes d'opposition, il leur semblait que tout ce qui vivait, comme eux, dans un état d'opposition, devait, par cela seul, voir en eux des alliés et des frères. Ils savaient bien que les protestants avaient conservé une foi profonde, ardente; mais ils ne pensaient pas que des croyants persécutés dussent avoir plus de peine à les accepter pour amis, quoique incrédules, qu'ils n'en avaient, eux incrédules, à s'unir avec des croyants.

L'établissement de la tolérance était d'ailleurs, dans leurs vues, bien moins un but qu'un moyen. « Quand je publiai mon *Petit Écrit*[1], dit Morellet,

[1] *Petit Écrit sur de grandes questions*, 1756.

d'Alembert et Diderot furent ravis de voir un prêtre se moquer des intolérants, persuadés qu'ils étaient qu'on ne pouvait être tolérant sans abandonner les principes religieux. En quoi je leur soutenais qu'ils se trompaient..., etc. » Donc, s'ils voulaient que l'on tolérât les protestants, c'était surtout parce que la tolérance leur paraissait un pas, un grand pas, vers l'incrédulité. Curieuse erreur, qui pourrait bien concourir à expliquer leur propre intolérance envers tout ce qui n'était pas des leurs. Si la tolérance en religion leur a paru l'abandon de la foi, la tolérance en philosophie pouvait aussi leur sembler l'abandon de la philosophie elle-même.

XXXV

Le souper vint heureusement mettre un terme à ce mutuel embarras.

En arrivant dans la salle à manger, Helvétius, à qui on laissait le haut bout, l'offrit au nouveau venu. Rabaut refusa; puis, tous le pressant, il accepta le fauteuil, car c'en était un. Grande fut la surprise quand on le vit joindre les mains, et faire, les yeux baissés, une courte prière intérieure. On se regarda, mais nul ne sourit. C'est qu'il n'y avait en lui ni l'affectation du bigot, ni la timidité du demi-pieux, mais un naturel parfait,

frappant. Il priait comme il aurait bu un verre d'eau.

Bientôt, il parut mieux à l'aise, avec quelques-uns, du moins. Son horreur pour les incrédules n'était pas, après tout, une de ces horreurs niaises qu'éprouvent ou affichent certains défenseurs de la religion. Il haïssait les principes, non les hommes. Il regrettait de ne s'être pas mieux contenu au premier moment, et il réparait de son mieux, par une politesse affectueuse, cette involontaire infraction aux lois de la charité.

On ne parlait, il est vrai, que de choses indifférentes ; puis, on parlait peu. En dépit des banalités de l'amphitryon sur la maigreur du souper, les mets étaient fins, les vins excellents.

— Eh ! disait Helvétius, on n'osera plus vous recevoir, messieurs les philosophes.

C'était lui, comme on sait, qui les recevait le plus magnifiquement. Ils préféraient cependant les dîners de d'Holbach, où la liberté n'avait pas de bornes. « C'est là, dit Morellet, que Diderot, le docteur Roux et le bon baron lui-même, établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiantes même pour ceux qui, comme moi, ne croyaient pas à leur enseignement. L'athéisme était devenu, pour certains hommes, une espèce de religion.

— Il faut avouer, ajouta d'Holbach, que le ton-

neau de Diogène est quelquefois assez bon à mettre en perce.

— Si au moins il n'en avait qu'un !... dit Damilaville. — Un grand éclat de rire, dont Rabaut ne comprenait pas la cause, accueillit ces derniers mots.

— Ah ! les ingrats ! s'écria d'Alembert. Parce que je leur ai donné du vin passable, voilà ma récompense. Il faut que vous sachiez, monsieur Rabaut, que parce que j'ai l'air assez bien en cour et que je ne donne pas des coups de boutoir à tout le monde, ces messieurs disent que j'ai ma philosophie en plusieurs tonneaux, que je sers chacun selon son goût... Quand cela serait, aurais-je tort ? On prend plus de mouches avec...

— Oh ! dit Grimm, trève de proverbes. Ne nous faites pas mâcher à vide... Ce serait dommage, en vérité... Mettons que Damilaville n'ait rien dit...

— Oh ! le charitable homme ! Il me fait grâce parce que ce poulet est tendre, et qu'il ne voudrait pas perdre un coup de dent... Vous ne mangez plus, monsieur Rabaut ?

— J'ai fini, monsieur.

— En un quart d'heure !

— J'ai plus souvent dîné en dix minutes qu'en vingt.

— Laissez-moi vous offrir encore...

— Ne m'obligez pas à vous refuser.

— Inexorable ?... Eh bien, n'en parlons plus.

Mais puisque nous ne pouvons prolonger votre souper, vous pourriez, vous, charmer le nôtre...

— Je le veux bien... Mais comment ?

— Vous ne devinez pas ? dit Helvétius. Racontez-nous donc un peu votre vie. Quelques traits, j'entends, quelques détails... Enfin, ce qu'on peut raconter à table...

— Mais je ne saurais, en vérité, ni par où commencer ni par où finir...

— Eh ! le sujet est tout trouvé... Ces dîners de dix minutes, dont vous parliez, à combien d'aventures ne doivent-ils pas se lier !

— Vos dîners... C'est cela... vos dîners !... dirent les autres convives.

— *Mes dîners !...* dit-il en riant, — et c'était la première fois qu'on le voyait rire, — voilà un nom singulièrement ambitieux. A cela près, vous avez grandement raison. Oui, ce serait une curieuse histoire que celle de mes dîners. Il s'est passé des mois sans que je mangeasse deux jours de suite à la même heure et dans la même maison ; des mois durant lesquels je ne dînais pas une fois qu'il ne fallut poser des sentinelles pour m'avertir en cas d'alerte. Voilà vingt ans que je ne me suis presque jamais mis à table sans avoir bien vu auparavant comment et par où je pourrais fuir. Bien m'en a pris, car plusieurs fois on a cerné la maison ; plusieurs fois j'ai dû disparaître au milieu du repas. Rarement je pourrais dire la veille où et chez qui je dînerai le lendemain.

Bref, avec la liste des lieux où j'ai dîné, vous auriez la géographie de tout le Midi du royaume, villes, bourgs, villages, hameaux. Dans les auberges, je me suis appelé Paul, Denis, Pastouret, Théophile, Théo, Tuabar; c'est sous ce dernier nom, anagramme de Rabaut, que je suis venu à Paris. Ainsi, messieurs, si jamais vous avez à me nommer publiquement, veuillez ne pas oublier que c'est M. Tuabar qui a eu l'honneur, ce soir, de souper avec vous.

Maintes fois j'ai eu celui de dîner avec des officiers de maréchaussée, des prêtres, des commis d'intendance. Je les ai entendu parler de moi, de mes courses sans fin, de mon audace à les braver et de mon bonheur à leur échapper. Je me mêlais à la conversation ; je racontais moi-même quelques-unes de ces prouesses dont ils avaient été les dupes. Hélas ! je rougissais en secret de la triste habileté qu'il m'avait fallu acquérir dans l'art de tromper. Je m'apercevais avec peine, en sondant ma conscience, qu'à la joie d'échapper se mêlait souvent un malin plaisir. Aussi ai-je fini par prendre la résolution de ne plus raconter à qui que ce fût, ami ou ennemi, ces tristes exploits de contrebandier.

Il m'en coûterait moins de jouer ma vie à découvert, que de la protéger par ces précautions sans fin. Un jour que j'étais poursuivi, des amis me forcèrent de me déguiser en femme. Sur le point d'être atteint, je quittai mon déguisement.

Je ne pouvais supporter l'idée d'être pris dans ce costume, et j'aimais mieux me perdre en le quittant que de me sauver en courant la chance de ridiculiser ma personne et mon ministère. Dieu eut pitié de moi ; j'échappai.

— Vous n'avez jamais été pris ? demanda Helvétius.

— Serais-je ici ?

— Vous ne le serez jamais.

— Oh ! laissons l'avenir... Et moi aussi, cependant, je me suis souvent dit la même chose. Le danger rend toujours un peu fataliste. On dirait qu'en vous respectant il s'engage à vous respecter encore. A ce compte, il n'y aurait pas de soldat échappé de vingt batailles qui fût plus sûr que moi de mourir paisiblement dans son lit. Mais, encore un coup, laissons l'avenir... L'avenir sera... ce que Dieu voudra...

Il se tut un moment. On le regardait en silence.

— Et pourquoi, reprit-il, pourquoi Dieu serait-il tenu de me laisser achever paisiblement ma carrière ? S'il m'a appelé à un dévouement de tous les jours, ce dévouement a eu tous les jours sa récompense. Dieu ne m'a-t-il pas payé, largement payé, par le bien même qu'il me donnait le courage et les moyens de faire ? Les bénédictions de ceux que j'ai consolés et fortifiés, les larmes de joie que j'ai vu couler à mon aspect, voilà, dans mon passé, un impérissable trésor qui vaut bien, et au delà, le peu que j'ai fait pour l'amasser.

Un jour, après une longue course, j'arrive harassé dans un village. J'y trouve un billet qui m'appelle à deux lieues de là. Un mourant voulait me voir, et il n'y avait, me disait-on, pas un moment à perdre. J'hésitai, je l'avoue. La nuit tombait, froide et noire. Un bon feu, un bon gîte, une réunion pieuse déjà annoncée dans le village, tout conspirait à me retenir. Je lisais dans les yeux un ardent désir de me garder; mais personne dans la maison, n'allait jusqu'à m'en dire un mot. Alors je compris que c'était Dieu qui me parlait par leur silence. « Ces braves gens, pensais-je, sont convaincus que mon devoir est d'aller. Ils ont raison. J'irai. Je leur ferai plus de bien en m'en allant que par le meilleur des sermons. » Et je partis. La route était affreuse. Je n'avais pas fait une demi-lieue que je trouvai de la neige, peu d'abord, puis, comme je m'élevais, car c'était dans nos montagnes, jusqu'aux genoux. Le chemin n'était pas frayé. Je m'égarai. Je n'avais d'autre alternative que de passer la nuit dans ce désert ou de retourner sur mes pas en suivant, si je le pouvais, mes traces sur la neige. Tout à coup, j'aperçois au loin une lumière. C'est le village que je cherche... C'est la lampe de mon malade... Qu'en savais-je? Rien; mais je n'en doutais pas. C'était encore Dieu qui me parlait par cette lueur lointaine, et qui, du milieu des ténèbres, me répétait : « Je suis là. » Oui, il y était bien, dans cette maison de deuil. Quelle ré-

signation ! quelle foi ! quels transports de joie à mon arrivée ! Celui qui m'ouvrit la porte était un des fils du moribond. Je crus qu'il allait tomber à genoux. « Le voici !... criait-il ; père ! père !... le voici !... » Et il m'entraînait, hors de lui, dans la chambre du malade. « C'est lui ! c'est lui !... » répétait le père en joignant ses mains défaillantes ; et ses yeux, déjà séchés par la mort, s'humectaient d'une dernière larme. C'était un des plus vieux débris de nos malheureuses Églises. Il avait vu la révocation de l'Édit de Nantes ; il avait traversé toutes nos épreuves, et il venait, à ce que j'appris, d'en subir encore une. Un curé fanatique avait assiégé son lit. La menace d'être traîné sur la claie, comme le portent les édits, celle de la confiscation des biens, qui en est la conséquence, rien n'avait pu l'ébranler. A la première, il avait répondu que peu lui importait son corps, pourvu que son âme allât à Dieu ; à la seconde, ses enfants avaient répondu pour lui qu'ils aimaient mieux perdre leur patrimoine que de le recevoir souillé par une apostasie. Cette lutte avait épuisé ses forces. Il n'avait plus qu'à mourir, mais il voulait mourir entre mes bras. Depuis longtemps, il me l'avait dit lui-même, c'était son vœu ; depuis trois jours, c'était son idée fixe... Et j'arrivais à temps... Et j'étais là... Me comprenez-vous maintenant ? Croyez-vous qu'on ait besoin de songer à un salaire futur, quand Dieu vous a ainsi payé, pas à pas, chaque devoir accompli, chaque consola-

tion donnée, chaque parole prononcée en son nom ?

Ne croyez pas, d'ailleurs, que toutes nos joies se bornent à voir de saintes morts et à savourer le bonheur d'être fidèles. Pour peu que la persécution nous laisse quelques jours de paix, nous voilà heureux; nous savons goûter, entre deux tempêtes, toutes les délices du beau temps, comme le soldat, entre deux batailles, retrouve son insouciance et sa gaieté. Mais notre insouciance, à nous, c'est une foi profonde en la vigilance éternelle de celui dont nous nous glorifions d'être les soldats ; notre gaieté... c'est toujours plus ou moins celle des anciens martyrs, lorsque, la veille du supplice, il leur était permis de se réunir encore une fois dans un banquet fraternel. Et nous aussi nous avons nos banquets, mais rarement sans que l'occasion en soit sérieuse, émouvante. Un jour, c'est un ami qui a apporté des nouvelles de Genève, de Suisse, d'Allemagne, d'Angleterre. Ne faut-il pas qu'il puisse dire à nos réfugiés qu'il s'est assis à notre table, pour qu'ensuite, assis à la leur, il nous transporte en esprit parmi eux comme il les a transportés parmi nous ? Un autre jour, c'est un de nos montagnards qui vient de passer aux galères, pour sa foi, dix ans, vingt ans, trente ans peut-être. On s'est lassé de le nourrir ; on lui permet de revoir son village... Ne faut-il pas fêter sa bienvenue ? N'est-ce pas un vainqueur qui rentre dans ses foyers ? Un autre

jour, enfin, ce sera un repas de noces... Mais vous n'y entendrez ni chants ni rires. Que signifieraient, chez nous, ces vœux bruyants, ces félicitations banales? Chacun des convives n'a-t-il pas l'épée au-dessus de sa tête, et les mariés plus que personne? Ils viennent de commettre, en se mariant au Désert, un des crimes les plus impitoyablement traités dans les édits qui nous régissent. Combien d'époux n'ont-ils pas été arrachés l'un à l'autre le jour même où ils venaient de s'unir! Non; point de ces vœux que fait le monde. On prie... On est joyeux... mais parce qu'on a beaucoup prié. Les vœux qu'on ne pouvait faire pour la terre, ont les a faits pour le ciel.

Mais nos véritables, nos grandes fêtes, ce sont nos assemblées au Désert. Sur ce point, notre histoire est assez connue; je ne vous apprendrais rien que vous ne sachiez. Ce que je puis vous dire, c'est que tout ce qu'on en raconte est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Il faut avoir vécu chez nous pour se faire une idée de ce que c'est, aux yeux de nos fidèles, qu'une assemblée où ils auront un pasteur, où ils pourront prier, chanter, s'édifier en commun. Jamais fête à Versailles ne fut l'objet de plus d'ambitions, d'arrangements, d'impatience surtout, que ne le sera telle ou telle de ces pauvres humbles assemblées, qui va peut-être conduire le pasteur à l'échafaud, les hommes aux galères, les femmes dans des prisons ou dans des couvents pour leur vie. C'est quel-

quefois deux mois, trois mois, six mois à l'avance, qu'on commence à se concerter. Il faut que tous soient prévenus, et que cependant rien ne transpire; il faut, si on a vent de quelques projets hostiles, que tout le monde en soit averti à temps, de peur que quelques-uns, comme il est souvent arrivé, ne trouvent des soldats où ils croyaient trouver leurs frères. De là une organisation qu'on pourrait croire habilement ourdie, et qui s'est faite elle-même, à la longue, sous la seule influence du danger. S'il nous faut quelquefois des mois pour combiner le plan d'une assemblée, souvent aussi, en quelques heures, elle est convoquée et finie ; souvent, arrivé à l'improviste dans quelqu'un de nos villages, je n'ai eu qu'un mot à dire pour avoir peu après autour de moi, dans quelque vallon écarté, un ou deux milliers de fidèles. Les convocations se font, se ramifient avec un ordre parfait; le choix des lieux, la disposition des sentinelles, tout est réglé avec un art, ou plutôt, avec un instinct admirable.

Et jamais, cependant, même dans les temps les plus calmes, nous ne pouvons être sûrs d'achever en paix; jamais aucun de ceux qui composent l'assemblée ne peut savoir si une balle ne l'étendra pas mort à la place même où il nous écoute. Elle est déjà bien longue, dans notre histoire, la liste de ces sanglantes surprises. Il y a quatre ans, le 8 août, nous étions au moins dix mille dans un des déserts du Bas-Languedoc. J'al-

lais monter en chaire. On aperçoit tout à coup, sur une hauteur, l'uniforme trop connu du régiment de Brissac. Des coups partent, et au milieu de cette multitude agglomérée, pas une balle n'est perdue. On court, on crie, on se heurte. Les soldats rechargent leurs armes et tirent de nouveau, et ainsi jusqu'à quatre fois. Ils n'étaient que quinze ou vingt! D'un mot, je pouvais les faire mettre en pièces. Mais non. Cette soumission que j'avais constamment prêchée, je sus la recommander, l'imposer encore, à ces cœurs bouillants de colère et d'indignation. Nous emportâmes nos blessés, nos morts; et, du milieu des groupes qui fuyaient, s'élevaient encore çà et là quelques lambeaux du psaume interrompu.

Ah! comme ils vont à l'âme, dans de pareils moments, ces rudes chants de nos aïeux! Les psaumes, c'est notre épopée, à nous; mais l'épopée la plus profondément vivante qui ait jamais été écrite ou chantée chez aucun peuple, œuvre sans fin, dont chacun de nous redevient l'auteur, trésor sacré où s'entassent, à côté des souvenirs du pays, les vœux, les joies et les douleurs de chacun. Pas une strophe, pas un vers qui ne soit toute une histoire ou tout un poëme. Ceci, c'est ce que chantait une mère à côté du berceau de son premier-né; cela, c'est ce qu'a chanté un de nos martyrs en allant à la mort. Voici le psaume des Vaudois rentrant armés dans leur patrie; voici celui des Camisards quand ils marchaient au

combat. Ce vers, c'est celui qu'interrompirent les balles; cet autre, c'est celui qu'un père expirant murmura jusqu'à la moitié; et qu'il alla achever avec les anges... O nos psaumes ! nos psaumes ! qui dira jamais en langage humain ce que vous nous dites, à nous, dans nos solitudes, sur ce sol rougi de notre sang, et sous cette voûte des cieux du haut de laquelle nous contemplent ceux qui ont prié, pleuré, chanté avant nous !...

XXXVI

Il s'arrêta. Quelle ne devait pas être, dans les assemblées du Désert, l'influence d'un homme qui les peignait ainsi, et cela, à des incrédules ! Mais, ces incrédules, il venait de les transformer, pour un moment, en croyants. Il leur avait fait envier sa foi, son zèle, et le plus ému de tous, c'était le plus incrédule : Diderot. Son sang avait bouillonné à ces tableaux à la fois si vrais et si romanesques ; s'il n'eût pas été Diderot, il eût voulu être Rabaut.

— Messieurs, dit celui-ci après un moment de silence, — et sa physionomie si mobile venait d'annoncer un changement dans le cours de ses idées, excusez cette émotion...

— Cela nous sera facile, dit d'Alembert, puisque nous l'avons partagée.

— J'ai trop oublié, reprit-il comme sans l'en-

tendre, que je parlais à des hommes... qui ne me comprendraient pas...

— C'est cette observation, plutôt, qui nous paraît difficile à comprendre. Nous vous avons écouté, ce me semble, avec...

— Avec intérêt... Je l'ai vu, et je vous en remercie. Vous avez été émus, comme vous le seriez encore plus, j'espère, si vous veniez jamais voir et entendre ce que je vous ai raconté, mais comme vous le seriez à tout récit du même genre, qu'il vous fût fait par un prêtre ou par un ministre, par un chrétien ou par un païen... Et vous n'en direz pas moins, dans une heure, de moi, des miens, de quiconque a des croyances et souffre pour les soutenir : « Pauvre fou ! » — Est-ce que je me trompe ?

Brusquement ramenés sur le terrain de leurs sentiments ordinaires, nos encyclopédistes ne pouvaient guère contredire cette observation de Rabaut. Ils venaient de voir entre eux et lui un abîme dont ils savaient l'existence, mais qu'ils s'étaient figuré bien moins profond, bien moins large.

— J'avouerai, dit enfin d'Alembert, que vous n'êtes pas à ce qu'il paraît, ce que nous vous croyons généralement. J'en ai déjà eu la preuve, il y a trois ans, dans ma querelle avec les pasteurs de Genève, pour avoir cru leur faire honneur en les représentant[1] comme tout près du

[1] Dans l'Encyclopédie, article *Genève*. Les pasteurs et Rous-

déisme. Le protestantisme s'annonçant comme fondé sur la liberté d'examen, nous sommes portés, nous, libres penseurs, à nous le figurer plus froid, plus calme, plus...

— Plus raisonnable, n'est-ce pas ?

— Au moins plus *raisonnant*.

— Vous nous faites à votre image, messieurs. A certains égards, vous avez raison ; à certains autres, vous voyez que vous êtes dans la plus complète erreur. Vous vous dites nos amis ; vous l'êtes, en ce sens, du moins, que vous nous plaignez, que vous demandez qu'on nous laisse en paix ; mais vous nous avez déjà fait et vous continuez à nous faire beaucoup de mal. Vous ne plaidez pour nous qu'en commençant par établir, entre vos principes et les nôtres, une solidarité qui n'est pas sans quelque fondement, mais dont nous supportons toute la charge ; c'est grâce à vous que la liberté d'examen, réclamée, il y a deux siècles, comme conduisant seule à une foi véritable, est si généralement regardée comme menant à l'incrédulité. Qu'elle puisse y mener, c'est évident ; toute liberté a ses abus. Que vous soyez comme nous, en un certain sens, les fils de Luther et de Calvin, cela se peut ; mais si Luther et Calvin revenaient au monde, ils rompraient

seau n'avaient pas été seuls à trouver l'article étrange. « Il faut lire tout ce morceau. On ne pourra guère s'empêcher de le trouver extravagant. Nos philosophes sont quelquefois bien fous. » *Grimm*, décembre 1758.

avec vous plus ouvertement encore qu'ils n'ont rompu avec l'Église.

— Je suppose, dit Marmontel, que nous serions pour le moins aussi pressés de rompre avec eux qu'eux avec nous. Luther, passe encore; mais Calvin! Je serais très-peu flatté, pour ma part, d'être appelé son fils.

— J'entends. « Il avait une âme atroce. » C'est M. de Voltaire qui l'a dit; et comme M. de Voltaire a toujours été, surtout en histoire, d'une exactitude... étonnante, on va le répétant dans tous les livres. Il serait cependant bien temps, messieurs, qu'avant d'écrire notre histoire, on voulut bien l'étudier un peu. Que vous arrangiez à votre façon, vous, monsieur de Marmontel, celle du Bas-Empire, libre à vous; vous donnez votre livre pour ce qu'il est, un roman, et Bélisaire n'a pas de descendants à qui vous risquiez de faire du tort en leur donnant un aïeul de votre façon. Nous, c'est autre chose. Depuis que M. de Voltaire a inventé cette âme *atroce*, nous ne pouvons plus discuter avec un catholique qu'il ne nous la jette au visage. Quand nous parlons de nos souffrances, on nous demande de quoi nous nous plaignons. Quand nous disons : « *Tolérance*, » on nous répond : « *Servet*. » Pourquoi s'en ferait-on faute? M. de Voltaire n'a-t-il pas dit, toujours à propos de l'*âme atroce* : « Les cendres de Servet fument encore! » Cette fois, il a dit vrai. Oui, grâce à lui, beaucoup de gens l'entretiennent, cette odieuse fumée, afin

qu'elle dérobe aux yeux de la foule celle de tant d'autres bûchers. Vous vous êtes tous prêtés, messieurs, sans mauvaise intention, je le sais, mais avec une légèreté déplorable, à mettre cette arme aux mains de nos ennemis. La mort de Servet vous a inspiré, à elle seule, autant et peut-être plus d'indignation que les milliers de morts semblables qui épouvantaient alors l'Europe. Pourquoi tant de pitié pour un seul homme, pourquoi tant d'attaques contre son juge, quand vous vous contentiez de vagues expressions d'horreurs contre l'Église qui en a tué par cent mille? C'est que celui-là était ou paraissait être un incrédule; les autres n'étaient que des hérétiques, des chrétiens, des fous. Ils mouraient pour la religion, dont vous vous souciez fort peu; mais Servet, selon vous, du moins, pour la raison. Les martyrs de la foi, tant pis pour eux; on en viendra sans doute un jour à nier qu'il y en ait eu, comme M. de Voltaire est déjà en train de nier les persécutions des trois premiers siècles[1]. Mais un martyr de la philosophie, comment lui tresserait-on trop de couronnes! Comment exprimerait-on trop d'horreur pour celui qu'on accuse d'avoir allumé son bûcher!

L'accusation est-elle au moins exacte? Calvin fut-il réellement l'auteur de la mort de Servet? Je

[1] On sait que c'était une des thèses historiques de Voltaire. Il l'exposa, en 1763, avec une crudité ridicule, dans ses *Réflexions sur la Tolérance.*

vois bien Calvin l'accuser, — et qu'on me dise s'il pouvait faire autrement; — mais je vois les contemporains, protestants, catholiques, unanimes à approuver et l'accusation et le supplice. Pourquoi donc cet acharnement sur Calvin? Pourquoi ne nous défendez-vous qu'en faisant, à ses dépens, votre cour à nos ennemis? Pourquoi, surtout, n'ajoutez-vous pas nettement que, si nous avons persécuté quelquefois, ce n'était point parce que nous étions protestants, mais parce que nous étions encore trop catholiques?

Encore un point sur lequel vous venez en aide à nos adversaires. Une de leurs manœuvres favorites est de nous réprésenter comme professant une religion *fondée* par Luther et par Calvin. Ils savent très-bien que ces deux grands hommes se sont constamment défendus de rien fonder eux-mêmes, de rien enseigner en leur propre nom. « Ai-je donc été crucifié pour vous? » disait Luther à ceux qui prenaient le nom de luthériens. Ils savent donc que tout ce que nous croyons, nous le croyons parce que la Bible nous paraît l'enseigner, nullement parce que Luther ou Calvin l'a dit; et ils n'en persistent pas moins à représenter notre religion comme née dans le cerveau de ces hommes, nos docteurs comme leurs esclaves, nos fidèles comme leurs adorateurs. Eh bien, ce qu'ils font par mauvaise foi, vous le faites, vous, par... Que dirai-je? Trouvez vous-mêmes un mot; je m'en remets à votre conscience. N'ayant ja-

mais cherché à voir au juste en quoi nous nous séparons des catholiques, vous vous bornez à faire de nous, en gros, les sectateurs de Luther et de Calvin, comme les Turcs sont ceux de Mahomet; et cette vieille calomnie, qui nous est plus sensible qu'aucune autre, qui légitime, aux yeux de la multitude, toute espèce d'antipathie et de rigueurs contre nous,—c'est vous qui l'autorisez.

Que de mal ne nous a pas fait, dans un autre point de vue, le grave M. de Montesquieu! Tantôt, avec sa théorie de l'influence des climats, il veut que le Nord soit essentiellement la patrie de l'esprit protestant et de l'esprit républicain; et nos ennemis de conclure, d'abord, que notre foi ne peut convenir à la France, puis, que nous ne saurions être les sujets fidèles d'un roi. Tantôt, toute religion réprimée devient, selon lui, *réprimante*, dès qu'elle est sortie de l'oppression; et nos ennemis de crier qu'une fois libres, nous persécuterions à notre tour. Tantôt: « Quand une religion est établie dans un pays, dit-il, il faut la tolérer; quand elle n'y est pas reçue, il ne faut pas l'y recevoir; » et nos ennemis de montrer que nous ne sommes pas *reçus*, que nous ne devons donc pas l'être, qu'il y aurait folie à nous permettre d'exister. Voilà comment, avec les meilleures intentions, on nous fait encore du mal, parce qu'on ne veut pas se donner la peine de voir ce que nous sommes, ce que nous croyons, ce que nous voulons.

Et que sont encore, que sont vos injustices en-

vers notre histoire et envers nous, quand nous en aurions tant à vous reprocher envers le christianisme lui-même? D'abord, quand vous attaquez les abus, les erreurs, les cruautés de l'Église romaine, il est très-rare que vous distinguiez clairement entre ce christianisme corrompu et celui des premiers siècles. Il ne tient pas à vous que les apôtres, que Jésus-Christ lui-même ne soient généralement considérés comme les fondateurs du despotisme papal, de l'Inquisition, de tout ce que les hommes ont enseigné ou établi, en son nom, de plus absurde ou de plus odieux. Vous connaissez cependant nos saints Livres. Vous les avez lus; pour les critiquer, il est vrai, mais, enfin, vous les avez lus. Vous savez, par conséquent, beaucoup mieux que le commun des catholiques, combien il s'en faut que ces abus s'y trouvent, même en germe; et vous n'en persistez pas moins à laisser rejaillir sur la religion chrétienne tout le ridicule et tout l'odieux de ce qu'on y a ajouté. On dirait que l'église vous effraye, que vous n'osez l'attaquer seule, que vous avez besoin, pour vous en donner le courage, de n'arriver à elle qu'à travers tout ce qu'il y a de plus sacré.

— Mais, monsieur, objecta d'Holbach, la distinction que vous nous reprochez de ne pas énoncer assez clairement, vous savez bien que nous ne l'admettons pas. La Bible vaut mieux que l'Église, d'accord; mais l'une, pour nous, n'est pas plus sacrée que l'autre.

— Je le sais, reprit-il. Aussi n'est-ce pas au nom de la Bible, puisque vous n'y croyez pas, ni au nom de Dieu, puisque vous ne le croyez pas l'auteur de la Bible, que nous vous demanderions d'être plus conséquents et plus francs. Il y a ici, à côté de la question religieuse, une question humaine, une simple affaire de loyauté. Vous voyez le monde chrétien divisé en deux parties. Dans l'une, d'accord avec nous, vous apercevez mille erreurs et mille abus; dans l'autre, vous ne voyez sur l'autel qu'un livre où ces erreurs ne sont pas, où ces abus sont condamnés. Qu'importe que ce livre vous paraisse enseigner d'autres erreurs? La justice ne permet pas de laisser tomber sur lui la responsabilité de celles qu'on n'a pu enseigner qu'en l'oubliant ou qu'en le foulant aux pieds. A plus forte raison le défend-elle s'il y a des gens pour qui cette distinction est une question de vie et de mort. Vous demandez qu'on nous tolère, c'est bien; mais pourquoi ne pas dire nettement que nous vous paraissons plus près de la vérité, plus raisonnables, plus chrétiens, enfin, quoique ce mot ne vous semble pas un éloge, plus chrétiens, dis-je, que ceux qui nous oppriment?

— Nous vous ferions plus de mal que de bien, dit Helvétius. C'est alors que vos ennemis pourraient dire que le protestantisme est frère de l'incrédulité.

— Ne vous inquiétez pas de ce qui peut arriver, reprit le ministre. Le jour où tous les hommes qui,

n'importe dans quel sentiment, ne sont pas catholiques, auraient la bonne foi de dire que le protestantisme leur paraît plus raisonnable et plus chrétien, — ce jour-là, le protestantisme aurait fait, même malgré vous, un immense pas dans le monde. La foule nous demanderait ce que nous croyons, « Prenez et lisez, dirions-nous. Voilà la Bible. » Et on la prendrait, et on la lirait; et la religion à laquelle on arriverait, ce serait la religion de la Bible, ce serait la nôtre. Voilà comment vous pourriez, et, j'ose le dire, comment vous devriez nous servir, plutôt qu'en demandant pour nous, comme vous le feriez pour des juifs, pour des mahométans, pour des païens, une fragile et insultante tolérance.

— La Bible ! Toujours la Bible !... murmuraient quelques-uns. Vous la croyez donc bien puissante...

— Si nous nous trompons, messieurs, vous avouerez que l'erreur est excusable chez des gens à qui ce livre a donné la force de tant souffrir...

— Elle peut beaucoup, reprit-on; c'est évident... mais chez ceux qui y croient.

— Sans doute... mais tous peuvent arriver à y croire.

— Pourquoi, alors, n'y arrivons-nous pas ?

— Pourquoi ?... Parce que vous ne le voulez pas... Parce qu'il y a des moments où Dieu se plaît à aveugler les sages de ce monde, ou à les laisser s'aveugler... Parce que nous voici dans

une de ces périodes fatales, et que nous n'en sortirons pas sans avoir bu, jusqu'à la lie, l'amer calice que vous préparez pour l'humanité. Voilà qui vous paraît bien mystique, n'est-ce pas? Aussi n'essayerai-je pas de vous le faire admettre, ni seulement comprendre. Je n'y réussirais pas. Il faut que les voies de Dieu s'accomplissent. Mais un temps viendra, croyez-le, un temps viendra où il n'y aura rien de plus clair que ces paroles, aujourd'hui si obscures. Si elles pouvaient se graver, là, sur ce mur, on les verrait rayonner, dans cent ans, d'une effrayante lueur, et il n'y aurait paupière, alors, que cette lueur ne perçât. Alors on aura reconnu le vide des doctrines que vous prêchez. Alors votre impuissance à rien fonder de durable sera attestée par les ruines de tout ce que vous aurez cru bâtir. Alors les incrédules eux-mêmes, — car il y en aura toujours, — se défendront de l'être comme vous. Et durant toutes les tempêtes qu'il aura fallu traverser pour en venir là, — persécutés ou non, asservis ou libres, il n'y aura eu d'heureux, en définitive, que ceux qui se seront appuyés sur Dieu plutôt que sur l'homme, sur ce livre...

Et il venait de saisir à côté des sept volumes, car on était retourné dans la bibliothèque, une vieille Bible de Sacy.

— Sur ce livre, dis-je, et non...

— Non sur ceux-là, n'est-ce pas?... dit Helvétius en montrant les sept. Courage... Achevez...

Eh! messieurs, il n'a pas si tort peut-être. « La Bible pourrait bien nous enterrer tous, » disait un jour M. de Fontenelle...

Et Rabaut, qui avait rapidement feuilleté, mit le livre sur ses genoux, joignit les mains... Puis, d'une voix grave et lente :

« ... [1] Et Jésus dit : Je te bénis, ô mon Père, de ce qu'après avoir caché ces choses aux savants et aux sages, tu les as révélées aux enfants. Oui, Père, cela est ainsi, parce que tu l'as trouvé bon...

XXXVII

TAYLOR INST. OXFORD

Ce n'était pas la première fois que Rabaut exprimait ces craintes, ces reproches, ces espérances, nous avons presque dit ces prophéties. Sa correspondance abonde en aperçus de ce genre. Nul, à cette époque, ne jugeait mieux le présent, et n'entrevoyait mieux l'avenir.

L'avenir lui a donné raison. Le dix-huitième siècle a fait son œuvre, et nous ne sommes pas de ceux qui ne savent que le maudire, car, s'il a beaucoup démoli, il y avait beaucoup à démolir; mais son impuissance à bâtir est aujourd'hui, comme l'annonçait Rabaut, universellement reconnue et avouée. « Les incrédules mêmes, avait-il dit, se défendront de l'être comme vous ; » et

[1] Évang. selon saint Matthieu, XXI, 25.

on trouverait en effet bien peu de gens qui veuillent l'être à la façon de Voltaire, de d'Holbach ou de Lamettrie. Quelques vieillards qui n'ont rien oublié ni rien appris, voilà les seuls vrais voltairiens qui nous restent ; quelques obscurs communistes, voilà les seuls représentants directs du matérialisme et de l'athéisme d'alors. Croyants ou non, tous les hommes d'intelligence, de savoir et de cœur, déclarent hautement vouloir se frayer d'autres routes, et n'appartenir que le moins possible à cette famille sans avenir.

Au milieu de ces changements, une seule chose est restée la même. Tous les reproches que Rabaut adressait, comme protestant, aux libres penseurs de son époque, les protestants pourraient les reproduire aujourd'hui.

Prenez, — en France, par exemple, — vingt ou trente ouvrages nouveaux, n'importe lesquels, sérieux ou non, histoires, romans, traités quelconques.

Combien y en aura-t-il, sur ce nombre, qui se déclarent catholiques ? — Trois ou quatre.

Combien y en aura-t-il qui le soient, c'est-à-dire dont les auteurs se soumettent réellement, non en théorie et en paroles, à l'autorité de leur Église ? — Un ou deux ; encore sentez-vous, le plus souvent, qu'il ne faudrait pas y regarder de trop près, et que l'auteur n'accepte, en fait, que ce qui lui convient.

Combien, d'un autre côté, en trouvez-vous, tou-

jours sur le même nombre, qui se déclarent ouvertement non chrétiens ? — Un ou deux.

Combien qui, sans afficher l'incrédulité, peuvent pourtant être considérés comme hostiles au christianisme ? — Trois ou quatre.

Ainsi, grande majorité d'auteurs qui, acceptant le christianisme, usent ouvertement du droit de l'accepter comme ils l'entendent.

Or, ce droit, c'est celui qu'a revendiqué la Réforme. En user, à quelque degré que ce soit, c'est admettre le principe fondamental et générateur du protestantisme ; c'est, dût-on rester fidèle, malgré cela, à certains dogmes catholiques, — c'est être protestant.

Eh bien ! parmi ces nombreux auteurs qui en usent, — souvent à tort et à travers, c'est vrai, mais ce devrait être, ce semble, une raison de plus d'en convenir, — parmi ces auteurs, disons-nous, combien y en a-t-il qui tendent la main aux protestants ? Combien en trouvez-vous qui aient la franchise de dire : « Nous ne sommes plus catholiques, nous renions l'Église catholique, » et d'exprimer un peu de sympathie pour ceux qui l'ont reniée lorsqu'il était périlleux de la renier ? — Le plus souvent, pas un.

XXXVIII

Pourquoi cela ?

Chez les uns, c'est timidité. Ils oseront bien attaquer, l'une après l'autre, toutes les bases, toutes les doctrines de l'Église romaine ; mais, l'église romaine, ils persisteront à se donner l'air de la respecter[1]. Ce qui mettrait bien vite un terme à ce singulier compromis, ce serait que cette Église tirât elle-même la chose au clair. Quand elle dirait nettement à ces gens-là ce qu'elle pense d'eux, ils seraient bien forcés d'avouer qu'ils ne lui appartiennent plus, qu'ils ne lui ont jamais appartenu. Mais elle est trop prudente pour provoquer l'explication. Tant que ceux qui la quittent ne sonnent pas la trompette, elle n'ira pas sonner le tocsin. Tout ce qu'elle veut, c'est que vous ne sortiez pas par la grande brèche de Luther. Après cela, sortez par où vous voudrez. Les sentinelles ont ordre de ne pas vous voir sortir. Toujours, quoique sous des formes différentes, toujours ce même esprit qui envoyait à la mort les courageux prédicateurs du Désert, et qui laissait en paix, sauf quelques rigueurs insignifiantes, les coryphées de l'incrédulité.

[1] *Notre* Église, » disait il y a quelque temps le journal *le Charivari.*

A côté des timides, vous avez les superficiels, ceux qui, complétement détachés du catholicisme dans toutes les choses essentielles, s'y rattachent ou s'imaginent s'y rattacher par les formes. Ils ne croient pas au pape; mais Saint-Pierre de Rome est un si magnifique temple! Ils ne croient pas à la messe; mais une grand'messe en musique est une si belle chose! Ils ne croient, enfin, à rien de ce que les protestants rejettent; mais les temples protestants sont si froids, si nus! Le moyen de se déclarer protestant! Là-dessus, nouveau compromis que l'Église se gardera bien d'éclaircir. Accordez-lui qu'elle est belle; elle n'ira pas chercher si vous la croyez bonne. Elle vous permettra même, au besoin, de dire que non.

Viennent enfin les ignorants, et ce sont de beaucoup les plus nombreux. On est confondu de voir à combien d'hommes et surtout à quels hommes ce titre peut être donné, dans ces matières, sans qu'on ait même aucune peine à prouver qu'ils le méritent. Ce sera tantôt un historien, versant la lumière à flots sur les faits les plus insignifiants du moyen âge, et s'en tenant, pour la Réformation, à ce qu'on lit dans les plus chétifs manuels; tantôt un homme s'annonçant comme un philosophe chrétien, et qui, en refaisant le christianisme sur la Bible, n'a pas l'air de s'apercevoir que c'est ce qu'ont fait les Réformateurs. Il les côtoyera, durant six cents pages,

sans le dire, sans s'en douter, heureux encore s'il ne s'interrompt pas de temps en temps pour leur jeter sa pierre, pour les appeler novateurs ou hérésiarques. Voici un publiciste qui sait tout, et qui, dès qu'on aborde une question protestante, lâche autant d'erreurs que de mots; voilà un romancier, et des meilleurs, qui vous peindra avec amour un chrétien tout évangélique, haïssant la superstition, méprisant les vaines formes, lisant et étudiant la Bible, repoussant, en religion, toute autorité humaine, un parfait protestant, enfin, — et il sera le dernier à s'apercevoir qu'il vient de peindre un protestant. Le protestantisme, pour l'un, ce seront les caprices de Henri VIII ou les boutades de Luther; pour l'autre, la prédestination de Calvin; pour beaucoup, comme du temps de Voltaire, le bûcher de Servet. Sortez-les de là, ils n'y entendent rien, ils n'en connaissent rien, ils n'ont pas même la pensée qu'on puisse ou qu'on doive en savoir plus. Et voilà comment continuent à marcher sous les drapeaux de Rome tant de millions de gens qui ne sont plus Romains, qui n'ont aucune envie, aucune possibilité de le redevenir.

Parmi ceux qui, directement et surtout indirectement, attaquent le christianisme, il y en a peu aussi qui ne méritent, comme au siècle passé, le reproche de mêler la forme avec le fond, de ne pas distinguer ou de distinguer, du moins, trop rarement, trop vaguement, entre le catholicisme

tel qu'il est et le christianisme tel qu'il fut. Le protestantisme en tant que religion chrétienne, se trouve ainsi frappé des mêmes coups que son ennemi. Ces fautes qu'il n'a pas commises, ces erreurs qu'il n'a cessé de combattre, on lui en fait porter la peine. Il se voit, auprès de beaucoup de gens, sous le poids d'une foule d'objections et de préjugés anti-religieux, manifestement nés des abus du catholicisme. C'est ce qu'on peut remarquer, surtout en France, dans les populations auxquelles s'adressent des colporteurs et des évangélistes protestants. On commence toujours par les repousser avec horreur ; puis, cette superficie catholique est à peine entamée, qu'il se manifeste au-dessous, beaucoup moins de catholicisme que d'incrédulité. Ce ne sont pas des catholiques à faire protestants ; ce sont des incrédules à changer en croyants.

XXXIX

Et ceci nous conduit à une dernière réflexion.

S'il y a des gens qui repoussent le protestantisme parce qu'ils sont trop catholiques, il y en a aussi, et davantage peut-être, qui le repoussent parce qu'ils ne le sont pas assez.

Ils se sont habitués, en effet, à ne pas croire, ou, du moins, à croire peu, vaguement, extérieurement, sans se demander et sans qu'on leur de-

mandât ce qu'ils croyaient. De là une profonde paresse à s'enquérir des choses religieuses. La religion, pour ces gens, est comme une vieille maison peu confortable, dont on a successivement abandonné plusieurs parties pour se loger dans celle où l'on se trouvait le moins mal, mais qu'on n'a pas l'idée de quitter, encore moins de démolir, comme Descartes, pour voir si les fondements en sont bons. En dépit de ses pratiques sans fin, — auxquelles, du reste, on se soustrait comme on veut, — le catholicisme est, quant à la foi, la plus aisée de toutes les religions. Sous ce rapport, rien à faire, rien à chercher. Vous recevez votre bagage en naissant ; vous n'êtes aucunement responsable de ce qu'il contient ou ne contient pas. Il faudrait du courage pour se mettre à l'inventorier, et ce courage est rare aux époques d'indifférence.

Voilà dans quel sens nous disions qu'une des raisons pour lesquelles on ne devient pas protestant, c'est qu'on est trop peu catholique. N'est-ce pas à l'époque où on l'était le plus, au seizième siècle, que la moitié de l'Europe cessa de l'être et que l'Europe entière faillit en faire autant ? En vain joue-t-on sur les mots en représentant le protestantisme comme la liberté de croire *ce que l'on veut* ou de ne rien croire si on veut. Il a pu, par abus, le devenir pour quelques-uns ; mais la meilleure preuve qu'au fond cela n'est pas, c'est que, parmi ceux qu'on appelle à lui en le leur représentant

tel qu'il est, il n'y a que des hommes religieux, ou, du moins, ayant des besoins religieux, qui consentent à y entrer. Les indifférents et les incrédules ne rompent pas avec le catholicisme.

La position est donc moins changée, depuis cent ans, qu'on ne le croirait au premier abord. Quand changera-t-elle? Dieu le sait. Mais nous avons vu des protestants se réjouir, dans ce point de vue, des mouvements que se donnait le catholicisme actuel, et même des quelques succès auxquels il semblait arriver. Forts des souvenirs du seizième siècle, ils étaient convaincus que la cause de la Réforme a infiniment plus à espérer d'une époque de zèle, même superstitieux et amer, que de la torpeur dans laquelle le catholicisme a été plongé pendant le premier tiers de ce siècle. Ses adversaires avaient l'air de s'acharner sur un cadavre. On ne pourra plus le leur reprocher maintenant; mais eux, de leur côté, ils lutteront avec d'autant plus de confiance qu'ils croient peu-à la vie nouvelle dont leur vieil ennemi à revécu. Ils savent que le siècle, au fond, n'a jamais été moins catholique, moins fait pour l'être. Si vous réveillez la vie religieuse, ce ne peut pas ne pas être, tôt ou tard, au profit de la religion la plus conforme aux vrais besoins et aux vrais instincts de l'époque

Quels que doivent être, du reste, pour le protestantisme, les résultats de la crise actuelle, il n'en aura pas moins la gloire d'avoir proclamé le

premier les principes qui font aujourd'hui le tour du monde. C'est lui qui a dicté, dès le milieu du seizième siècle, des pages qui figureraient, au dix-neuvième, parmi les plus belles et les plus sages d'un traité sur les droits de l'homme et l'émancipation des peuples. C'est lui qui inspirait, en 1689, les *Soupirs de la France esclave*, par Jurieu, le meilleur livre du temps sur les abus de la monarchie absolue. C'est lui qui, cent ans avant, dans la *Franco-Gallia* de Hotman, établissait avec autant de savoir que de hardiesse les droits des États-Généraux et la souveraineté du peuple. Nous comprenons très-bien que des ouvrages de ce genre fussent peu faits pour recommander la Réforme aux yeux d'un Louis XIV ou d'un Louis XV; mais aujourd'hui que les principes de 1789 sont plus ou moins des articles de foi pour tout le monde et dans tous les pays, il serait bien temps qu'on rendît justice à ceux qui les ont proclamés cent ou deux cents ans à l'avance.

XL

Après avoir suivi le ministre chez d'Alembert, suivons maintenant le prêtre chez l'archevêque de Paris. Comme nous l'avons dit, c'était chez lui, malgré le billet du duc de Choiseul, qu'il s'était décidé à se rendre en arrivant.

Nous avons dit aussi comment l'archevêque,

sans aimer les Jésuites, était devenu leur protecteur.

Des conférences avaient fréquemment lieu, à l'archevêché, entre lui et les principaux Jésuites de Paris. Là se réunissaient le père Leforestier, provincial de France, le père Desmarêts, confesseur du roi, le père de Sacy, ancien confesseur de madame de Pompadour, le père de Launay, procureur des missions du Canada, les pères de Montigny, de Neuville, d'Huberlant, quelques autres encore, et le duc de la Vauguyon, leur principal avocat à la cour. On discutait les mesures à prendre. On rédigeait les notes à envoyer au père Centurioni, général de l'ordre, aux cardinaux, au pape Clément XIII; ce qui n'empêchait pas le Père provincial d'avoir encore, à l'insu de l'archevêque, sa correspondance intime avec les mêmes personnages. On passait en revue, quand on en avait le temps, les autres questions du jour, car il n'en était aucune qui ne tînt, de près ou de loin, à celle dont on s'occupait plus spécialement. Politique, sciences, littérature même, tout, depuis quelques mois, était mêlé dans ce duel à mort entre le siècle et les Jésuites.

Ce soir-là donc, tandis que l'Encyclopédie se réunissait chez d'Alembert, les Jésuites se réunissaient à l'archevêché. Le cabinet de M. de Beaumont en avait déjà vu arriver plusieurs.

L'archevêque était à son bureau. Il lisait un papier que le père Leforestier, debout à côté de lui,

venait, à ce qu'il paraissait, de lui remettre.

— C'est moul, murmura-t-il; c'est à n'en pas croire ses yeux? Et cette pièce est authentique?...

— Parfaitement authentique, monseigneur. Je l'ai reçue de Rome aujourd'hui même... en chiffres, cela va sans dire. C'est moi qui l'ai traduite pour la présenter à Votre Grandeur. Le cardinal Spinelli m'autorise à la montrer.

— Et le pape?

— Le pape est censé ne pas l'avoir vue.

— Il a raison, dit l'archevêque en repliant le papier.

— Pardon, monseigneur, reprit le Père. Ces chers frères ne la connaissent pas. Permettez-leur de la lire en attendant nos amis.

— Certainement... Eh! voici justement M. de Sacy. Approchez, monsieur de Sacy. Vous croyez savoir beaucoup de choses sur madame de Pompadour... Vous ne savez pas tout...

— Est-ce encore, dit le Père, une affaire où je sois mêlé?

— C'est l'ancienne... mais racontée à sa manière.

— Je serais curieux...

— Et racontée... Voyons. Devinez à qui.

— A un autre confesseur, peut-être.

— Non... Plus haut...

— A vous, monseigneur?

— Plus haut.

— Au roi?

— Plus haut, vous dis-je.

— Je ne comprends pas...

— Et le pape?

— Le pape!... Madame de Pompadour a écrit au pape?

— A lui-même. Écoutez.

« Dès le commencement de l'année 1752, déterminée à ne conserver pour le roi que le sentiment de la reconnaissance et de l'attachement le plus pur, je suppliai Sa Majesté de faire consulter les docteurs de Sorbonne et d'écrire à son confesseur pour qu'il en consultât d'autres, afin de trouver les moyens de me laisser auprès de sa personne, sans être exposée au soupçon d'une faiblesse que je n'avais plus. Le roi fit consulter les docteurs et écrivit au père Pérusseau, lequel demanda une séparation totale. Le roi lui répondit qu'il ne pouvait y consentir, que j'étais nécessaire au bonheur de sa vie et au bien de ses affaires, que j'étais la seule personne qui lui osât dire la vérité, si utile aux rois. Il persista. Les docteurs avaient fait des réponses sur lesquelles il aurait été possible de s'arranger, si les Jésuites y avaient consenti.

« Les choses en restèrent donc, en apparence, comme par le passé, jusqu'en 1755. De longues réflexions sur les malheurs qui m'avaient poursuivie me portèrent à croire que le seul bonheur était en Dieu. Je m'adressai au père de Sacy, mon confesseur dans mon adolescence, comme à

l'homme le plus pénétré de cette vérité. Il m'éprouva en secret jusqu'à la fin de janvier 1756. Par ses conseils, j'écrivis une lettre à mon mari; mais mon mari refusa de me revoir. Par ses conseils encore, pour plus de décence et pour que mon séjour à la cour eût un motif, je demandai une place chez la reine. Il fit changer les escaliers qui donnaient dans mon appartement, et le roi n'y entre plus que par la pièce de compagnie. Il me prescrivit, en outre, une règle de conduite que j'observai exactement. Ce changement fit grand bruit à la cour et à la ville. Les intrigants s'en mêlèrent. Le père de Sacy en fut entouré. Il me déclara qu'il me refuserait les sacrements tant que je serais à la cour. Je lui rappelai les engagements qu'il m'avait fait prendre, ceux qu'il avait pris lui-même, et la différence que l'intrigue avait mise dans sa façon de penser. Il finit par me dire qu'on s'était trop moqué du confesseur du feu roi, lorsque, après une prétendue rupture avec madame de Montespan, le comte de Toulouse était arrivé au monde. Je n'eus rien à répondre à un semblable motif, et je ne le vis plus. L'abominable 5 janvier arriva [1], et fut suivi des mêmes intrigues. On voulait à tout prix me faire quitter la cour. Le roi fit son possible pour amener le père Desmarêts à le laisser approcher des sacrements. La réponse fut la même, et le roi, qui désirait remplir ses devoirs de chrétien, en fut privé.

[1] L'attentat de Damiens.

« Malgré la patience extrême dont j'avais usé pendant dix-huit mois avec le père de Sacy, mon cœur n'en était pas moins déchiré de ma situation. J'en parlai à un honnête homme en qui j'avais confiance, et il en parla à son tour à un abbé de ses amis, aussi savant qu'intelligent. Ils pensèrent l'un et l'autre que ma conduite ne méritait pas la peine qu'on me faisait éprouver. Mon nouveau confesseur... »

— Elle a un confesseur!... s'écria le père de Sacy. Le nomme-t-elle?

— Non, dit l'archevêque, et je ne sais qui ce peut être. Je reprends.

« Mon nouveau confesseur a fait cesser cette injustice. Il m'a permis d'approcher des sacrements; et, quoique je sente quelque peine du secret qu'il faut garder pour lui épargner des noirceurs, c'est cependant une grande consolation pour mon âme.

« Mais le roi ne pourrait, ainsi que moi, communier en secret. Sa Majesté désirerait donc lever les oppositions qu'elle rencontre à l'approche des sacrements. Le roi est peiné des difficultés que son confesseur lui a marquées sur cet article; il est persuadé que le pape, instruit des faits, lèvera par son conseil et par son autorité les obstacles qui l'empêchent de remplir un devoir saint pour lui et édifiant pour ses peuples[1]. »

[1] Cette lettre a été trouvée dans les papiers du duc de Choiseul.

— Ce confesseur m'intrigue fort, répéta le père de Sacy.

— Avez-vous remarqué, mes Pères, dit l'archevêque, l'arrangement de ce singulier morceau? Voilà bientôt dix ans que tous les efforts de la marquise tendent à obtenir que le roi puisse communier. Elle sent que cette réconciliation extérieure avec l'Église tranquilliserait indéfiniment la conscience du roi, et qu'il n'y aurait plus, dès lors, aucune raison pour qu'elle quittât la cour. Mais elle n'aurait garde de commencer par là. C'est elle, à l'entendre, elle seule, qui brûle d'accomplir ses devoirs de religion; c'est elle qui, après plusieurs années de vœux et de patience, a enfin obtenu la permission de les remplir. Peu à peu, elle s'enhardit. Le pape serait-il plus dur envers le roi Très-Chrétien qu'un simple confesseur ne l'a été envers une pauvre pécheresse?... Que d'art sous cette apparente candeur!

— Voilà pourtant, dit le Père provincial, la femme qui tient notre sort entre ses mains!

— Il courait aujourd'hui, dit un autre, certains bruits.

— Vrais, peut-être... et qui seront faux demain. Les ébranlements l'affermissent. Elle n'est jamais plus hardie que lorsqu'elle a failli tomber.

— C'est que sa provision de haine s'est renouvelée dans le péril.

— Sa provision, en ce qui nous concerne, est toujours, je crois, au grand complet.

— Ce n'est peut-être pas aussi vrai, dit l'archevêque, qu'on le croit généralement. Des gens qui la voient de près m'ont affirmé qu'elle ne vous hait pas; ce qui n'empêche point, bien entendu, qu'elle ne soit toute prête à vous sacrifier si elle y voit son profit. Elle comprend, m'assuraient ces personnes, que les pères Pérusseau, Desmarêts, de Sacy, tous ceux enfin qui se sont montrés sévères, n'ont fait que leur devoir. Elle affirme ne leur vouloir aucun mal. Est-ce vrai? Il est bien permis de penser que ses griefs contre eux influent, même à son insu, sur ses sentiments envers votre ordre; mais si elle vous sacrifie, ou nous laisse sacrifier, ce sera, je crois, pour de tout autres raisons. Dites-vous bien, d'abord, qu'elle n'est puissante, en tout ceci, qu'à la condition d'obéir au mouvement organisé contre vous. Elle peut, en l'encourageant, vous faire beaucoup de mal. Elle ne pourrait, en y résistant, vous sauver. Les philosophes l'encensent parce qu'elle les sert; qu'elle s'arrête, et ils la briseront comme un instrument inutile. Elle le sait; elle en a eu des preuves. Son premier mobile, c'est donc la peur; son second, c'est l'amour-propre. Rien, selon ses amis, n'est au-dessus de son courage, rien, selon ses ennemis, n'a encore justifié la réputation qu'on lui a faite. Elle voudrait prouver à ses derniers qu'ils ont tort; aux autres, qu'ils ont raison. Vous êtes assez haut pour qu'il y ait de la gloire à vous abattre.

— Voilà une triste consolation, monseigneur, dit un des Pères. Ce qui est sûr, c'est que ses familiers lui en font déjà compliment. Certain quatrain...

— Voyons.

— « Au livre du destin, chapitre des bons rois,
On lit ces paroles écrites :
De France Agnès chassera les Anglois,
Et Pompadour les Jésuites. »

— On en fait bien d'autres. Mais, mes Pères...

— Ce confesseur... ce confesseur... répétait toujours le père de Sacy.

Il était évidemment moins choqué de ce que la chose avait de scandaleux, que de n'en avoir rien su et de ne pouvoir aller au fond.

— Mais... ce confesseur... attendez... dit enfin le père de Launay. Je crois que j'y suis... Il m'est revenu que la marquise s'était quelquefois rendue dans je ne sais quel village du diocèse de Meaux, sur la route de Paris. Ce confesseur, ne serait-ce pas l'abbé de Narniers?

— Nous y voilà!... s'écrièrent les Pères.

— Et cela nous explique, en outre, dit l'archevêque, pourquoi l'abbé de Narniers va prêcher devant le roi...

XLI

— Il ne prêchera pas, monseigneur... interrompit un Père qu'on introduisait en ce moment.

— Le père Desmarêts!... Je vous croyais à Versailles...

— J'en viens... et j'y retourne ce soir. Vous savez où nous en sommes?

— Certains bruits ont couru..,

— Fondés, monseigneur. Demain, ce soir peut-être, madame de Pompadour ne sera plus au château. Le roi m'a fait appeler. J'ai eu avec lui un long entretien. Je lui ai montré qu'en s'appuyant sur la prétendue innocence de ses relations actuelles avec son ancienne amante, elle se jouait de moi, de lui-même, de tout le monde, de Dieu surtout...

— Bien, dit l'archevêque, bien!

— ... Et il a fini par céder. Demain, s'il tient parole, je reçois sa confession. Dans quelques jours, s'il continue à observer le traité, je lui permets de communier...

— Bien! bien!... répétait l'archevêque.

Les bons Pères n'avaient pas l'air aussi pleinement satisfaits. L'inquiétude, du moins, perçait dans leur satisfaction.

— C'est jouer gros jeu, dit enfin quelqu'un. Vous pouvez réussir... vous pouvez aussi ne pas

réussir... Et avec ce que nous avons déjà sur les bras...

Desmarêts secouait la tête.

— Mes Pères, mes Pères, dit-il, le temps des calculs humains est passé. Si j'échoue, nous n'en serons pas plus mal; si je triomphe, nous n'en serons pas mieux. La marquise et le duc peuvent hâter notre ruine; mais ni le duc, ni elle, ni le roi, ni personne, ne pourrait plus l'empêcher. Le roi était de nos amis; il l'est encore... Qu'a-t-il fait pour nous? que peut-il faire? Vous croyez-vous encore au temps où le roi était le maître? Non, non... Il n'y a plus qu'à dire, comme le père de la Tour à qui l'avocat-général[1], son ancien élève, voulait donner quelques conseils :

Venit summa dies et ineluctabile tempus...

— Ni résister, ni plier, poursuivit le père Desmarêts, voilà quelle doit être en ce moment notre devise. En pliant, nous nous déshonorerions; soyons ce que nous sommes, ou ne soyons plus. En résistant, nous n'en serions pas moins brisés, et nous le serions pour jamais. Laissons dire, laissons faire. Si nous devons tomber, tombons martyrs. Le meilleur moyen de ressusciter un jour, c'est que nous restions étrangers aux luttes qui retarderont ou hâteront notre ruine.

[1] Séguier.

XLII

Ce système était en effet, celui que l'ordre venait d'adopter, particulièrement en France. Le Père provincial avait défendu de rien publier. En présence de tant d'attaques, silence absolu. Était-ce habileté ou grandeur d'âme, calcul ou piété? — Ces deux mobiles, si généralement mêlés dans toutes les actions humaines, ne l'ont jamais été plus souvent que chez les Jésuites. Là, selon nous, est le nœud de leur histoire ; là est l'explication de tout l'amour et de toute la haine dont ils ont été les objets. Aimez-les, et vous remplirez des volumes de ce qu'ils ont fait de grand et de beau ; haïssez-les, et vous pourrez en remplir tout autant du tableau de leur ambition, de leurs intrigues, de leurs enseignements relâchés ou ridicules. Quand on vous racontera quelqu'un de leurs dévouements, admirez, et vous serez juste ; puis, allez au fond, critiquez... et vous serez juste encore.

Ajoutons, pour achever de l'être dans l'éloge et dans le blâme, que nous parlons ici et continuerons à parler, sauf avertissement contraire, des Jésuites d'alors et non de ceux de nos jours. Ceux-ci ne méritent, à notre sens, ni tout à fait les mêmes reproches, ni surtout les mêmes éloges. Nous cherchons en vain, chez eux, ces dévouements et

ces illustrations qui plaidaient, il y a cent ans, la cause de leur ordre. Eux-mêmes, s'ils essayent de fermer la bouche à leurs adversaires, c'est à peu près toujours par des appels à leur ancienne gloire, à leurs missionnaires, à leurs savants, à leurs écoles, à leurs découvertes de jadis. Tout ce qu'ils font encore de bon, ils savent bien que d'autres le font comme eux et le feraient sans eux. Ils voient que le bien même, quand il vient d'eux, n'a pas les effets qu'il aurait s'il venait d'ailleurs ; ils sentent que, juste ou non, l'antipathie dont ils sont les objets fait plus de mal à leur Église que tous leurs travaux ne pourront jamais lui faire de bien. Voilà pourquoi ils se réfugient dans leur passé, alors qu'ils étaient véritablement les premiers et les plus utiles soldats de l'unité romaine, tandis qu'ils se voient aujourd'hui comme ces troupes plus onéreuses qu'utiles qu'on ne sait comment licencier. Ils se sentent de trop, non-seulement dans le siècle, mais dans l'Église. Tout en se donnant, par vieille habitude, pour les précepteurs du genre humain, ils éprouvent le besoin de lui demander la permission d'être.

Nous aurons à revenir là-dessus.

Ainsi, leur immobilité devant ce redoublement d'attaques était encore un effet de ce mélange entre les vues terrestres et le sentiment religieux. Ils se taisaient parce qu'il leur paraissait beau, comme chrétiens, de courber la tête sous l'oppression ; ils se taisaient aussi, — peut-être devrions-

nous dire *surtout*, — parce qu'ils n'avaient plus l'espoir de rien gagner en parlant, et que le plus grand tort qu'ils pussent en ce moment faire à leurs ennemis, c'était de leur laisser tout l'odieux du rôle de persécuteurs.

Mais ces motifs n'étaient ni l'un ni l'autre de nature à être compris alors. Le siècle n'était ni assez pieux pour se figurer des hommes se taisant par résignation, ni assez impartial pour comprendre que leur silence allait être, dans la suite, un argument contre leurs juges. On en concluait simplement, — et leur histoire, il est vrai, autorisait assez cette défiance, — que, s'ils se taisaient en public, ils n'en étaient que plus actifs en secret. On calculait avec une espèce d'effroi ce qu'ils ne pouvaient manquer, pensait-on, de machiner dans leurs ténèbres. En marchant à l'assaut, on ne doutait pas qu'on ne fût sur un sol miné, et ce sentiment continuait à augmenter l'ardeur des uns, la peur des autres, la haine de tous.

Il paraît cependant que le mot d'ordre était assez religieusement observé. Nous ne pouvons savoir ce qui se passait dans l'ombre du confessionnal, et nous pensons, du reste, que les Jésuites avaient parfaitement le droit de recruter des amis où ils pouvaient ; mais, quant à des intrigues proprement dites, nous ne pouvons, à partir du moment où ils se virent sérieusement menacés, leur en reprocher aucune. D'ailleurs, qu'en auraient-ils espéré? Tout était percé à jour. Ils avaient des

ennemis partout, des surveillants partout; la simple prudence, aussi bien que les motifs dont nous avons parlé, leur commandait de rester spectateurs. La prospérité les avait rapetissés ; ils voulaient grandir en tombant.

XLIII

— Vous voilà en effet, reprit l'archevêque, dans un moment bien solennel pour vous. Un beau rôle vous est offert; tellement beau, que ce que je demande à Dieu pour vous, mes Pères, c'est moins encore le courage de l'accepter, car vous l'aurez, que la force de l'accepter sans orgueil. Vos frères de Portugal vous donnent, à ce sujet, un bel exemple. Vous n'aurez sûrement pas à subir, en France, des traitements comme ceux dont on les accable. Il vous sera donc plus facile d'être courageux, plus facile d'être martyrs.... Prenez garde! L'orgueil du martyre est un orgueil comme un autre; et je n'ai pas besoin de vous apprendre combien Dieu déteste l'orgueil. Savoir souffrir, c'est beau, mais ce n'est que beau ; souffrir sans orgueil, c'est plus que beau : c'est chrétien. Écoutez ce qu'écrit, du fond d'un cachot, un de ces hommes sur lesquels le marquis de Pombal a épuisé son despotisme. C'est le père Kaulen, écrivant au provincial du Bas-Rhin.

« ... Enlevé par des soldats qui, l'épée à la main,

me conduisirent dans un fort, je fus jeté dans un cachot où les rats me disputaient jusqu'à ma nourriture, car l'obscurité m'empêchait de les chasser. Nous étions vingt. Les premiers jours, on nous traita avec quelques égards ; ensuite, on ne nous donna plus que ce qu'il fallait pour nous empêcher de mourir de faim. On nous enleva nos bréviaires ; on voulut même un jour nous enlever nos crucifix. Un de nous ne put résister à ces violences. Il mourut.

« Peu après, on nous transféra dans les prisons de Lisbonne, et de là au fort Saint-Julien, sur le bord de la mer. Notre prison, dans ce fort, est encore plus affreuse que dans l'autre. C'est un cachot souterrain, obscur, infect, où le jour n'entre que par une ouverture de trois palmes de haut sur trois doigts de large. On nous y donne un peu d'huile pour la lampe, une demi-livre de pain, une eau souvent corrompue. L'humidité suinte le long des murs. Tout se pourrit ici, disait un jour le gouverneur du fort ; il n'y a que les Jésuites qui s'y conservent.

« Et en effet, nous paraissons conservés par miracle, afin de souffrir pour Jésus-Christ. De temps en temps, cependant, quelques-uns meurent. Nous envions leur sort, non parce qu'ils sont au bout de leurs travaux, mais parce qu'ils ont remporté la palme.

« Ceux de nos Pères qui étaient à Macao, et dont quelques-uns ont déjà enduré avec courage,

parmi les infidèles, la prison et les tourments, ont aussi été amenés ici. Il a été, ce semble, plus agréable à Dieu de les voir souffrir en ce pays, sans l'avoir mérité, que mourir pour la foi chez les idolâtres. Que sa volonté soit faite !

« Nous n'aurions, pour être libres, qu'à déclarer que nous abjurons la Société. On nous l'a dit dès le commencement ; on nous le répète tous les jours avec menace d'aggraver nos tourments. Grâce à Dieu, aucun n'a encore cédé, ni ne cédera, j'espère[1].

« Priez pour nous, chers frères, mais non pas comme pour des âmes à plaindre. Nous sentons que Dieu est avec nous. Nous ne changerions pas notre état contre le vôtre.

« LAURENT KAULEN, *captif pour Jésus-Christ.* »

— Prier pour lui !... s'écria le père de Launay. C'est à lui de prier pour nous. Un martyr... un saint...

— Oui, dit le père de Sacy, ce sera un jour un des patrons de notre société.

L'archevêque haussa légèrement les épaules.

— Incurables !... murmura-t-il.

Les bons Pères n'admiraient pas ; ils calculaient ce qu'un saint de plus leur vaudrait de lustre et de profit.

[1] Aucun, en effet, ne céda. Six ans après, les cachots de Saint-Julien en renfermaient encore une centaine.

XLIV

Tandis qu'on se passait la lettre, une porte s'ouvrit, et, immédiatement, se referma. On avait entendu le mouvement d'un homme qui se recule en toute hâte, et une voix qui disait : « C'est une erreur. »

— Qu'est-ce ?... dit le prélat.

— Mais, monseigneur, dit un des Pères, il m'a semblé voir... Je ne sais... Le père Bridaine...

C'était lui. Entré à l'archevêché de l'air d'un homme qui se sait attendu, on l'avait mené droit au cabinet de l'archevêque.

— Le père Bridaine !... s'écria-t-on.

La surprise, à en juger par leur air, ne leur était pas des plus agréables. M. de Beaumont parut réfléchir un instant ; puis, il alla ouvrir la porte.

— Venez, dit-il, venez, mon Père. Erreur ou non, soyez le bienvenu.

— Monseigneur, ce costume...

Il montrait ses guêtres de cuir. Sa soutane était blanche de poussière.

— Ce costume !... dit l'archevêque. Eh ! mon Père, c'est le vôtre... L'apôtre de nos campagnes doit être vu tel qu'il est...

Sunt quos curriculo pulverem olympicum
Collegisse juvat...

dit notre Horace. Est-ce que votre poussière ne vaudrait pas celle-là ?

— Monseigneur...

— Mais vous êtes peut-être bien fatigué...

— Non, monseigneur. Je ne viens que de Meaux, et j'ai mis toute la journée à ce voyage.

— Asseyez-vous...

Et l'archevêque, en le conduisant à un siége :

— Vous avez reçu mon billet? dit-il tout bas.

— Oui.

— Vous n'avez encore vu personne?

— Personne... Mais le duc m'a écrit aussi. Il voulait me voir le premier...

— Ah!

— Mes Pères, reprit l'archevêque à haute voix, puisque le hasard a voulu que le père Bridaine vous rencontrât ici, je ne vous cacherai pas que c'est en partie à ma prière qu'il vient d'arriver à Paris. Ses lumières, son expérience, son autorité personnelle...

— Monseigneur s'abuse, je crois, sur l'utilité dont je puis vous être, mes Pères. J'aurais, il est vrai, bien des choses à vous dire; mais ces choses...

Il hésitait.

— Poursuivez, dit l'archevêque.

— Ces choses, mes Pères, il me serait beaucoup plus aisé de vous les dire si je vous voyais heureux et puissants, qu'en présence des maux qui vous menacent. Plusieurs de vous, du reste,

savent déjà ce que je pense et ce que j'ai toujours pensé. Le père Leforestier, le père de Sacy, le père...

Comme il cherchait, tout en parlant, d'autres visages à lui connus, ses yeux en rencontrèrent un dont la vue parut l'impressionner péniblement.

— ... Le père Charnay, poursuivit-il.

C'était en effet celui dont nous avons vu les exploits dans les Cévennes. Bridaine en nomma encore un ou deux, en répétant qu'ils avaient eu occasion de savoir toute sa pensée au sujet de leur ordre.

— Mais, depuis lors, dit l'archevêque, les événements ont marché. Le Portugal a donné un signal qui pourrait être répété d'un bout de l'Europe à l'autre. La cause de la Société est compromise en Espagne, en France, en Italie même, à Rome peut-être, car on finira, sans nul doute, par demander l'abolition de l'ordre, et le saint-siége pourrait bien ne pas être en état de refuser. Jamais plus immense tempête...

— Monseigneur, dit le missionnaire, il y a là un grand procès qui pourra durer des siècles dans ce monde, et qui ne sera jamais clos qu'au tribunal de Dieu. C'est devant Dieu, par conséquent, plutôt que devant les hommes et selon les règles ordinaires de la justice humaine, que vous devez vous juger, mes Pères, vous et votre ordre.

Vous passez en revue les accusations, les calomnies qu'on sème contre vous; puis, vous criez

à l'injustice, à la prévention, à la cruauté. Humainement, vous avez cent fois raison. Parmi les griefs qu'on formule, à peine en est-il quelques-uns qui ne soient plus ou moins imaginaires, et qu'un catholique impartial pût sérieusement vous opposer. Encore n'y verrait-il pas, à beaucoup près, de quoi justifier la dissolution d'un ordre et la proscription de quinze ou vingt mille religieux.

Mais si nous avons le droit d'appeler inique, humainement parlant, tout châtiment hors de proportion avec le délit, tout châtiment, à plus forte raison, basé sur des accusations fausses ou seulement exagérées, — Dieu, qui voit les choses de haut, peut apercevoir la justice où nous ne voyons que l'iniquité. Quand il nous est représenté dans l'Écriture, châtiant un peuple par la main d'un conquérant, ce peuple est certainement innocent par rapport à ceux qui vont l'écraser. Le ministre du châtiment est donc injuste ; le châtiment ne l'est pas.

A Dieu ne plaise, mes Pères, que je veuille appliquer moi-même à votre situation présente une réflexion si sévère et si absolue. Tout ce que je veux dire, c'est que l'injustice évidente de la condamnation dont on se prépare à vous frapper, soit ici, soit ailleurs, ne doit pas suffire pour vous prouver à vous-mêmes votre innocence. De ce que les impies vous haïssent, vous ne pouvez logiquement conclure que Dieu vous aime ; ce ne serait pas la première fois, je le répète, qu'il

aurait remis aux méchants l'exécution des arrêts de sa sagesse. Je ne vous juge pas ; je me permets seulement d'indiquer ce que vous ne devez pas perdre de vue en vous jugeant.

XLV

Habitués à n'entendre que de chaudes apologies ou d'amères diatribes, les Pères écoutaient dans un respectueux étonnement cet appel à de plus hautes idées. Ils se sentaient transportés sur un terrain où ils pourraient être critiqués sans s'irriter, comme aussi loués sans s'enorgueillir. Ils étaient tout oreilles ; mais Bridaine avait fini.

— Poursuivez donc, dit l'archevêque.

— Non, monseigneur, point de détails. J'ai dit que je remettais la cause à Dieu et à la conscience de nos Pères. Je n'ai plus à juger.

— Et si nous vous en prions nous-mêmes ?... dit le père de Launay.

— Oui, nous-mêmes... dirent les autres.

— Si vous m'en priez ?... Eh bien, Dieu me soit en aide ! Voici ma pensée toute entière.

Il y a deux choses, d'abord, que vous voudrez bien ne pas oublier, car il me faudrait les redire avant et après chacune de mes observations.

La première, c'est que je rends pleine justice à ce que vous avez fait pour le bien et l'honneur de la religion. Personne plus que moi n'admire vos

missionnaires, vos savants. Il y a eu et il y a parmi vous des hommes dont je serais heureux d'avoir le zèle, la foi et les lumières.

La seconde, c'est qu'aucun lien, aucune sympathie, ne m'unit à vos ennemis. Je ne partage aucun des préjugés qu'on a soulevés contre vous; et quand aux griefs de détail que j'ai pu croire fondés, je les ai toujours séparés, dans mon esprit, des exagérations et des faussetés qu'on y a mêlées.

Cela posé, je me demande s'il n'y aurait pas d'autres griefs qui, peu aisés à formuler, soient cependant assez réels pour s'amasser, avec le temps, au fond des consciences les plus droites, et pour plaider contre vous devant Dieu.

Dieu, dit l'Écriture, est un Dieu *jaloux*. — « Il ne veut point d'autres dieux devant sa face. » C'est son premier commandement.

Or, quand nous avons à prêcher sur ce sujet, nous ne manquons jamais de dire, avec beaucoup de raison, qu'il y a bien des manières d'être idolâtre; que l'argent pour l'avare, la gloire pour l'ambitieux, le plaisir pour celui-ci, le pouvoir pour celui-là, sont véritablement *des dieux devant la face de Dieu*.

Eh bien! votre Dieu, à vous, c'est votre Société. Elle ne l'est assurément pas en ce sens que vous renonciez à Dieu pour elle; mais, si vous servez Dieu, c'est pour elle plus que pour Dieu. Il y avait jadis des temples dédiés au peuple romain, *populo*

romano; si vous n'étiez chrétiens, si votre foi vous permettait d'en bâtir à plus d'un Dieu, la Société de Jésus aurait les siens à côté de ceux de Jésus, comme le peuple de Mars s'en élevait à lui-même à côté de celui de Mars. Un de vos Pères, que j'ai eu occasion d'assister à son lit de mort, fut tellement frappé de cette idée qu'elle empoisonna ses derniers moments. Ce n'était pourtant pas sans peine que je l'y avais amené. J'avais trouvé la Société et Dieu tellement mêlés, tellement identifiés dans son cœur, qu'il fut longtemps sans même me comprendre; mais une fois sa conscience alarmée, il se trouva si misérable qu'il désespérait de son salut, et que je ne savais comment fermer la plaie que j'avais faite. Il ne pouvait se rappeler une seule de ses actions, — et sa carrière avait cependant été bien longue, bien pleine, — sans reconnaître avec effroi qu'il l'avait faite, cette action, autant, souvent plus, pour la Société que pour Dieu, pour la terre que pour le ciel. Il voyait le juge suprême ôter de la balance tout ce qui n'était pas pur de ce mélange, et il tremblait que rien ne restât.

Ce triage, mes Pères, que Dieu fera certainement, faites-le, à cette heure, sinon pour chacun de vous, du moins, puisque c'est de votre Société qu'il est question, pour elle et pour ses œuvres. Voyez-la rapportant tout à elle-même, à ses intérêts, spirituels ou non, à sa puissance, à sa gloire; voyez-la se présentant à ses membres comme leur

mère, leur patrie, leur Église, lèur Dieu, leur tout... Et dites si elle n'a pas pu, par cela seul, mériter l'indignation de celui qui ne veut pas d'autres dieux devant sa face! »

De ce vice fondamental sont nés tous ceux qui peuvent avoir contribué à vous ôter son amour, en même temps que le respect et l'affection des hommes. Votre institut a servi la religion, mais moins comme un subordonné exécutant les ordres de son maître, que comme un ministre régnant au nom d'un prince oisif, et se donnant, sinon tous les honneurs, du moins tous les droits du rang suprême. Ces droits, je n'ai pas à examiner si vous en avez toujours bien usé. Je ne prends que l'esprit; je dis que, dans ce point de vue, n'eussiez-vous jamais ordonné, au nom de la religion, que des choses excellentes, il y a eu là, de votre part, une véritable usurpation. Vous n'avez pas régné au nom de Dieu, mais à la place de Dieu. Aussi, qu'en est-il résulté? Que les lois les plus divines, formulées par vous, sont devenues, aux yeux de beaucoup de gens, des commandements humains, arbitraires, humiliants. Ces gens ont eu tort, sans doute, de s'abandonner à cette impression. Ils devaient aller au fond; ils auraient trouvé, je ne dis pas toujours, mais presque toujours, la loi de Dieu sous la vôtre. Mais, en attendant, à l'extérieur, c'était avec la vôtre, avec la vôtre seule, qu'on se trouvait en contact; c'était à votre volonté, à votre joug qu'on se voyait sou-

mis. Exploitée par quelques-uns, avidement reçue par tous ceux à qui pesait le joug de la religion, cette idée a contribué puissamment à en ébranler l'empire. Dieu, si j'ose ainsi dire, s'est vu détrôner avec vous, comme ces souverains qui tombent victimes de la haine vouée à leurs ministres. Cet universel soulèvement contre la foi, contre les mœurs, contre tout ce qu'il y a de plus saint, c'est vous qui, à bien des égards, l'avez provoqué.

J'ai dit « les mœurs, » et il y aurait, à ce sujet, plus d'une observation à faire. Je n'irai pas fouiller vos livres pour voir si l'on a raison ou tort de dire que vous autorisez le mensonge, le vol, l'adultère. Je crois, d'un côté, que vous avez eu en effet plus d'un docteur peu scrupuleux, dont les maximes, dans le cours vulgaire de la vie, modifieraient étrangement tout ce qu'on a jusqu'ici appelé vice ou vertu ; je crois, de l'autre, qu'on ne saurait raisonnablement ni justement présenter leurs aberrations comme vos règles habituelles et constantes. Le procès, sous cette forme, peut donner lieu à des appréciations très-diverses ; mais on pourrait le ramener à une simple observation, sur laquelle, je crois, tout le monde serait d'accord. Que vous deviez ou non être accusés d'avoir corrompu la morale, vous l'avez rapetissée ; que vous ayez ou non perdu de vue les principes que Jésus-Christ lui a donnés pour bases, vous les avez noyés dans le détail infini de vos préceptes. A force d'analyser les

vertus et surtout les vices, vous avez établi entre le bien et le mal une multitude de nuances, dont beaucoup, je le sais, existent dans le cœur humain, mais qui, théoriquement présentées, ne peuvent qu'ôter aux lois morales ce caractère absolu, franchement impératif, qu'elles ont dans la conscience et dans l'Évangile. Là, l'homme m'apparaît enchaîné à son devoir, si je puis ainsi dire, par deux ou trois cordes au plus, mais fortes et convenablement tendues, tenant, d'un côté, à ce qu'il y a de plus solide hors de lui, et, de l'autre, à ce qu'il y a de plus intime et de plus vivant en lui. Ces cordes, vous ne les avez pas coupées; mais vous les avez détordues pour prendre un à un tous les fils dont elles se composaient, et c'est avec ces fils, multipliés à l'infini, que vous avez prétendu mener l'homme à la vertu et à Dieu. De là deux résultats contraires, mais fâcheux tous les deux. Si l'homme se soumet, il est gêné dans tous ses mouvements ; il va au ciel, mais comme une momie entourée de bandelettes. S'il résiste, les fils se rompent, et le voilà qui ne tient plus par rien ni à la morale ni à la foi. Encore un point de vue, par conséquent, sous lequel le débordement actuel est, en partie, votre ouvrage. Aux grands principes, vous avez substitué les petits préceptes; aux digues du rocher, des tas de sable. Les vagues sont venues ; le sable a été balayé.

Si donc, comme tout l'annonce, comme vous paraissez vous-mêmes n'en plus douter, si, dis-je,

vous êtes les premiers submergés dans cette tempête, que vous conseiller, chers frères, si ce n'est d'accepter chrétiennement cette épreuve, et de faire tous vos efforts pour en tirer d'heureux fruits ? Dieu sait comme nous, mieux que nous, que le débordement ira croissant ; il sait qu'en vous laissant tomber, il ouvre une nouvelle porte aux envahisseurs de son temple. De la part d'un homme, d'un prince, il y aurait folie à dégarnir la citadelle pour châtier quelques-uns des soldats qui la gardaient ; mais Dieu, dans les moments marqués, ne s'arrête pas aux détails. Là où nous comptons par jours, il compte par siècles. S'il démolit ou laisse démolir, il a toute l'éternité pour reconstruire. Que lui importe que son temple soit défendu par tels ou tels ? Cessons, pygmées que nous sommes, cessons de nous imaginer que nous lui soyons nécessaires. Pour avoir des soldats, il n'a qu'à vouloir. Des pierres mêmes, dit Jésus-Christ, il peut susciter des enfants à Abraham. Et si le sanctuaire est pour un moment envahi, — encore une fois, que lui importe ? Il sait qu'il n'aura qu'à souffler pour en chasser les impies. Il voulait châtier ce siècle... Et voilà, il a commencé par vous.

XLVI

Quand Bridaine se tut, il y eut un long silence. Quelques-uns de ses auditeurs avaient peu l'air de goûter ces paroles; quelques autres semblaient faire effort pour les comprendre. Aucun, pourtant, ne l'avaient interrompu. Leur conscience, au fond, était d'accord avec lui. Se fût-il trompé en quelques endroits, restaient toujours trois grands reproches qu'on ne pouvait songer à réfuter :

Ils avaient, par une espèce de culte, déifié leur Société;

Ils s'étaient mis, aux yeux des hommes, en lieu et place de Dieu;

Ils avaient ôté à la morale, à force d'en détailler les lois, toute grandeur et tout nerf.

C'est là ce qu'un catholique éclairé, pieux, sincère, ne saurait s'empêcher, s'il réfléchit, de reprocher aux Jésuites. Bridaine avait résumé l'opinion de cette classe, peu nombreuse, il est vrai, mais profondément honorable, qui a toujours éprouvé pour eux, par christianisme, le même éloignement que d'autres par impiété. La position de ces catholiques-là est nécessairement très-délicate. Lorsqu'ils voient tant de mauvaises passions en jeu contre les Jésuites, la conscience leur dit de les défendre; et à peine ont-ils ouvert la bouche, qu'on les accuse de leur être vendus. Les Jésui-

tes, de leur côté, s'emparent sans trop de scrupule de quiconque a pris ou a paru prendre leur défense. Dites un mot en leur faveur, et vous voilà inscrit en grosses lettres dans le long catalogue de leurs apologistes; mais essayez de revenir sur ce mot, d'expliquer comme quoi vous n'avez pas entendu les absoudre de tout blâme : vous voilà rejeté avec dédain, et confondu, à leurs yeux, parmi les plus acharnés de leurs adversaires.

C'était ce dont Bridaine avait souvent fait l'expérience. En rappelant que plusieurs des Jésuites réunis chez l'archevêque savaient déjà son opinion sur leur ordre, il aurait pu raconter ce que sa franchise lui avait souvent coûté d'ennuis; et lorsqu'il s'était résigné, sur leur demande, à leur dire encore une fois ce qu'il pensait de leur situation, il savait bien à quoi il s'exposait. Par une conséquence naturelle du premier des trois défauts signalés, troubler un Jésuite dans le culte qu'il a voué à son ordre, c'est le froisser dans ses sentiments les plus chers; c'est, à ses yeux, ce que seraient, pour un simple fidèle, des critiques contre Dieu même.

Et cependant, si la charité et la prudence lui avaient permis de tout dire; si, surtout, catholique et prêtre, il n'eût été obligé de comprimer, sur plus d'un point, l'essor de sa conscience indignée, — que n'aurait-il pas eu à ajouter!

Ce culte rendu par eux à leur ordre, il aurait

pu le montrer devenant, pour beaucoup, leur seule religion.

Cet empire exercé par eux au nom de Dieu, il aurait pu le peindre revêtant, partout où la chose était possible, les allures du plus hardi, du plus complet, du plus brutal despotisme.

Ces moralistes, enfin, auxquels il n'avait reproché que d'affaiblir les lois morales à force de les analyser, il les aurait montrés fouillant le vice dans ses plus ignobles abîmes, et publiant, toujours *Ad majorem Dei gloriam*[1], des livres qu'on n'ose pas nommer.

Et ce qu'il aurait pu dire en 1760, il le redirait aujourd'hui; il le redirait même, sur bien des points, avec plus de justice encore, et, cela, non-seulement des Jésuites, mais de la grande majorité du clergé.

Les Jésuites tombèrent; les Jésuites sont revenus. Tels ils étaient, tels ils sont, moins, nous l'avons dit, l'éclat du talent, moins les solides études, moins ce vernis de bon goût dont ils couvraient leur audace et leurs écarts. Jamais ils n'ont plus ouvertement cherché à absorber tout ce qui est pour eux, à écraser tout ce qui est contre eux. Les moyens seuls ont changé. On régnait jadis par les rois; aujourd'hui, c'est par les peuples. On commandait au nom du despotisme;

[1] Leur devise ordinaire. Ils la mettaient (A. M. D. G.) sur le frontispice de tous leurs livres.

aujourd'hui, au nom de la liberté. Toute clameur hostile, on l'étouffait par le bâillon; aujourd'hui, en criant plus fort que ceux qui crient. Tant qu'on a pu dresser des bûchers ou des échafauds, on l'a fait; aujourd'hui qu'on ne le peut plus, on se range à la tolérance, sauf à recommencer quand on pourra. Mais ce qui n'a pas changé, ce qui a poursuivi, à travers toutes les révolutions, sa honteuse et fatale marche, c'est ce vieux penchant à fouiller les plus sales replis du cœur humain. Voilà des gens qui font du célibat une condition indispensable, absolue, de la pureté sacerdotale, et qui passent leur vie à méditer sur tout ce que le célibat était primitivement destiné, ce semble, à bannir de leur imagination et de leur cœur. Toutes ces turpitudes que le vulgaire des impurs cueille en passant dans le vaste champ du vice, ils les analysent, eux, et les étiquettent; ils donnent des noms à ce qui n'en avait pas, même dans les orgies de la Rome impériale, et cette hideuse science va se perfectionnant de jour en jour. Ceux mêmes que vous saurez les plus purs, les plus sains dans leur conduite, les plus sérieusement ennemis du mal, vous pouvez être sûr qu'un débauché n'a rien à leur apprendre, et ne s'est pas nourri plus qu'eux d'idées impures, de méditations impures.

Mais pourquoi cette indignation? Ecoutez-les. Le médecin des corps n'est pas souillé par les ulcères qu'il voit; pourquoi le médecin des âmes,

le confesseur, le serait-il davantage par les vices qu'il analyse? C'est pour le salut de ses frères, après tout, qu'on se livre à ces dégoûtantes études!... — Et voilà comment on arrive à se faire une conscience qui n'a plus rien de commun, ou peu s'en faut, avec ce que les honnêtes gens de tout pays ont appelé six mille ans de ce nom. Nourri de ces impuretés, le cœur a perdu peu à peu, même en restant pur, toute la candeur de l'innocence. Après avoir exploré sans scrupule cette portion de l'empire du mal, on devient moins scrupuleux à s'aventurer dans les autres. Comme on a joué avec l'impureté, on jouera avec le mensonge, avec la fraude. Non-seulement on multipliera, en théorie, ces nuances qui vont adoucir le passage du bien au mal, du vrai au faux, mais on violera soi-même, presque sans songer à mal, les règles de la probité la plus vulgaire. On professera, tantôt hautement et dans des livres, tantôt plus bas et dans le confessionnal, tantôt avec intention, tantôt sans le vouloir et sans même s'en douter, mais toujours, partout, en tout, que les moyens sont justifiés par la fin. On calomniera hommes et choses, on tronquera des citations, on falsifiera l'histoire, on niera effrontément ce que les plus zélés défenseurs du catholicisme avaient jusqu'ici avoué, on se rira, enfin, des démentis les plus formels et les plus écrasants, pourvu qu'ils n'arrivent pas jusqu'aux hommes qu'on a trompés. On aura pour les gens instruits un catholicisme tout

froid, tout raisonné, tout raisonnable, une vague philosophie que les incrédules mêmes signeraient aux trois quarts, — et en même temps, pour les simples, une religion, un culte, plutôt, car il n'y est question que de forme, un culte, disons-nous, tout matériel, un indigeste ramassis de mots et de pratiques. Aux premiers, les grands sermons de morale; aux seconds, les légendes, les médailles miraculeuses. Ainsi, on mentira aux uns en leur donnant pour du catholicisme ce que ni conciles ni papes n'ont jamais reconnu pour tel; aux autres, en leur imposant, sous le nom de christianisme, tout ce que mille ans de décadence ont ajouté de plus grossier au christianisme primitif.

Mais revenons.

XLVII

La situation devenait embarrassante; M. de Beaumont y mit fin en se levant. Tout archevêque qu'il était, ou, plutôt, parce qu'il était archevêque, il avait des ménagements à garder. Quand il faisait des leçons aux Jésuites, ce qui lui arrivait bien quelquefois, c'était en termes généraux; et quoiqu'il approuvât tout ce qu'il venait d'entendre, il ne voulait pas être forcé d'y donner nettement son approbation.

On causa donc debout quelques moments, mais

de choses indifférentes. Enfin, l'archevêque et Bridaine restèrent seuls.

— En ai-je trop dit? demanda Bridaine.

— Trop?... point du tout. Mais, trop ou trop peu qu'importe? il n'en sera ni plus ni moins. Ceux que Jupiter veut perdre, disaient les anciens, il les aveugle.

— Au moins ne pourront-ils pas dire que j'ai intérêt à les blâmer.

— Vous croyez?

M. de Beaumont souriait. Bridaine le regardait, étonné.

— Monseigneur, je ne comprends pas...

— Vous croyez?... reprit l'archevêque. Dans quelques jours, demain peut-être, nos bons Pères croiront avoir la preuve que vous êtes leur plus mortel ennemi.

— La preuve!... Quelle preuve?

— Savez-vous pourquoi le duc de Choiseul était si pressé de vous voir?

— Mais non...

— Il va vous proposer... d'être... Eh bien! qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?...

A peine assis dans le fauteuil que l'archevêque lui avait présenté, Bridaine s'était levé tout à coup, haletant et hors de lui; puis il s'était arrêté, immobile, le regard fixe, les bras à demi levés au ciel. Enfin, comme s'il eût entièrement oublié où il était et avec qui, il se mit, l'œil toujours

fixe, les lèvres tremblantes, à se promener à grands pas.

Il avait deviné.

— Confesseur du roi! murmurait-il. Moi!... Confesseur du roi!... Moi, mon Dieu!...

C'est qu'il n'y avait pas, à cette époque, tête si forte ou cœur si pur, s'appelât-on Bridaine, fût-on un saint, qui pût défier le prestige attaché à ce titre. Voir le roi de France à ses pieds! Dire « mon fils » au fils aîné de l'Église! Intervenir dans ses plus intimes pensées! N'était-ce pas, sinon quant à l'éclat, du moins quant à la réalité du pouvoir, la première charge ecclésiastique du royaume?

Louis XV, il est vrai, depuis que ses passions avaient secoué tout frein, l'avait changée en une assez triste sinécure. Quelques conversations insignifiantes, quelques pourparlers toujours rompus, parce que le roi s'obstinait à ne rien promettre d'essentiel, voilà à quoi se réduisaient, depuis quelques années, les relations du père Desmarêts avec son très-auguste et très-endurci pénitent. Mais, ce pouvoir momentanément suspendu, il pouvait arriver, d'un jour à l'autre, que le confesseur du roi se retrouvât appelé à l'exercer dans toute sa plénitude. Tel qu'il était, les Jésuites y attachaient un prix immense. Louis XV, au plus fort de ses désordres, avait gardé les instincts religieux de sa jeunesse. On le savait sérieusement peiné de se voir en guerre avec l'Église. Ce chagrin, jusque-là impuissant contre ses vices, pou-

vait le jeter tout à coup dans les bras de la religion, c'est-à-dire dans ceux de son confesseur, car la religion, pour lui, le plus haut de ses vœux, en religion, c'était de se réconcilier avec l'Eglise en s'approchant des sacrements. Plus la lutte avait été longue, plus on pouvait penser qu'une fois vaincu, s'il venait à l'être, il se livrerait corps et âme à son vainqueur.

Bridaine n'avait jamais fait ce calcul, et, l'eût-il fait, ce n'eût pas été pour son compte, car il n'y avait pas de prêtre en France, qui eût songé moins que lui à devenir le confesseur du roi. Mais l'ouverture n'en était pas moins étourdissante, surtout en des circonstances pareilles. Ce poste qui allait lui être offert, les Jésuites en avaient à peu près toujours été en possession. Il y aurait, dans ce changement de personnes, toute une révolution ; le nouveau confesseur aurait un rôle à jouer, un grand rôle, dans la lutte engagée entre l'ordre et les parlements. Aussi Bridaine éprouvait-il un mélange excessivement confus de joie et de chagrin, de confiance et de frayeur.

— Oui, reprit l'archevêque lorsqu'il le vit un peu plus calme, le duc de Choiseul a l'intention de vous faire donner la place du père Desmarêts. Il n'y a dans le secret, jusqu'ici, que quatre ou cinq personnes, et Desmarêts n'en est pas. Moi-même, M. de Choiseul ignore que j'en suis.

— Mais quel est donc son but?

— Le voici. Il lui fallait un homme qu'on sut

être l'adversaire des Jésuites, mais non leur ennemi, car jamais le roi n'accepterait un confesseur qui eût montré de l'acharnement contre eux. Il lui fallait, de plus, un prêtre éprouvé par de longs travaux, entouré de la considération générale, digne, en un mot, aux yeux de tous les partis, du poste éminent qu'il occuperait. Ce prêtre, il croit l'avoir trouvé...

— Monseigneur...

— ... Et il ne se trompe pas.

— Mais, dit Bridaine, est-ce que je ne serais pas, par le seul fait de ma présence à la cour, l'auxiliaire de ceux qui m'y auront appelé en haine des Jésuites, en haine de la religion, ce qui est tout un pour beaucoup ?

— Que ce soit là leur intention, je n'en doute pas; il est même assez probable qu'une des raisons pour lesquelles on a pensé à vous, c'est que vous n'avez pas l'habitude de la cour, et qu'on a espéré avoir en vous un instrument d'autant plus maniable que vous vous douteriez moins d'être manié. Faut-il, pour cela, que vous refusiez ? Je ne le pense pas. Tous les mauvais projets dans lesquels vous êtes peut-être déjà mêlé, il ne tiendra qu'à vous de les déjouer promptement; soyez libre, soyez vous-même; vous ne pouvez qu'y gagner. En vous voyant l'adversaire des intrigants, de ceux mêmes qui vous auront présenté à son choix, comment le roi n'aurait-il pas toute confiance en vous?

XLVIII

Il faudrait avoir vécu à la cour de Louis XIV ou de Louis XV pour se figurer à quel point l'importance des affaires grandissait ou diminuait selon les intérêts privés qui s'y trouvaient en jeu, selon les gens qui s'en mêlaient, selon la tournure que prenaient ou paraissaient devoir prendre les détails souvent les plus insignifiants. De tous les caractères d'un gouvernement absolu, il n'en est pas de plus humiliant pour les peuples que de savoir leurs plus grands intérêts liés de la sorte à des misères ; heureux encore s'il y a au moins parité, et si ces misères n'ont pas seules, en haut lieu, le privilége d'attirer l'attention.

Ce fait n'est jamais plus saillant qu'aux époques de décadence. Dans cet universel rapetissement des esprits, les questions ne grandissent, en quelque sorte, qu'en se rapetissant. Il faut, pour que les gouvernements commencent à s'en préoccuper, qu'elles se soient mêlées de petits intérêts, qu'elles aient passé des principes aux détails, des choses aux personnes.

Ainsi, l'affaire des Jésuites n'avait jamais tant préoccupé la cour que depuis qu'on parlait de renverser Desmarêts. Le procès venait de descendre aux proportions d'une intrigue ; les gens qui menaient Louis XV s'étaient retrouvés dans leur élé-

ment. Hors d'état d'embrasser la question dans son ensemble, ils étaient charmés de la voir se présenter à eux par une de ses moindres faces. Ce n'était plus la guerre à déclarer aux Jésuites : c'était un tour à leur jouer, et il y a toujours eu des gens disposés à être plus fiers d'un tour bien joué que d'une bataille gagnée.

Le duc de Choiseul, malgré sa supériorité sur beaucoup d'autres, n'était pas un génie. Les grandes vues, les projets largement conçus, largement exécutés, n'étaient nullement son fait ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il le laissait moins voir que le commun des hommes d'État de son temps. De là une certaine apparence de grandeur, que ses courtisans et lui le premier prenaient pour une grandeur véritable, mais dont l'histoire a bientôt eu fait justice. Peu de ministres, au fond, ont vécu plus que lui au jour le jour ; peu ont plus que lui manqué de principes et se sont laissé mener, non-seulement par les événements, mais par les plus minimes fluctuations de l'opinion. Il paraissait en avant de son siècle ; il n'était que poussé par lui.

Dans cette question, en particulier, lorsqu'il laissait les Jésuites en butte aux coups des parlements, lorsqu'il encourageait sous main les efforts de leurs ennemis, que voulait-il ? Que pouvait-il vouloir ? Plus nous avons étudié l'histoire de cette crise, moins nous avons compris quel fut son but. Il n'était ni assez religieux pour vouloir leur chute

par amour pour la religion, ni assez *philosophe* pour la désirer au profit de l'impiété, ni assez libéral, surtout, pour y concourir en vue de l'affranchissement des peuples et du progrès des idées libérales. Tout annonce, au contraire, qu'il ne se faisait pas même une idée juste des résultats que l'événement pouvait avoir sous ces trois points de vue, les seuls véritablement importants. Son premier besoin, sa seule pensée, c'était, comme pour la marquise, de désarmer l'opposition et de rester en place. Lui aussi, l'ensemble de la question était au-dessus de sa portée ; lui aussi il avait besoin de se prendre à quelque détail qui l'exemptât de s'attaquer aux principes.

XLIX

C'était donc lui qui avait fait remuer, par ses affidés, l'idée d'un changement de confesseur. Si l'entreprise échoue, des subalternes en garderont la responsabilité ; si elle réussit il s'en laissera donner l'honneur. Si le nouveau confesseur est favorable à madame de Pompadour, elle en sera reconnaissante, et le ministre sera assuré de son concours ; si le nouveau confesseur la fait chasser, le ministre régnera seul. Dans tous les cas, il aura évité de se prononcer contre les Jésuites. S'ils sont vainqueurs, ils ne pourront se vanter de l'avoir vaincu ; s'ils sont vaincus, ce sera le roi

lui-même, leur ami, qui les aura abandonnés, et il n'y aura plus de raison pour qu'on les ménage.

Ce n'était cependant encore qu'en trompant le roi sur la portée de cet acte, qu'on pouvait espérer de l'y faire consentir. Lui avouer ou seulement lui laisser entrevoir les conséquences qu'on se proposait d'en tirer contre les Jésuites, c'eût été travailler pour eux; il fallait trouver un moyen de lui présenter la chose comme un changement d'homme, non de système, et c'est à quoi le duc de Choiseul, aidé de la marquise, travaillait depuis quelque temps.

Il avait donc été fort contrarié des derniers pourparlers du roi avec le père Desmarêts. Ou ils allaient s'entendre, et, alors, comment proposer un autre confesseur? ou ils ne s'entendraient pas, et alors le roi, avant de changer, voudrait être sûr de s'entendre mieux avec l'autre. Trouverait-on un confesseur honorable qui s'engageât à être plus accommodant que Desmarêts ?

Ce dernier gagnant visiblement du terrain, le ministre avait fait en sorte de n'être pas à Versailles au moment où éclaterait la disgrâce de la marquise. Il ne voulait ni se faire soupçonner d'y être pour quelque chose, ce qui, en effet, n'était pas, ni avoir à offrir des consolations ou des secours qui seraient des engagements. Il avait été jusque-là trop uni avec elle pour que la chute, s'il n'y prenait bien garde, ne risquât pas d'être commune.

Il était donc depuis deux jours à Paris; mais il savait heure par heure les événements de Versailles, et il avait été le premier à apprendre, dans la journée, ce qui était devenu vers le soir un bruit général, savoir que la marquise allait être congédiée.

Ainsi, c'était le jour même auquel il avait donné rendez-vous au père Bridaine, qu'un si grand changement avait lieu dans l'affaire où il voulait le mêler. Sa première pensée avait été de lui dire qu'il n'y avait, pour le moment, rien à faire; puis, à force d'y réfléchir, il avait trouvé la situation meilleure qu'elle ne le paraissait au premier abord. Si l'exil de la favorite semblait, d'un côté, affermir indéfiniment Desmarêts dans son poste, ce même événement ôtait, de l'autre, un des plus grands obstacles que le ministre eût aperçus jusques-là. Il n'était plus nécessaire, en effet, de trouver un confesseur moins rigide. Le roi ne craindrait plus de paraître en avoir changé dans le seul but d'en avoir un plus doux; on pourrait même, au besoin, pour peu qu'il parût décidé à renoncer à ses désordres, lui faire quitter les Jésuites comme trop indulgents, lui recommander l'autre pour son austérité même. Ainsi, après avoir un moment presque renoncé à faire cette ouverture à Bridaine, Choiseul était revenu à l'idée de la lui faire au plus tôt. Il savait, d'ailleurs, que la chose avait transpiré, et il ne doutait pas que l'archevêque n'en eût été informé un des premiers.

L

TAYLOR INST. OXFORD

Il y avait, ce soir-là, réception chez lui. C'était un mercredi, jour ordinaire des soirées de la duchesse. Il avait été bien aise d'avoir ce prétexte pour ne pas être à Versailles, dont il s'absentait rarement deux jours de suite.

Le salon de madame de Choiseul était ouvert à toute la bonne société de Paris; mais la bonne société, à cette époque, était depuis longtemps tout autre chose que ce qu'on avait primitivement désigné sous ce nom. L'aristocratie de fortune marchait hautement de pair avec l'aristocratie de naissance. Ce que la position sociale pouvait encore laisser d'espace entre elles, la corruption le comblait; le vice, comme la vertu, peut fonder l'égalité. A côté de ces deux aristocraties grandissait la démocratie littéraire, à laquelle l'une et l'autre, un peu par goût, beaucoup par nécessité, commençaient à faire ouvertement leur cour. Les écrivains, à peu d'exceptions près, étaient encore très-polis envers les vieux blasons et les grosses bourses; mais cette politesse commençait à se donner des airs passablement protecteurs. On sentait venir le temps où une plume bien taillée aurait raison de l'épée la plus lourde, eût-elle passé, de mâle en mâle, d'un preux de Charlemagne à un duc et pair de l'Œil-de-Bœuf.

La bonne société, c'était donc cet incohérent mélange de nobles commençant à ne plus croire à la noblesse, de financiers cessant d'être inférieurs à qui que ce fût, d'écrivains, enfin, s'exerçant à manier le sceptre, et se jetant, tête baissée, vers l'avenir que leur ouvrait lafaibles se des uns, la nullité des autres, la dépravation de tous. Quoique divisés, comme toujours, en maintes coteries, ces derniers n'avaient pas même besoin de déposer leurs haines intestines pour se retrouver, au moindre choc, en une phalange compacte, qui défiait les armes émoussées de la vieille société.

Cette phalange avait ses champs de manœuvre, les salons; et il y en avait peu où elle se déployât plus à l'aise que dans celui de madame de Choiseul. Nulle part les Diogènes du jour ne heurtaient plus librement leurs tonneaux aux coffres-forts de la finance, aux épées des chevaliers, aux dentelles des dames, aux crosses des prélats.

Ce nivellement, à la vérité, n'était pas seulement l'effet des mœurs du temps et des instincts libéraux de la maîtresse du logis; il entrait dans la politique du ministre. Outre la popularité que ce dernier s'assurait, par ce moyen, chez les hommes de lettres et de finance, il y gagnait encore d'assouplir la noblesse sans la déconsidérer, ce qui lui eût répugné, et sans l'écraser, comme Richelieu, ce qui n'était plus du temps. Or, il

voyait avec raison dans l'abaissement des nobles une des nécessités du jour, une des conditions futures de tout gouvernement qui voudrait être possible et ne pas jouer le tout pour le tout. Qu'il embrassât du regard toutes les conséquences de cette révolution, c'est peu probable; nous dirions peut-être plus vrai en disant seulement qu'il y voyait un moyen d'affermir et d'assurer son pouvoir. Mais enfin, c'était toujours une manière de comprendre son époque ; et quand on se rappelle tant de gens qui ne la comprenaient pas, qui sont morts sans l'avoir comprise ou n'ont ouvert les yeux que sous la hache, on est tenté de le louer d'être seulement allé jusque-là.

LI

La réunion de ce jour n'était ni nombreuse ni animée ; vraie réunion d'été, alors que beaucoup de gens sont dans leurs terres, et que le reste aime mieux un jardin, même public, qu'un salon. Plusieurs, en outre, tandis que le duc venait à Paris, étaient allés à Versailles ; ils voulaient être plus près des nouvelles, et assister, s'ils pouvaient, à quelques scènes du drame ou de la comédie qu'on savait se jouer entre le roi, sa maîtresse et son confesseur. Les gens de lettres, peu habitués, et pour cause, à passer l'été dans leurs terres, abondaient, moins ceux que nous avons

vus chez d'Alembert. On avait remarqué l'absence de ces derniers. Le duc s'était demandé, non sans quelque inquiétude, si ces messieurs voulaient déjà lui faire partager à leur manière la disgrâce de madame de Pompadour.

On le savait trop lié avec elle et trop associé à sa fortune, pour qu'on osât lui demander à lui-même où en était actuellement l'affaire. Quoique tout le monde en sût à peu près autant que lui, on le supposait mieux instruit que le vulgaire, et son air soucieux confirmait assez cette idée. La duchesse, de son côté, avait beau se mettre en frais, aucune conversation tant soit peu générale ne réussissait à s'établir. Il n'y avait de vie que dans les coins où l'on allait causer, non sans suivre de l'œil tous les mouvements du ministre. Les arrivants avaient à peine eu le temps de saluer la duchesse, qu'on les entraînait dans ces coins pour les accabler de questions; et celui de tout le salon qui aurait eu le plus envie d'en faire, mais qui l'osait le moins, c'était le ministre lui-même.

Il était environ dix heures, lorsqu'un nom, jeté par l'huissier, attira tout à coup les regards du côté de la porte.

Le nouveau venu était un abbé de moyenne taille, contrefait, presque bossu, très-laid de visage, mais d'une physionomie, avec cela, tellement spirituelle et vive, que le ridicule de sa personne s'effaçait derrière l'éclat de ses yeux.

— Eh! bonsoir, monsieur de Chauvelin!... dit le ministre en lui tendant la main. Qui vous savait à Paris?...

— Mais... vous d'abord, je crois...

Le duc lui serra la main d'une certaine façon, et il parut avoir compris.

— Ah!... reprit-il, c'est vrai... monseigneur ne pouvait le savoir encore. Au fait, il n'y a que deux heures que je suis arrivé...

— Arrivé d'où?... demanda la duchesse.

Elle le savait de reste. L'abbé de Chauvelin, conseiller-clerc au parlement de Paris, avait été mis au Mont-Saint-Michel, comme nous l'avons vu, lors de la dispersion de ce corps. Il en était revenu plus janséniste et plus hardi que jamais, et il venait d'y passer six nouveaux mois. Mais il était un des meilleurs amis de madame de Choiseul, et elle aimait à le faire, comme elle disait, *enrager;* ce que le spirituel bossu lui rendait généralement avec usure.

Il la regarda donc, à sa singulière question, d'un air moitié plaisant, moitié piteux, haussa ses épaules, toujours fort hautes, poussa un grand soupir, et s'éloigna.

— Pauvre homme!... reprit-elle. Aurait-il laissé sa langue là-haut?

Il se retourna. — Laissée? Non, aiguisée.

— C'est pour cela qu'elle reste dans le fourreau?

— Jusqu'à ce qu'elle en sorte.

Il salua d'un air narquois, et continua de s'éloigner.

De tous côtés, on venait lui serrer la main. Six mois de forteresse l'avaient prodigieusement grandi, comme on aurait dû le prévoir, aux yeux de tous ceux qu'on avait prétendu intimider en l'enfermant. Les hommes enviaient son sort ; les femmes le trouvaient moins laid. C'était un singulier spectacle que celui d'un pareil accueil ouvertement fait, sous les yeux d'un ministre, à l'homme qui venait d'être puni comme un rebelle et qu'on savait prêt à recommencer. On savait aussi, à la vérité, que le ministre n'avait été pour rien dans son emprisonnement ; on venait, d'ailleurs, de le voir bien accueilli par le duc lui-même. Mais tout cela, et cette dernière circonstance plus que toute autre, n'en venait pas moins à l'appui de ce que nous avons dit sur cette absence générale de respect pour les principes, pour l'autorité, pour soi-même. Les gens appelés par état à soutenir la couronne frayaient publiquement avec qui se donnait pour tâche de la tenir en échec. Les défenseurs officiels de la religion, de l'ordre, tenaient à honneur d'être bons amis avec les prédicateurs du désordre ou de l'incrédulité. On vivait comme des avocats qui se foudroient à l'audience, et puis s'en vont bras dessus, bras dessous ; comme des acteurs qui ont failli se dévorer sur la scène, et qui, une fois dans les coulisses, reprennent paisiblement la conversation interrompue.

C'était même, en bonne partie, à cette excessive légèreté, qu'était dû leur acharnement contre les Jésuites. Ce que les époques décousues et agitées détestent le plus, c'est l'ordre. Les Jésuites étaient trop bien organisés pour une société qui devenait une grande cohue. Tous ces gens qui n'avaient pas de principes, et qui le sentaient très-bien, s'offusquaient d'en trouver chez d'autres; ce qui les choquait le plus dans ceux des Jésuites, ce n'était pas de les voir mauvais, car ils n'auraient pas été hommes à s'en tourmenter beaucoup : c'était de les voir. Il *y* a toujours, à toute époque, quelque Aristide qu'on est las d'entendre appeler le juste, quelque homme ou quelque institution à qui on ne peut pardonner d'être immobile quand tout change. Que cette immobilité soit, au fond, le résultat d'une vertu ou d'un vice, peu importe; aux yeux des démolisseurs, c'est tout un. Une borne a beau être mal placée; il y aura toujours des gens qui l'arracheront, non parce qu'elle est mal placée, mais parce qu'il leur déplaît de la voir toujours au même endroit.

Cet acharnement, d'autre part, était pour certains hommes un moyen de faire croire au public, et de se persuader, jusqu'à un certain point, à eux-mêmes, qu'ils avaient aussi des opinions fermes, qu'ils n'étaient pas incapables de s'attacher à une œuvre, d'y consacrer leur temps, leurs forces, leur vie. Il y a des catholiques dont le catholicisme se réduit à détester les protestants;

il y a des protestants dont la religion consiste à n'être pas catholiques. Il y avait donc, de même, beaucoup de gens qui se croyaient suffisamment moraux parce qu'ils attaquaient la morale d'Escobar, suffisamment religieux parce qu'ils ne voulaient pas de la religion des Jésuites, suffisamment hommes de principes parce qu'ils mettaient à abattre une société puissante autant de persévérance qu'elle en avait mis à s'élever. Et ce que nous disons ici des luttes de 1760, nous le répéterions presque mot à mot aujourd'hui.

L'abbé de Chauvelin, qui leur gardait les premiers coups de cette langue aiguisée au Mont-Saint-Michel, ne rentrait pas précisément dans cette dernière catégorie. Chez lui, la légèreté des allures était plutôt un sacrifice aux mœurs du temps que l'effet d'un penchant réel ou d'une absence de principes. Sa conduite était irréprochable ; il ne paraît même pas que ses ennemis eussent raison lorsqu'ils cherchaient dans sa difformité l'unique cause de la pureté de ses mœurs. Chanoine de Notre-Dame, il était au plus mal avec l'archevêque, mais comme janséniste et parlementaire, non comme philosophe et libertin. Laissé à lui-même, il se serait probablement contenté de ne pas aimer les Jésuites ; il aurait reculé à l'idée d'ébranler, pour les atteindre, des choses qui avaient encore son respect. Mais comme les gens d'esprit sont souvent aux ordres des sots, et les bonnes intentions à la remorque des

mauvaises, il s'était laissé mettre à la tête de la croisade. Jansénistes, parlementaires, philosophes, tout se donnait la main pour l'exciter. Sa popularité descendait jusque dans ces classes qui avaient paru étrangères, depuis la Fronde, à tout ce qui se passait au-dessus d'elles. Les dames de la halle avaient chanté des complaintes sur son exil, des noëls sur son retour. Son second exil avait failli amener des émeutes ; son second retour allait être un nouveau triomphe. On était prêt à le saluer comme le futur sauveur de la patrie.

LII

Lorsqu'il se fut assez promené par les salons, le duc, qui ne le perdait pas de vue, l'aborda de nouveau. On causa un moment avec les premiers venus ; puis, en s'éloignant :

— Je m'esquiverai, dit tout bas Choiseul. Venez me trouver... et amenez-moi La Chalotais.

— Il est ici?

— Oui. Cherchez.

Chauvelin reprit sa promenade. Il découvrit, dans une embrasure de fenêtre, celui que le duc venait de nommer.

— Eh bien, dit-il, collègue, il faut que ce soit moi qui vous cherche?

— J'assistais de loin à votre triomphe.

— Et mes lauriers, sans doute, vous empêcheront de dormir...

— Probablement.

Tout en riant, il disait vrai. René de La Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, y jouait le même rôle que Chauvelin à Paris. Actif, ardent, il brûlait de se jeter dans la mêlée. Il enviait le sort des magistrats de Paris, qui avaient à se frotter aux ministres, aux princes, au roi; il se consolait de son mieux, en attendant, aux dépens du duc d'Aiguillon, le gouverneur de Bretagne. Nul ne le surpassait dans l'art de transpercer un homme avec un de ces bons mots qui restent, quand même ils ne sont pas des meilleurs. « S'il ne s'est pas couvert de gloire, il s'est au moins couvert de farine, » avait-il dit de ce même duc d'Aiguillon, parce qu'il avait eu le malheur, dans un combat [1], d'entrer quelques instants dans un moulin. Ce combat avait sauvé la Bretagne, et le gouverneur, qui l'avait livré, était resté sous ce mauvais coup de langue.

— Qui commencera ?... reprit Chauvelin. Où en êtes-vous à Rennes ?

— Nous n'attendons plus que le signal.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps, je crois.

— Que dit Choiseul ?

— Il nous attend tous les deux dans son cabi-

[1] 1758. Débarquement d'un corps d'armée anglais sur les côtes de Bretagne.

net. Promenons-nous... et sortons sans qu'on s'en doute.

Mais comme ils passaient près de la duchesse :

— Arrivez, monsieur de Saint-Michel, arrivez... Vous avez été un rustre... On vous pardonnera...

Il s'approcha.

— ... Mais après vous avoir puni, poursuivit-elle. Voyez comme votre frère est plus galant que vous ! Lisez ces vers... Je veux que ce soit votre châtiment.

C'était un morceau assez singulier, qui faisait fureur depuis deux jours, car les petits vers n'avaient pas perdu le privilége de partager avec les plus grands événements l'attention et l'intérêt du beau monde. Le marquis de Chauvelin, frère de l'abbé, s'était trouvé à table à l'Isle-Adam, chez le prince de Conti, avec sept jeunes et jolies femmes, y compris la sienne. Quelqu'un les compara, en badinant, aux sept péchés capitaux. L'idée plut. Elles tirèrent au sort à qui serait l'Orgueil, qui l'Envie, qui l'Avarice, etc.; et le marquis de Chauvelin eut bientôt fait un couplet pour chacune.

A Madame de Maulevrier. L'ORGUEIL.

L'orgueil vous doit un changement bien doux.
Jadis il passait pour un vice;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous,
On le prendrait pour la justice.

A Madame d'Agénois. L'ENVIE.

Peut-être je suis indulgent,
Mais à votre péché, Thémire, je fais grâce.

Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant ?

A Madame de Surgères. L'AVARICE.

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien.
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

A Madame de Chauvelin. LA GOURMANDISE.

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un ange,
En vérité, je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

A Mademoiselle de Cicé. LA PARESSE.

A la paresse, Iris, vous pouvez vous livrer.
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
On fait bien de se reposer ;
Il ne reste plus rien à faire.

A Madame de Courteilles. LA COLÈRE.

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerai, Chloris, d'y renoncer.
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

En voilà six. Ceux qui voudraient le septième le trouveront dans le journal de Grimm. Tout pouvait se dire en ce temps-là, pourvu que ce fût en vers.

— Très-bien, dit Chauvelin, en repliant froidement le papier.

— Très-bien ! C'est tout ce que vous avez à dire ?

— Il y a longtemps que je sais que mon frère a de l'esprit. Puis-je m'en aller, madame ?

— Où, s'il vous plaît ?

— Vous ignorez d'où je viens ; qu'avez-vous à faire de savoir où je vais ?

— Rancuneux !... Non, vous n'irez pas...

— Oh !

— Pas avant de nous avoir dit ou montré quelque chose de nouveau. Madame de Courteilles, madame *la Colère*, venez m'aider à retenir M. de Chauvelin.

Madame de Courteilles était en effet à deux pas.

— Faudra-t-il que je me fâche ?... dit-elle.

— Fâchez-vous... Ce sera, selon le quatrain, une preuve que vous ne me plaisez pas...

Elle sourit. Il rejoignit son ami, et, peu après, ils entraient dans le cabinet du ministre.

LIII

— Toujours imprudent, Chauvelin !... dit ce dernier. Vous m'avez mis sur des charbons. Venir, publiquement chez moi ! M'aller dire, devant quarante personnes, que je vous savais à Paris ! Que ne disiez-vous aussi que c'est moi qui vous ai fait sortir de Saint-Michel ?

— On le sait assez.

— Peut-être... Mais ce n'est pas une raison pour le crier sur les toits.

— L'émotion, monseigneur... la reconnaissance...

Et l'abbé prenait ce ton sérieux qu'il n'avait jamais qu'en raillant.

— Ah ! ah !... la reconnaissance !

— Eh ! oui ; je reconnais...

— Quoi ?

— Que vous devez avoir besoin de moi puisque vous m'avez tiré de prison.

— Cela pourrait bien être. Mais, messieurs, parlons sérieusement. Vous savez ce qui se passe à Versailles. Vous n'ignorez pas le projet de commencer l'attaque en renversant le père Desmarêts...

— Une intrigue ? dit La Chalotais. Je n'en suis pas.

— Moi non plus, dit l'abbé. Des combats tant que vous voudrez, dussé-je retourner pour dix ans sur mon rocher. Mais une intrigue, non.

— N'en soyez pas, messieurs, n'en soyez pas ! Qui vous le demande? Quand vous le voudriez, que pourriez-vous pour renverser Desmarêts ? Le roi n'aurait qu'à vous savoir du complot, pour garder indéfiniment son homme.

— Je le sais bien, dit Chauvelin. Ce que j'ai voulu dire, et La Chalotais comme moi, sans doute, c'est que les petits moyens ont fait leur temps ; c'est que nous sommes assez forts pour nous en passer; c'est que...

— Ah ! une émeute ?

— Non, monseigneur, une révolution... Un bel et bon arrêt du parlement portant suppression des

Jésuites... Et nous verrions, alors, si Sa Majesté garderait le sien...

— Peste, monsieur de la grand'chambre! si ces murs avaient des oreilles, ce n'est pas pour dix ans qu'on vous enverrait au Mont-Saint-Michel... Et si on savait que j'entends, moi, ces belles choses...

— Vous y viendriez avec moi, seigneur Fouquet...

— Revenons, s'il vous plaît. Donc, ce début n'est pas de votre goût?

— Donc vous tenez absolument, en votre qualité de grand ministre, à commencer par les petits moyens?

— Petits!... c'est selon. D'abord, savez-vous qui je mets à la place de Desmarêts?

— L'abbé de Narniers, sans doute.

— Le père Bridaine, ne vous déplaise.

— Ah!... je ne dis plus non... C'est lui qui ne voudra pas. Où le prendre, d'ailleurs?

— Ici.

— Ici?

— Dans cinq minutes peut-être. Vous voyez que je pense à tout...

— Monseigneur est un grand ministre...

— Ah! cela revient?

— Jusqu'à nouvel ordre.

— Bien. Eh!... tenez, n'est-ce pas une voiture qui entre dans ma cour?

— Oui.

— Approchez de la fenêtre... regardez... la cour est éclairée...

— La voiture s'arrête.

— Qui en descend?

— Personne encore. Ah!... un prêtre...

— C'est mon homme. Retournez vite au salon, messieurs.

— Nous aimerions bien le voir.

— Il ne vous connaît pas?

— Non.

— Eh bien. Restez jusqu'à ce qu'il entre.

Un valet parut, le duc ne le laissa pas parler.

— Faites entrer, dit-il, en s'avançant lui-même vers la porte. Et comme le prêtre approchait : — Entrez, mon Père, entrez... Eh!...

C'était Desmarêts.

LIV

M. de Choiseuil avait trop d'empire sur lui-même pour que sa surprise durât au delà du premier coup d'œil; mais ce qui compliquait curieusement la situation, c'était que ses deux amis, ne connaissant de vue ni Bridaine ni Desmarêts, saluaient de leur mieux le prétendu père Bridaine.

Desmarêts, quoiqu'il n'eût jamais vu Chauvelin, l'avait reconnu à sa tournure. C'était, comme nous l'avons dit, chose facile. Il restait cloué sur le seuil.

— Messieurs, le père Desmarêts, confesseur du roi, — dit précipitamment le duc, car tout cela n'avait pas duré trois secondes.

— Messieurs de la Chalotais et de Chauvelin, poursuivit-il, en les présentant à leur tour au Jésuite stupéfait.

— Messieurs, dit Desmarêts, je ne m'attendais pas plus à vous rencontrer chez monseigneur, que monseigneur, à ce que je vois, ne s'attendait à ma visite. J'étais déjà surpris de me voir si vite introduit...

Et tout en faisant cette observation : — C'est singulier, pensait-il. J'arrive ici absolument comme le père Bridaine chez l'archevêque.

— Je serais désolé, poursuivit-il, d'avoir surpris un secret, car monseigneur a dit : « Entrez, mon Père. » Heureusement qu'il n'a pas ajouté le nom...

C'était le demander, ce nom. Mais comme on ne répondait pas :

— Bref, reprit-il en souriant, ce qui est sûr, c'est que vous n'attendiez pas le confesseur du roi.

Un imperceptible coup d'œil, échangé à ces mots entre Chauvelin et son ami n'échappa pas au Jésuite. Il avait eu vent du projet ourdi contre lui. Plus de doute ; celui pour qui on l'a pris, c'est quelqu'un qu'on veut mettre à sa place. Et ce quelqu'un, ne serait-ce pas le père Bridaine ?

— Asseyez-vous, mon Père, dit Choiseul. Si ces

messieurs sont de trop, ils voudront bien nous laisser un moment.

— Certainement, dirent-ils.

— Non, messieurs, non. Je ne serai même pas fâché que ce que je viens dire à Monseigneur soit entendu de vous.

Le début était grave. Choiseul, en se retournant pour prendre un siége, poussa doucement le verrou. Il ne voulait pas que le vrai et le faux Bridaine risquassent de se rencontrer.

— Messieurs, reprit le confesseur, quand une ville est assiégée, il est ordinairement convenu qu'on ne tire pas sur les bâtiments surmontés d'un drapeau noir. Ce sont des églises, des hôpitaux, des lieux sacrés, enfin, ou qui doivent l'être.

Je voudrais planter un de ces drapeaux. Au milieu des feux dirigés de toutes parts contre nous, je voudrais qu'il y eût au moins un point considéré comme inviolable et sacré.

Vous m'avez, je pense, compris. Vous savez ce qui vient de se passer à Versailles. J'ai obtenu sur le roi une victoire dont devraient se réjouir tous les amis de la religion et de la morale; et j'ai cependant lieu de croire que beaucoup de gens en seront fâchés. Voulez-vous, oui ou non, me laisser poursuivre mon œuvre? Voulez-vous respecter l'édifice, fragile encore, que j'ai réussi à élever, dans la conscience du roi, sur les ruines de ses désordres? Voulez-vous qu'il se damne, plutôt que de le laisser se sauver par le ministère

d'un Jésuite? Voilà ma question. Elle est franche. La réponse, je n'en doute pas, le sera aussi.

— Monseigneur me permet-il de répondre?... demanda M. de La Chalotais.

— Répondez, dit le ministre, qui ne demandait pas mieux que de se taire.

— Mon Père, dit le procureur général, votre idée de drapeau noir me paraît tellement juste, que je vous demanderai la permission de la pousser encore plus loin.

On respecte, à la guerre, les lieux ainsi marqués ; c'est vrai. Mais si on vient à découvrir qu'ils sont peuplés d'ennemis, et qu'à l'ombre de ce drapeau, destiné à écarter les coups, se préparent des attaques, se creusent des mines, — que vous en semble? Faudra-t-il encore le respecter?

Voilà où nous en sommes, nous, les ennemis de votre ordre; de votre ordre, dis-je, et nullement des hommes honorables qu'il peut compter dans son sein. Si nous sommes conduits à vous envelopper tous dans nos attaques, ne vous en prenez qu'à votre constitution, à votre unité, à ces vœux d'obéissance absolue qui font de votre ordre une armée, et de chacun de vous un soldat par conséquent à combattre, n'eût-on contre lui aucun grief. Si nous battons en brèche tout ce que vous bâtissez ou défendez, c'est qu'il n'est aucune de vos œuvres, même excellente en soi, qui ne se lie à l'ensemble, et qui n'abrite des choses que nous réprouvons. Vous portez le christianisme chez les

sauvages, mais vous le leur portez défiguré; vous les civilisez, mais juste assez pour en faire des sujets. Moralistes, vous êtes inexorables dans quelques occasions d'éclat, accommodants et relâchés dans mille autres. Maîtres de l'instruction publique, le savoir et l'ignorance vont également à vos fins. Vous excellez à enseigner la littérature dans vos colléges et la superstition dans nos campagnes, la géométrie aux uns et le mysticisme aux autres. Et tout cela, c'est la même œuvre; et tous ces hommes occupés de choses si diverses, ils n'en font réellement qu'une; ils ne pourraient, le voulussent-ils, en faire autrement qu'une. En vain vous prétendez n'être que le confesseur du roi; en vain vous le voudriez. Par cela seul que vous occupez un poste, vous êtes une sentinelle avancée; vous ne pouvez pas ne pas être une des vingt mille pointes de cette arme dont on a dit que la poignée est à Rome et la pointe partout.

Que nous risquions d'atteindre, en vous frappant, des choses qui devraient rester à l'abri de toute attaque, c'est évident; mais, encore ici, à qui la faute? Pourquoi êtes-vous partout, pourquoi de tout et en tout? Vous voilà, pour nous en tenir à un seul fait, les confesseurs de tous les souverains. Croyez-vous, de bonne foi, que ce soit chose naturelle, nécessaire, ordonnée de Dieu?

— Pourquoi pas?... dit le Jésuite.

— Pourquoi pas?... En effet, nous serions fort

empêchés de vous prouver mathématiquement le contraire. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il ne nous soit pas intimement démontré, à nous, que Dieu ne peut pas avoir voulu concentrer en vous seuls toutes les forces et toute la vie de l'Église.

— Monsieur, reprit Desmarêts, je vois, ce que je savais de reste, que nous ne devons attendre de vous aucun quartier. Mais vous ne répondez pas à la question que j'ai eu l'honneur d'adresser à monseigneur, et sur laquelle j'aimerais mieux, je l'avoue, qu'il voulût bien me répondre lui-même.

— Quelle question ?... dit le ministre.

— Monseigneur l'a oubliée? Je demandais si on me laisserait achever auprès du roi l'œuvre que je viens de commencer.

— Eh! monsieur, dit l'abbé de Chauvelin, monseigneur ne pourrait-il pas vous demander, à son tour, pourquoi vous avez tant tardé à la commencer, cette œuvre ? Quoi ! voilà sept ans que vous avez le titre de confesseur du roi; en voilà trente-huit, si je ne me trompe, que ce poste a été rendu à votre société, grâce à des négociations étranges que vous connaissez sans doute mieux que moi[1]; et parce que le roi a éprouvé tout à coup quelque

[1] Article secret du traité conclu avec l'Espagne à l'occasion du mariage projeté entre Louis XV et une infante. Le premier confesseur du jeune roi avait été l'abbé Fleury, l'auteur de l'*Histoire Ecclésiastique*.

regret des désordres que vous n'avez pas empêchés, vous auriez le droit de vous réfugier derrière ce commencement de victoire ? Mais, mes Pères, le meilleur moyen de prouver que ces fonctions vous appartiennent, ce serait, ce me semble, de les remplir avec un peu plus de succès. Tant qu'il plaît aux rois d'être leurs maîtres, vous ne pouvez rien ; dès qu'ils se soumettent, vous pouvez trop... Et nous ne voulons, nous, sur le trône, ni un débauché, ni un bigot.

Choiseul voyait venir les hardiesses ordinaires de l'indomptable conseiller. Il le calmait du geste et du regard ; mais Chauvelin n'était déjà plus en état de rien entendre.

— Non, reprit-il encore plus fort, ni un débauché, ni un bigot ! Et que nous fait, à nous, qu'il passe des genoux d'une maîtresse à ceux d'un Jésuite, s'il doit y retrouver les mêmes inspirations de servilité comme homme et de despotisme comme roi ? Que nous fait...

— Monsieur de Chauvelin ! monsieur de Chauvelin ! disait le duc, presque suppliant. Mais Chauvelin écoutait toujours moins.

— ... Que nous fait qu'il change de tutelle, s'il n'en est pas moins, lui, pour son royaume, ce tuteur indolent qui ne se réveille que pour frapper, pour bâillonner, pour écraser ? Tous les abus qu'ont entassés les siècles, nous les voyons comme personnifiés en lui. Tous les maux...

— Chauvelin, je vous ordonne de vous taire ! cria le ministre, hors de lui.

— Laissez, monseigneur, laissez, dit tranquillement Desmarêts. On est bien aise de savoir comment le roi est servi... et desservi... par ses *amés et féaux* du parlement...

— Excusez-le, mon Père, excusez-le... Il dit ce qu'il pense, et plutôt plus que moins... j'en suis certain... Ceci ne sortira pas d'entre nous, j'espère ?

— D'entre nous, monsieur le duc ? Ce n'est pas sous le sceau de la confession, je pense, que ces messieurs nous ont ouvert leur cœur. Qu'ils se rassurent, pourtant...

— Nous rassurer ?... interrompit Chauvelin. Aurions-nous l'air d'avoir peur ?

— Peur ?... Non, messieurs ; ce n'était pas ma pensée. Je sais assez qu'il y a des gens pour qui le martyre a des charmes... surtout quand on s'en tire à bon marché, ajouta le Père en regardant Chauvelin, — et qu'on a des amis pour l'adoucir, pour l'abréger.

Sur quoi, léger sourire à l'adresse du ministre.

— Tout ce que je voulais dire, poursuivit-il, c'est que je n'aurais garde d'aller répéter au roi, en lui nommant les personnes, ce que le hasard m'a fait entendre ici. Mais quand je verrai Sa Majesté en disposition de compter encore sur la fidélité de ses parlements, vous conviendrez qu'il y aurait trahi-

son à ne pas lui dire ce qui en est. Qu'en pense monseigneur ?

— Je n'ai point de conseil à vous donner...

— Ah !

— Ni à recevoir de vous, monsieur. Donnez-en au roi, s'il vous en demande.

— Il m'en a en effet demandé un... Et le vrai but de ma visite, c'était de mieux savoir ce que j'aurais à lui répondre.

— La question était grave, à ce qu'il paraît.

— Très-grave. Il m'a demandé si un roi pouvait, en conscience, garder un ministre cher aux ennemis du pouvoir royal, ligué avec...

— Avec eux !... Moi !... s'écria le duc, déjà tout pâle.

— Bien !... murmura M. de La Chalotais. Voilà le reniement qui commence.

— ... Ligué avec eux, reprit le Père ; les recevant chez lui, dans son salon, dans son cabinet...

— Le roi ne peut pas avoir dit cela, monsieur !

— Pas précisément. C'est moi qui arrange. Je mets des faits là où le roi n'avait que des soupçons... et de bons soupçons, vous voyez...

Le ministre était abasourdi. Desmarêts triomphait, mais en Jésuite. Il n'avait pas encore eu l'air aussi humble, les yeux aussi baissés. Il aurait fallu percer ses paupières pour entrevoir l'éclat de son regard.

Lorsqu'il jugea le trait suffisamment enfoncé, il se leva.

— Vous nous quittez, mon Père?... dit Choiseul.

Et le ministre jetait en même temps un regard demi-suppliant, demi-courroucé, sur ses deux imprudents amis. Il n'osait entamer en leur présence une explication qu'ils appelleraient une lâcheté ; et cette explication, d'ailleurs, eût-il été seul avec Desmarêts, comment l'entamer sans s'humilier?

— Vous nous quittez?... répéta-t-il ; car Desmarêts n'avait pas répondu. Il avait pris silencieusement son chapeau et se disposait à sortir.

— On m'attend à Versailles, dit-il enfin.

— Le roi?

— Le roi.

Choiseul fit quelques pas, comme pour le reconduire. Un violent combat se lisait sur son visage. Tout à coup, comme le Jésuite ouvrait la porte :

— Venez, lui dit-il, venez!...

Et ouvrant lui-même une autre porte, il l'entraînait. Desmarêts parut hésiter, puis le suivit, et la porte se referma.

LV

Les deux amis se regardaient, l'un indigné, l'autre en riant.

— Eh bien ?... dit ce dernier.

— Eh bien ?... répéta Chauvelin.

— Comptez, après cela, sur le courage d'un ministre !

— Aviez-vous cru qu'il existât un ministre assez philosophe pour sacrifier sa place ?

— Il va promettre tout ce que l'autre voudra.

— A nous de le délier de ses promesses.

— L'en délier ?

— Oui... en lui enlevant toute possibilité de les remplir.

— Ainsi, nous poursuivons ?

— Avant trois mois je me fais donner par le parlement l'ordre de lui présenter un compte-rendu des constitutions de la Société.

— *Perge, sequar...*

— A propos, n'avez-vous pas songé à une chose ?

— Quoi ?

— Si le Jésuite était sorti par là, il se trouvait nez à nez avec son héritier...

— L'héritier n'héritera pas, puisque Choiseul se raccommode avec l'autre. Quand il viendra...

— Il est venu. Pendant que vous parliez, j'ai

entendu le bruit d'une seconde voiture. J'ai regardé. C'était encore un prêtre...

— C'est lui. Retournons au salon. Nous le verrons en passant.

Mais il n'y avait personne dans la pièce d'attente.

— On l'aura reçu ailleurs, dit Chauvelin.

— Ou il se sera fatigué de faire antichambre. Il est peu courtisan, dit-on.

Et ils retournèrent se mêler aux groupes qui bourdonnaient dans le grand appartement.

LVI

C'était dans sa bibliothèque que Choiseul avait fait passer Desmarêts. Trois fenêtres, qui ne recevaient en ce moment d'autre jour que celui des lanternes du dehors, s'ouvraient sur un des côtés de la salle. Tout le reste était dans l'ombre.

— Asseyez-vous, mon Père. Nous voilà seuls... causons... dit le ministre d'une voix qu'il tâchait de rendre calme.

— Causons, dit Desmarêts, d'autant plus calme au dehors qu'il commençait à être plus ému.

— Ce que vous venez de me dire est... vrai ?...

— Très-vrai.

Là-dessus, long silence. Le pâle reflet des lanternes se projetait, du plafond, sur leurs visages immobiles. Chacun aurait voulu mieux voir ;

chacun était bien aise de ne pas être mieux vu.

Ce fut Choiseul qui reprit la parole.

— Vous étiez venu, disiez-vous, pour me parler avec une entière franchise.

— Je l'ai fait.

— M'avez-vous tout dit ?

— Le roi a ajouté quelques mots sur vos talents, sur vos services...

— Ah !...

— Il a dit qu'il s'en priverait à regret...

— Je suis heureux...

— Mais qu'il n'hésiterait pas...

— Qu'il n'hésiterait pas...

— Pas un instant, pour peu qu'il s'y sentit obligé par sa conscience.

— Mais sa conscience, c'est vous...

— Quand il m'écoute. Il paraissait, du reste, très-disposé à m'écouter. J'ai vu le moment où je n'aurais eu qu'un mot à dire...

— Vous ne l'avez pas dit, ce mot...

— Serais-je ici ? J'ai demandé du temps. J'ai dit que la question était grave, que je voulais y réfléchir devant Dieu...

— Devant Dieu... Très-bien... Mais vous ne vous êtes pas interdit, n'est-ce pas, d'y réfléchir aussi un peu devant les hommes... et... avec les hommes ?

Choiseul s'était peu à peu rapproché. Il baissait la voix. Les deux siéges se touchaient presque.

— Voyons, reprit-il. Si vous n'avez pas immédiatement répondu à la question du roi, c'est que vous aviez vos raisons...

— Peut-être.

— ... et que vous aviez fait certains calculs...

— Ah !

— ... qui pourraient être justes.

— Vous croyez ?

— Je ne crois pas ; j'affirme.

Il s'enhardissait. Le Jésuite, de son côté, avait assez fait l'inflexible ; il commençait à se sentir en position de céder sans rien perdre.

— J'affirme, répéta Choiseul. Faut-il que je vous les dise, ces calculs ?

— Ce serait curieux.

— Curieux si vous voulez. Je ne vous demande ni oui ni non Écoutez.

— J'écoute.

— J'irai voir le ministre, avez-vous pensé. Je commencerai par le sonder, puis, je l'effrayerai. Quand il verra l'épée suspendue sur sa tête, il me fera des ouvertures, des avances...

— Continuez.

— ... auxquelles je resterai froid, jusqu'à ce qu'elles deviennent plus positives. Alors je commencerai à écouter. On m'offrira, sinon de nous protéger ouvertement, ce qu'on ne pourrait faire sans se renier soi-même, du moins de réparer sans bruit le mal qu'on nous a déjà fait. On s'engagera à arrêter, autant que faire se pourra, les

poursuites des parlements ; on promettra de ne plus songer à m'ôter ma charge de confesseur. Moi, de mon côté, — c'est toujours vous qui parlez, — je m'abstiendrai de tout conseil hostile. Je dirai au roi qu'il s'est trompé ; je l'entretiendrai dans de bonnes dispositions envers... envers celui qu'il m'a paru soupçonner ; je... — Vous ne dites rien ? Aurais-je rencontré juste ?

— Vous avez dit que vous ne me demanderiez ni oui ni non.

— J'oubliais... Bref — c'est vous qui reprenez la parole — je m'entends avec le ministre, et nous nous séparons amis...

— Amis ?... c'est beaucoup.

— Alliés.

— C'est difficile.

— Que dire alors ?

— Encore une question ?... Tâchez donc de vous rappeler que je ne dois pas répondre. Poursuivez.

— J'ai fini.

— C'est donc à mon tour de faire des suppositions ?

— Si vous voulez... à moins que vous ne pensiez comme moi, qu'il vaudrait autant se mettre à parler net.

— Soit. Parlons net. Ce que vous offrez, je l'accepte... Mais je veux plus.

— Plus !... Et quoi donc ?

— Des engagements positifs, formels, sur un certain nombre de points.

— Proposez ; j'écoute.

— D'abord, rupture entière avec madame de Pompadour...

— Si elle quitte la cour, c'est facile.

— Rupture avec les parlementaires.

— Moins facile... Mais je puis leur laisser voir qu'ils ne doivent pas compter sur moi. Croyez-vous qu'au fond je les aime ?

— Non. Les gens du pouvoir ne sauraient aimer ceux qui l'ébranlent. Vous ne les aimiez qu'en haine de nous ; et comme c'est nous, maintenant que vous allez aimer...

— Ne raillez pas. Est-ce tout ?

— Pas encore. Ne rompez pas tout-à-fait, si vous voulez, avec messieurs de l'Encyclopédie ; mais arrêtez indéfiniment l'impression.

— Elle est arrêtée.

— Je le sais ; mais c'est par vous qu'on se vantait d'obtenir l'autorisation de continuer.

— On ne l'aura pas. Après.

— Vous renvoyez le père Bridaine en province...

— Le père Bridaine !... Qui vous a dit ?...

— Ah !... reprit l'autre avec son ancien sourire, j'avais donc deviné juste ?

— Ils devinent tout... murmurait Choiseul.

— Je répète donc. Vous renvoyez le père Bridaine en province.

— Le renvoyer? Il est libre. Mais je puis ne pas le voir.

— Ainsi, vous ne le verrez pas?

— Non. Après.

— Vous faites ôter à Narniers sa charge de prédicateur du roi.

— Narniers tombe naturellement avec la marquise. Mais il devait prêcher dimanche, et on ne peut guère, d'ici là.

— Qu'il prêche. Ce sera l'oraison funèbre du système déchu.

— Vous êtes impitoyable.

— On nous a appris à l'être.

— Vous l'étiez en naissant.

— C'est que nous savions, en naissant, ce qui nous attendait dans le monde. Monsieur de Choiseul, écoutez...

Le Jésuite s'était levé. Ses yeux étincelaient.

— Il n'y a dans le monde, reprit-il, que deux principes. Ce que le commun des hommes appelle *mal* et *bien*, nous l'appelons, nous, *liberté* et *autorité*. La liberté, c'est la source de tous les maux et la mère de tous les vices; l'autorité, c'est l'ordre, c'est la foi, c'est la vertu, c'est tout. Non!... l'homme n'est pas né libre. Il ne l'est pas; il ne peut l'être; il ne le sera jamais. Savez-vous pourquoi vous nous haïssez, philosophes, hommes d'État, despotes de toute dénomination et de tout genre? Ce n'est pas parce que nous sommes des despotes; c'est parce que nous le sommes avec

plus de courage, avec plus de persévérance, avec plus de succès que vous. Vous combattez la liberté parce qu'elle vous gêne; nous, parce que nous n'y croyons pas. Vous enchaînez l'homme, et il se débat; nous, nous en faisons un cadavre, et il ne se débat plus. Mais le secret de notre force, c'est que nous sommes nous-mêmes des cadavres entre les mains du pouvoir qui nous soutient et nous pousse. Vous le croyez à Rome, ce pouvoir? Erreur. La poignée comme la pointe, est partout. Vous le croyez personnifié dans certains hommes? Erreur! Tous nos supérieurs, cadavres. Notre général, cadavre. Le pape, cadavre. Ce pouvoir donc, ou ne le cherchez pas, ou cherchez-le en tout lieu, car il y est. Il est à Paris, il est à Rome, il est au fond des déserts du Nouveau-Monde, il est partout où il y a un homme, puisque partout où il y a un homme il y a des passions, il y a un esprit, il y a un cœur, il y a un esclave, enfin, qui attend un maître. Ainsi, vous avez beau nous haïr, vous tous qui, ou de droit divin, ou de droit humain, ou de par vous, ou de par les peuples eux-mêmes, prétendez régner sur les peuples. Vous êtes nos alliés, nos collaborateurs, nos frères, dans cette œuvre éternelle de l'asservissement du genre humain. Tuez-nous, et vous nous retrouverez en d'autres; que dis-je? en vous-mêmes. Dispersez l'esprit concentré en nous, et vous le respirerez dans l'atmosphère. Oui, nous sommes le despotisme incarné; mais, le

despotisme, c'est la nature, c'est l'homme, c'est Dieu...

LVII

Tout à coup, tandis que le Jésuite s'enivrait de ces effrayants défis à la liberté humaine, on entendit, du fond ténébreux de la galerie, une voix qui disait :

Ubi spiritus Domini, ibi libertas [1].

In libertatem vocati estis, fratres. Quâ igitur libertate Christus vos liberavit, in eâ state, et nolite iterum jugo servitutis contineri [2].

La voix était grave et triste. On y sentait, avec la condamnation du blasphème, comme une prière à Dieu pour le blasphémateur.

Et lentement, tandis que la voix parlait, Desmarêts et Choiseul voyaient s'avancer un homme dont le regard les clouait à leur place.

— Bridaine !... s'écria le duc.

— Bridaine !... murmura l'autre.

Alors Bridaine s'arrêta.

— Bridaine, messieurs, dites-vous !... Dites sa

[1] Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.
(2e Ép. aux Corinthiens, III.)

[2] Vous avez été appelés à la liberté, frères. Maintenez-vous donc dans la liberté que le Christ vous a donnée, et n'allez pas vous remettre sous le joug. (Ép. aux Galates, V.)

voix... C'est la sienne, en effet... c'est lui... Mais celui qui vous a parlé, qui est-ce ?

Il fit encore un ou deux pas, et, s'arrêtant en face du jésuite :

— Ce n'est pas moi, mon Père ; c'est saint Paul. Vous ne les aviez donc jamais lues, ces paroles que je n'ai pu retenir à l'ouïe des vôtres ? Voilà donc la fatalité antique ressuscitée, grâce à vous, dans le monde chrétien !... « Mon joug est doux, » disait le Christ ; et la condition de l'humanité, selon vous, c'est de se courber sous un joug de fer. Il appelait les hommes ses brebis ; vous, c'est votre bétail !... Et voilà les leçons que vous donnez aux puissants de la terre ! Voilà comment vous leur apprenez à respecter l'image de Dieu dans leurs semblables, et le sceau du Christ sur ces fronts courbés autour d'eux !... C'est bien... Courage... Unissez-vous... Régnez, foulez, écrasez... Mais un temps viendra, croyez-le, où Dieu à son tour voudra régner. « Caïn, qu'as-tu fais de ton frère ? » criera une voix bien autrement effrayante que la mienne ; et vous ne pourrez pas même répondre, comme le premier des meurtriers : « Est-ce que j'avais à garder mon frère ? » Car vous aviez à les garder, ces brebis que le Christ a rachetées de son sang. Vous l'aviez promis ; vous l'aviez juré. « Caïn, qu'as-tu fais de ton frère ? » répétera la voix. — « Ce que j'en ai fait, Seigneur ?... un cadavre !... »

Monsieur le duc, poursuivit le missionnaire,

j'en ai trop entendu pour ne pas comprendre que je n'ai plus rien à faire ici, quand même ce ne serait pas un des articles du traité. Un hasard, que j'appellerai désormais la Providence, m'avait fait entrer dans cette galerie, pour qu'on ne vit pas trop longtemps un prêtre dans une antichambre. Un indéfinissable sentiment, que vous ne me ferez pas l'injure, je pense, d'appeler curiosité, m'a retenu immobile dans l'ombre. Je sentais sur moi comme une main qui paralysait mes mouvements; j'entendais dans mon cœur comme une voix qui me disait: « Reste; écoute. Tu crois connaître les hommes?... Tu ne les connais pas encore... Reste... Dieu veut que tu voies une fois ce qu'il voit, lui, tous les jours... » Et je suis resté; et j'ai écouté... Et j'ai frémi en entendant ce que peut devenir, dans le cœur de certains hommes, cette religion d'amour, de support et de liberté, dont ils se disent les ministres. J'ai vu un homme d'État prêt à tout pour rester en place. J'ai vu un *philosophe* s'abaisser devant un jésuite. J'ai vu les haines se confondre dans un commun besoin de domination et d'appui. Continuez, messieurs, continuez... Vous méritez de vous entendre...

Et il sortit.

Mais les deux autres ne continuèrent pas. Un quart d'heure après, Desmarêts était sur la route de Versailles.

LVIII

Mais ce quart d'heure avait suffi pour affaiblir, pour effacer presque entièrement l'impression de cette émouvante scène. Le confesseur du roi n'était pas homme à sentir ce que les reproches de Bridaine avaient de plus pénétrant et de plus vrai que les déclamations des incrédules. Aussi étranger à l'esprit chrétien qu'à celui des philosophes du jour, il ne comprenait guère mieux une attaque au nom de l'Évangile qu'un sarcasme au nom de la raison.

C'était donc assez tranquillement qu'il calculait, au fond de sa voiture, les résultats de sa course à Paris. Les intérêts de la morale lui paraissaient se concilier admirablement, dans cette affaire, avec les siens et ceux de son ordre. Il n'allait pas jusqu'à ce figurer que la cause fût gagnée, car, outre qu'il était loin de compter sérieusement sur l'amitié ni même sur la neutralité du duc de Choiseul, il savait bien que ces sortes d'orages ne sont pas de ceux qui s'apaisent à la voix d'un ministre, ni même à celle d'un roi. Mais ce ministre, qui pouvait hâter l'explosion, Desmarêts venait de l'amener à trembler pour lui-même. Il lui avait arraché des promesses qui l'enchaîneraient au moins quelques jours et ces quelques jours allaient lui ôter, en consommant

la disgrâce de la marquise, son principal point d'appui auprès du roi. Quant à lui, Desmarêts, il tiendrait, jusqu'à nouvel ordre, ce qu'il avait promis au duc. Il rassurerait à son sujet la conscience du roi, mais en le représentant comme en rupture avec la marquise disgraciée, et il achèverait ainsi de diviser ses deux plus grands ennemis. Les choses iraient sur ce pied un an, deux ans. Le roi pouvait mourir; le Dauphin était acquis aux Jésuites, et pourtant généralement aimé... La France, après avoir failli être leur tombeau, pouvait devenir leur citadelle...

En arrivant à Versailles, — il était près de minuit, — Desmarêts aperçut de la lumière dans l'appartement du roi.

Il n'y fit d'abord aucune attention. Le roi se couchait toujours assez tard.

Pourtant, il était à peine entré au château, que cette circonstance lui revint à l'esprit. Il avait compté ne revoir le roi que le lendemain matin. S'il y allait sur-le-champ? Ou le roi est toujours dans les mêmes dispositions, et alors cet empressement lui plaira ; ou il chancelle, et, dans ce cas, on ne saurait trop tôt essayer de le raffermir.

Comme il avait ses entrées dans toutes les parties du château, il ne lui fallut qu'un moment pour arriver chez le roi. Les gens de service attendaient, comme à l'ordinaire, le coucher de Sa Majesté.

— Le roi n'est pas couché? demanda-t-il.

— Non, mon Père.

— Est-il seul?

— Non, mon Père.

— Qui est avec lui?

— Madame la...

— Vous dites?... interrompit-il.

— Madame la marquise.

Il était affreusement pâle. Déjà, en arrivant, il avait cru démêler dans les regards quelque chose de plus que l'étonnement de le voir à pareille heure. Un valet avait souri. Un autre s'était tourné comme quelqu'un qui se cache pour rire. Avant de faire la question, le confesseur avait lu la réponse.

Il s'en alla. De grands respects, comme toujours, l'accompagnèrent à la porte; mais elle s'était à peine refermée derrière lui, qu'une explosion de rires étouffés acheva de lui enfoncer le poignard dans le cœur.

LIX

Que s'était-il passé?

Remontons encore une fois de quelques heures, et pénétrons chez le roi Louis XV.

On vient d'allumer les bougies. C'est à peu près le moment auquel nous avons vu arriver Rabaut chez d'Alembert et Bridaine chez l'archevêque.

Nous sommes dans ce que la cour a appelé, en

son jargon, « les petits appartements. » *Petits* ils sont, en effet, non-seulement en regard de l'immensité du château, mais aussi et surtout par les fabuleux raffinements de luxe et d'aises dont un roi blasé les a surchargés. Louis XIV a eu aussi ses petits appartements ; mais on ne les appelait, de son temps, que « appartements intérieurs. » Ils étaient simples, et le roi n'y séjournait jamais.

Ce fut sous la Régence que naquirent les petits appartements proprement dits. Le régent en avait besoin pour cacher, non ses amours, car ce n'était pas chose qu'on prit la peine de cacher, mais ses larges soupers, sa populacière ivresse de tous les jours, ou, plutôt, de toutes les nuits.

Ce qu'avait inventé le vice, Louis XV l'adopta, par d'autres goûts, avant d'être vicieux. Tout jeune, il s'ennuyait, s'effrayait, dans ces vastes galeries où le magnifique aïeul s'était tant plu, parce qu'il avait le sentiment de les remplir par sa présence. Il lui fallait un intérieur de bourgeois ; et cet intérieur, rempli par les vertus de la reine, avait été d'abord un sanctuaire inaccessible aux mauvais souffles du dehors. Né ennuyé, Louis XV s'y ennuyait, mais en bon mari et en bon père.

Vinrent ses désordres ; et alors, la divinité changeant, il fallut bien changer la décoration du temple. Le goût du jour y poussait d'ailleurs assez. Le luxe avait fait des progrès immenses ; non de ces progrès bien entendus qui peuvent

s'allier avec les tendances les plus nobles, mais petits dans leurs moyens, chétifs dans leurs résultats, faux en art et dangereux en morale.

Tous ces progrès d'un temps de décadence s'étaient donné naturellement rendez-vous dans les petits appartements du roi. Chaque mois, chaque semaine, y apportait son tribut de merveilles et de riens. Il nous faudrait, pour les décrire, une plume taillée avec ce canif nacre et perles qu'on admirait sur l'écritoire d'or de madame de Pompadour.

Bientôt, comme si le seul voisinage des grands appartements déserts eût été encore une gêne, c'était au château de Choisy que le roi avait convié ses architectes, ses décorateurs, ses peintres, en leur enjoignant de se surpasser. Ils se l'étaient tenu pour dit. Les millions avaient coulé à flots, et Choisy était devenu, dans la chronique des boudoirs, une des merveilles du monde. Ce fut là qu'on vit pour la première fois ces fameuses petites tables, dites *servantes* ou *officieuses*, le chef-d'œuvre du mécanicien Loriot. Grâce à elles, plus de valets importuns et bavards, plus de témoins aux fines orgies du soir. Chaque convive avait la sienne. Plats et vins de tout genre, fruits, pâtisseries, confitures, tout ce que vous pouviez désirer ou imaginer, vous n'aviez qu'à l'écrire et à toucher un ressort. La table disparaissait un moment, et reparaissait garnie. — Cela ressem-

ble aux Mille et une Nuits. C'était Choisy sous Louis XV.

Enfin, Choisy lui-même avait paru trop semblable à Versailles. C'était encore un château; le roi se laissa persuader qu'il lui fallait, comme on disait alors, sa *bonbonnière*. Ainsi fut bâti *Bellevue*, qui s'éleva comme par enchantement. Les jardins étaient dessinés sur la poétique description de l'île d'Alcine, dans l'Arioste; les appartements étaient tels qu'on se demandait, en les visitant, ce qu'une fée aurait pu y faire de plus. Là, madame de Pompadour était la véritable souveraine. Le roi aimait à y être comme chez elle, et à y savourer, loin de tout bruit, les raffinements de mollesse qu'elle s'évertuait à inventer.

LX

Mais nous étions à Versailles. Retournons-y.

Dans un petit salon des petits appartements, deux hommes sont assis aux deux côtés de la cheminée. Ils ne se voient pas, et n'ont pas l'air de chercher à se voir.

L'un est presque couché dans un immense fauteuil. Ses traits sont grands et nobles, mais profondément fatigués. Il ne paraît pas goûter le bien-être qu'on cherche et qu'on trouve ordinairement dans cette posture.

L'autre s'est mis un peu moins à son aise, et pa-

raît y être bien mieux. Pourtant, cette immobilité a un peu l'air d'être pour lui une corvée. Il bâille quelquefois, mais sans mouvement ni bruit. Il ne voudrait pas, évidemment, que son voisin s'en aperçût.

Enfin, un dialogue s'établit entre ces deux personnages.

— Richelieu !

— Plaît-il, Sire ?

— Je m'ennuie.

— Qu'est-ce que Votre Majesté veut que j'y fasse ?

Rappelons, pour ceux que ce ton pourrait surprendre, que le duc de Richelieu était l'ami particulier de Louis XV. En public, le roi n'avait pas de courtisan plus respectueux; dans l'intimité, c'étaient presque deux égaux. Mais Richelieu ne s'oubliait jamais moins que dans les conversations familières. Ce que le roi prenait pour du naturel tout pur, c'était l'art poussé à la perfection.

Il y avait un demi-siècle que le duc de Richelieu résumait en sa personne toutes les qualités et tous les vices des gentilshommes du temps. Brave et rusé, fier et bas, noble dans ses manières et ignoble dans ses goûts, il restait, en dépit des ans, l'homme à la mode, l'idéal auquel on désespérait d'atteindre. Peu s'en fallait qu'on ne traitât de jaloux et de calomniateurs ceux qui s'avisaient de remarquer qu'il avait soixante-quatre ans, qu'il se teignait les sourcils, qu'il mettait du rouge,

qu'il se faisait de fausses hanches, une fausse poitrine, de faux mollets. Tout cela, on le savait; on l'aurait trouvé, chez tout autre, parfaitement ridicule; et il en résultait, chez lui, un ensemble à faire envie aux plus jeunes, aux plus droits, aux mieux bâtis de la cour.

Ce qu'il y avait donc de plus étrange, ce n'était pas qu'un vieux galant eût recours, pour se rajeunir, à tous ces petits moyens; c'était qu'un homme d'esprit se figurât sérieusement faire illusion aux femmes avec ce triste replâtrage d'un corps depuis longtemps usé. Les femmes! Après le roi et la faveur du roi, c'était son univers. Mais il ne se bornait pas à les aimer : il se disait, il se croyait aimé d'elles; il se vantait d'inspirer, après soixante ans, des passions au moins aussi fortes que celles qu'il avait éprouvées à vingt-cinq. C'était, du reste, encore une manière de faire sa cour au roi. Louis XV ayant dix ans de moins, les conquêtes de son premier gentilhomme étaient un moyen délicat de lui promettre encore dix ans de jeunesse et de voluptés.

Une assez longue pause avait succédé à son : « Que voulez-vous que j'y fasse? » Il l'avait dit du ton d'un homme qui ne veut plus répondre, parce qu'il a déjà donné un conseil qu'on n'a pas suivi.

— Richelieu!... répéta le roi.

— Plaît-il, Sire?

— Je vous ai dit que je m'ennuie.

— J'ai répondu que je n'y puis rien.

— Voyons... amusez-moi...

— C'est ce que votre aïeul, Louis XIV, disait à madame de Maintenon.

— Eh bien ?

— Madame de Maintenon lui répondait qu'il n'était pas *amusable*.

— Vous vous trompez, Richelieu. Personne, pas même sa maîtresse et encore moins sa femme, n'aurait répondu une impertinence à Louis XIV.

— Cela veut dire, n'est-ce pas, que je viens d'en répondre une à Louis XV ?

— A peu près.

— Alors, pardon, Sire. Madame de Maintenon n'a pas répondu cela; soit. Elle s'est contentée de le penser... et de le dire à deux ou trois personnes, qui l'ont charitablement répété à toute la cour. Vous aimeriez mieux que j'en fisse autant?

— Belle nouvelle, en vérité, que vous donneriez là! Comme si toute l'Europe ne savait pas que je m'ennuie !...

— Enfin, ce n'est pas moi qui l'ai dit.

— Je le crois bien. Personne n'est plus avec moi que vous. Publier que je m'ennuie, ce serait vous confesser parfaitement ennuyeux.

— Merci, Sire.

— Voyons. Vous n'avez décidément rien à me dire? Absolument rien?...

— Mais nous venons de nous promener deux

heures dans vos jardins. Je vous ai raconté mille et mille choses. J'ai épuisé la cour, la ville...

— Vraiment ?

— Il est vrai que vous ne m'écoutiez guère, et que... Mais attendez; j'ai oublié de vous montrer quelque chose. Voici...

— Qu'est-ce que cela ?

— Une petite lettre de M. de Voltaire.

— Monsieur de Richelieu, vous savez que je n'aime pas cet homme, ni ce qui vient de lui.

— Raison de plus, Sire, pour lire sa lettre. Elle vous distraira d'autant.

— Non.

— Non soit.

Il la remit dans sa poche, et se tut. — Un moment après :

— Qu'est-ce qu'il vous disait donc dans cette lettre ? demanda le roi.

— Il me faisait son portrait.

— Ce doit être curieux.

— Très-curieux. Mais Votre Majesté ne veut absolument pas la voir.

— Non, certes... Lisez-la-moi.

— Ah ! Votre Majesté veut pouvoir dire, en toute conscience, qu'elle ne l'a pas *vue*?

— Je ne suis pas un jésuite, Richelieu.

— Je le sais, Sire... Il y a pourtant des gens qui n'en sont pas aussi sûrs que moi...

— Qu'est-ce à dire ?

— *Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai...*

— Je hante les Jésuites ?...

— Non... Mais ceux qui le disent vont maintenant avoir beau jeu...

— Je vous ai défendu de me parler de ces choses.

— « Le roi est bon, disait-on du temps d'Henri IV ; c'est dommage qu'il ait du *coton*[1] dans les oreilles. »

— Richelieu !

— Je me tais... Mais on parlera. Que Votre Majesté y compte.

— Lisez.

A Ferney, ce 15 juillet 1760.

« Il n'y a pas d'apparence, Monseigneur, que j'aie l'imprudence de me présenter devant vous... »

— L'auriez-vous par hasard engagé à venir vous voir ?... interrompit le roi.

— Vaguement... Par politesse...

— Richelieu, jamais cet homme-là, moi régnant, ne mettra le pied à Paris.

Cette fois, le roi s'était redressé. Dans ses rares moments de volonté et d'énergie, il rappelait, à s'y méprendre, son redoutable aïeul. C'étaient les mêmes yeux, la même voix, et presque la même majesté.

Voltaire avait déjà eu quelquefois l'honneur de le jeter dans cette irritation fébrile où son regard

[1] Le jésuite Cotton. son confesseur.

semblait dire : « Suis-je encore roi? » A ce nom qui planait, comme un sarcasme éternel, sur tout ce qui était ou avait été sacré, le vieux Bourbon portait instinctivement la main à sa couronne. Il se l'enfonçait sur la tête, comme s'il l'eût sentie chanceler à ce souffle de destruction.

— Lui à Paris?... reprit le maréchal; il n'en a, je vous jure, aucune envie. Il sait trop ce qu'il gagne à n'être entendu que de loin; cela lui donne un petit air d'oracle, et il grandit, aux yeux des sots, de tout le chemin qu'il y a entre Paris et Ferney. — Puis-je continuer.

— Allez.

— « ..... de me présenter devant vous dans le bel état où je suis. Il n'est bruit dans le monde que de votre perruque en bourse, et je ne puis être coiffé que d'un bonnet de nuit. Toutes les personnes qui vous approchent jurent que vous avez trente-trois ou trente-quatre ans, tout au plus... »

— Combien en a-t-il, lui? demanda le roi.

— Hélas! Sire, il n'en a que deux de plus que moi. Il est de 94, et moi de 96... Je continue.

« ... Vous ne marchez pas, poursuit-il; vous courez. Vous êtes debout toute la journée. Vous commanderiez une armée aussi lestement que jamais... » — Je le crois parbleu bien, murmura le maréchal.

Mais le roi n'eut pas l'air d'avoir compris. On se demandait beaucoup, dans toute l'Europe, pourquoi Richelieu ne paraissait plus à la tête des ar-

mées; on le comprenait d'autant moins qu'on le savait plus avant que jamais dans les bonnes grâces du roi. Louis XV avait probablement eu des raisons plus déterminantes que celles qu'on croyait connaître.

Il reprit.

« ... plus lestement que jamais. Pour moi, je ne pourrais pas vous servir de secrétaire, encore moins de courrier. La raison en est que mes fuseaux, que j'appelais jambes, ne peuvent plus porter votre serviteur, et que mes yeux sont entièrement à la Chaulieu, bordés de grosses cordes rouges et blanches... »

— Assez!... cria le roi, assez!... Voilà que je vais avoir devant les yeux cette momie vivante, avec ses horribles *cordes* rouges...

— Votre Majesté sait bien que M. de Voltaire n'est pas du tout aussi affreux qu'il s'amuse à le dire. C'est sa manie d'être vieux...

— Comme c'est la vôtre d'être jeune. Savez-vous à quoi je pensais tout à l'heure en vous écoutant? Je me demandais lequel est le plus fou...

— Votre Majesté est bien bonne...

— Tout bien pesé, je crois pourtant que c'est lui.

— Ah!

— Oui... Mais ce sera bientôt vous. La nature lui donne tous les jours un peu plus raison, et, à vous, un peu plus tort.

— Tant pis pour elle.

— Au reste, un de ceux qui vous connaissent le mieux, c'est précisément M. de Voltaire. Non content de se moquer de vous...

— Lui! se moquer de moi?...

— Vous croyez donc qu'en écrivant ces lignes, il ne riait pas dans sa vieille barbe ?... Eh bien, mon pauvre Richelieu, vous êtes encore plus fou que je ne croyais. Comment! vous ne comprenez pas que c'est pour vous faire sa cour qu'il se fait si laid et vous si beau? Et vous le croyez capable de faire sincèrement sa cour à qui que ce soit?... Je vous dis, moi, qu'il n'y a personne au monde qui ait plus envie de rire de votre perruque à bourse, de votre rouge, de vos mouches, de vos odeurs... Eh! tenez, ce certain quatrain... *Un gigot tout à l'ail*... Vous le connaissez, sans doute?

— Mais non, Sire..

— J'aurai donc le plaisir de vous apprendre quelque chose?... C'est rare.

« Un gigot tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés.
Il faut, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien... bien... »

Il y a un mot qui m'échappe...

— « Bien défendre son cœur... »

— C'est cela.

« Bien défendre son cœur et bien boucher son nez. »

Mais vous les saviez, ces vers... Que disiez-vous donc?

— J'ai cru que Votre Majesté voulait parler d'un quatrain satirique.

— Et il ne l'est pas, celui-là?

— Mais non. *Bien défendre son cœur!*... Eh! c'est le plus bel éloge que j'aie jamais ambitionné, Sire.

— Et « *bien boucher son nez?...* »

— Oui; mais pourquoi? Parce que je suis *tout à l'ambre*, dit l'auteur. Assez d'autres ne le sont pas.

— Voyons : de bonne foi, à quel âge comptez-vous cesser d'être jeune?

— Dix ans avant Votre Majesté.

Le roi leva les épaules et s'affaissa dans son fauteuil.

Nouveau silence. Enfin :

— Richelieu, quelle heure est-il?

— Bientôt neuf heures, Sire.

— Neuf heures! seulement neuf heures!... Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que le temps vole!

— Le temps ne demande pas mieux... Mais il faut l'aider un peu...

— Aidez-le donc, morbleu, aidez-le donc!... Vous ne voyez pas que je péris?...

Et le roi se leva, frappant du pied.

Richelieu se leva aussi, car il ne se serait pas permis, même en tête à tête, de rester assis de-

vant le roi debout. Mais il s'appuya sur la cheminée, et ne répondit pas.

Les mains sur le dos, la tête baissée, le roi passait et repassait devant lui. Tout à coup, s'arrêtant et le regardant en face :

— Richelieu, cela ne peut pas durer.

— Est-ce moi qui peux ordonner que cela finisse ?

— J'ai donné ma parole.

— A un jésuite !

— A un prêtre.

— De quoi se mêle-t-il, ce prêtre ?

— Vous savez bien que c'est moi qui l'ai appelé...

— Ce n'est peut-être pas ce que Votre Majesté a fait de plus sage en sa vie. Le beau mal quand les choses seraient restées ce qu'elles sont depuis vingt ans !

— N'importe. J'ai promis.

— A un sujet.

— Non. A mon maître, à Dieu...

— Ma foi, Sire, si Votre Majesté le prend sur ce ton, je la préviens qu'elle n'aura pas trop à s'édifier avec moi. Qu'elle m'édifie, à la bonne heure. Ainsi, dès demain, le Parc-aux-Cerfs est fermé...

— Qui a dit cela ?

— Personne ; mais c'est la conséquence toute simple des belles dispositions où je vous vois. Si Dieu est si horriblement choqué de vos relations avec madame de...

— Ne prononcez plus ce nom...

— ... avec une grande dame, enfin, pourquoi le serait-il moins, lui qui voit tout, dit-on, de vos obscurs plaisirs de là-bas? Ainsi, pas de milieu : ou vous ne serez pas damné du tout, ou vous le serez tout autant pour le Parc-aux-Cerfs que pour... que pour le reste. Desmarêts ne vous l'a pas dit?

— Desmarêts n'a jamais parlé que de la marquise.

— Je m'en doutais. Les voilà bien, vos confesseurs, vos Jésuites surtout! Les dehors, toujours les dehors. Ce que les hommes voient, réformez-le, ou vous êtes damné; ce qui n'est vu que de Dieu, bah!... faites ce que vous voudrez. Je voudrais leur montrer; moi, si j'étais roi, — et au fait, sans être roi, je le leur montre assez, — je voudrais leur montrer, dis-je, que je suis et que j'entends être mon maître dans un cas comme dans l'autre, en public comme en secret...

— Le maître de se damner?... On l'est toujours trop...

— Ah! Sire, encore un coup, si vous le prenez sur ce ton, je rends les armes. Voyons. Laissons le fatras du confessionnal, et tâchons de simplifier la question. Voilà un roi, un roi encore jeune...

— Taisez-vous.

— Un roi qui ne peut se passer, sous peine de périr d'ennui, d'une femme qu'il aime...

— Mais non.

— ... Qu'il a aimée...

— Si vous voulez.

— Bref, dont la compagnie lui est absolument indispensable. Cette femme, on veut qu'il la chasse. Elle s'en ira donc. Elle s'éloignera, le cœur gonflé, de ce palais devenu sa patrie... Et l'ingrat...

— Bravo, Richelieu, bravo !... Voilà qui serait parfait dans un roman.

Quoique le maréchal fût extrêmement peu sensible à l'endroit des femmes délaissées, il ne put s'empêcher d'être frappé d'un égoïsme aussi cru. Tout Louis XV était dans ce *bravo*. Que sa maîtresse pleure ou non, qu'elle l'accuse ou non de faiblesse et d'ingratitude, que lui importe? C'est pour lui, pour lui seul, qu'il tient à elle. Il est prêt à trouver plaisant que vous ayez pu vous y tromper. Vingt ans auparavant, après sa maladie à Metz, quand la joie publique éclate sur son passage : « Il a paru ému, écrit la duchesse de Châteauroux. Il est *donc* susceptible d'un sentiment tendre ! « — Et elle était sa maîtresse depuis deux ans.

— Eh bien, non, reprit Richelieu, d'un ton assez piqué. Non; pas de roman. Mais...

— Allez, dit le roi, allez toujours. Quoi de plus naturel, au fait? L'imagination... la jeunesse...

— Sire, Louis XIV disait qu'un roi ne doit jamais railler.

— Pas même ceux qui le raillent?

— J'ai raillé?

— Qu'est-ce que c'était donc que cette idylle dont vous m'avez débité les premiers mots?

— Votre Majesté me confond. Je ne me croyais pas si malin. Aussi, de peur de l'être encore, je me tais...

— Non pas!... mais venez au fait.

— Eh bien, le fait, c'est que Votre Majesté s'ennuie... C'est qu'il n'y a qu'une personne au monde qui puisse la désennuyer... C'est que cette personne va s'en aller... C'est que, si j'étais pour cinq minutes à votre place...

— Eh bien?

— Elle ne partirait pas.

— Richelieu, vous avez été à la Bastille?

— Mais oui, Sire.

— Et vous rappelez-vous ce que dit monsieur le Régent, lorsqu'il vous y envoya?

— Monsieur le Régent me fit l'honneur de dire que, si j'avais quatre têtes, il y aurait de quoi me les faire couper toutes les quatre...

— Vous en auriez six maintenant qu'il y aurait de quoi vous les couper, pour m'oser donner un pareil conseil.

— Hélas! Sire, je n'en ai qu'une, et elle est bien à votre service... Mais je voudrais qu'avant de la couper vous lui laissassiez faire un de ces coups... là... un de ces coups comme elle a la réputation de ne pas les faire trop mal... Faut-il?...

Il était déjà près de la porte. Le roi riait, mais de l'air d'un homme qui rit pour n'avoir pas à parler sérieusement.

— M. de Voltaire a raison... Vous ne marchez pas : vous courez.

— Je volerai... Faut-il?

Sa main, déjà levée, s'approchait de la clef.

— Vous avez trente-trois ou trente-quatre-ans...

— Vingt-quatre... Faut-il?... Oui...

Et il ouvrit.

— Richelieu! Richelieu!... cria le roi, en s'élançant après lui.

Mais Richelieu était déjà bien loin.

LXI

Alors il revint lentement s'asseoir à la même place. Heureux que l'empressement du vieux duc lui eût épargné la peine d'ordonner ce que sa conscience lui disait de ne pas vouloir, l'acquiescement qu'il venait d'y donner n'était pourtant pas sans amertume. Ce n'était pas précisément du remords, mais plutôt le sentiment même de sa faiblesse. Il se disait moins : « J'ai fait mal, » que : « Je ne sais rien faire, rien vouloir. » Ces plaisirs qui allaient lui être rendus, il se les voyait comme imposer par une fatalité acharnée à faire de lui un roi fainéant, un homme à la *merci* de quiconque le mènerait; et quoiqu'il

n'eût jamais sérieusement demandé à sortir de cet abîme, son cœur se serrait quand, de loin en loin, quelque circonstance l'amenait à en sonder la profondeur.

Immobile, le regard fixe et les mains jointes, il attendait. Mais en vain aurait-on cherché dans son cœur quelqu'un de ces élancements qui donnent au moins aux fautes l'excuse de la passion. « Il se damne à froid, » disait Duclos. Cette pensée, quoiqu'il ne s'en rendît pas compte, l'accompagnait dans ses désordres. Ce vague dépit qu'on éprouve après avoir payé très-cher quelque objet inutile ou embarrassant, il l'éprouvait, lui, presque sans relâche. Il se sentait la responsabilité du mal, et il n'en avait pas les joies ; il cueillait le fruit défendu, et il n'y trouvait aucune saveur.

Fortifiées encore par les sentiments religieux auxquels il avait été ramené depuis quelques jours, ces impressions prenaient, dans son esprit, une teinte de plus en plus sérieuse. Si ce n'était pas du remords, c'était pourtant quelque chose qui en approchait plus qu'à l'ordinaire. Jamais il n'avait senti le vide aussi grand, le joug aussi lourd.

— Elle va venir !... murmurait-il. Et je la recevrai... Et tout recommencera... Quelle chaîne !... Quelle vie !... Et puis, au bout... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

Il frissonnait. Il se couvrait le visage de ses

mains, comme pour s'ôter la vue de quelque effrayante apparition.

— Mais aussi, reprit-il comme avec colère, pourquoi tant de tentations? Qu'avais-je fait pour mériter d'être environné d'abîmes?... Non! je ne serai pas pesé dans la même balance que les autres. Non! non!... Dieu ne serait pas juste.

Il s'était levé, à ces mots, comme un accusé défiant son juge.

Tout à coup, il parut profondément réfléchir. Un demi-sourire, nerveux, forcé, agitait ses lèvres.

— Dieu... murmurait-il; toujours Dieu...

Puis, plus bas encore, comme s'il eût craint de s'entendre ou d'évoquer des fantômes vengeurs :

— Qu'en sais-je?... Qu'en savent-ils?...

Or, ce n'était pas la première fois qu'il essayait de la demander à l'impiété, cette paix que lui refusaient également la religion et le vice, le vice parce qu'il ne la donne jamais, la religion, parce qu'elle ne la donne pas au vicieux. Il ne connaissait pas les ouvrages des incrédules, et ne permettait même pas qu'on en parlât devant lui; mais il savait, en gros, sur quoi portaient les négations du jour, et c'en était assez pour que, dans les moments où Dieu l'embarrassait, il essayât tout bas de n'y plus croire. Sa foi, d'ailleurs, ne reposait sur aucun fondement solide, sur aucune idée sérieuse; c'était, chez lui, affaire de tradition, d'habitude, d'étiquette, un vague besoin tout au plus. S'il n'avait pas prêté l'oreille à ces bruisse-

ments d'incrédulité, c'était paresse encore, plutôt qu'horreur ou dédain. Telle sa religion lui avait été donnée, telle il la gardait; l'idée de la perdre l'eût moins effrayé que celle de la refaire. Il détestait les encyclopédistes, mais comme des fâcheux qui eussent mieux fait, pensait-il, de laisser aller le monde et de suivre en paix le torrent. Il persécutait les protestants, mais beaucoup moins par haine pour leur foi, dont il n'avait presque aucune idée, que par horreur d'entendre remuer des questions qu'il ne se souciait pas d'approfondir.

Il le franchissait donc de temps en temps, cet étroit espace resté entre sa foi persécutrice et l'incrédulité de son époque. Mais ce n'était que par boutades; trop faible pour être chrétien, il l'était trop aussi pour être incrédule. Il retombait bientôt dans son sommeil; un découragement amer était la seule impression qui lui restât de cette périlleuse épreuve.

Ainsi en fut-il, ce soir-là, pendant la courte absence de son peu scrupuleux confident. Après avoir passé par le dépit, le chagrin, la colère, la révolte, il s'affaissa de nouveau sur lui-même. C'était l'homme de tous les jours, le Louis XV des vingt dernières années, l'amant glacé attendant celle qui ne réchauffait plus, depuis longtemps, ni ses sens ni son cœur, mais dont le joug était devenu un des besoins et comme une des conditions de son existence.

LXII

Elle arriva enfin. Il la reçut comme si rien ne s'était passé entre eux.

Elle, pourtant, c'était avec une vive émotion qu'elle avait vu revenir le messager du maître; revenir, disons-nous, car c'était déjà par lui qu'elle avait reçu la nouvelle de sa disgrâce. Ils n'avaient jamais été fort amis, mais c'était plutôt défiance qu'antipathie. Mutuellement jaloux de de leur intimité avec le roi, chacun des deux calculait, à part soi, le mal que l'autre pouvait lui faire, et chacun trouvait, dans cet examen, de bonnes raisons pour se tenir coi. Le duc sentait que, si elle se mettait en tête de lui ôter les bonnes grâces du roi, elle pouvait encore y réussir; elle, de son côté, elle voyait qu'il ne serait pas impossible à Richelieu de détrôner une maîtresse à laquelle on ne tenait plus que par habitude. Cependant, ce qui l'alarmait le plus, ses quarante ans, — c'était précisément, au fond, ce qui lui assurait la neutralité, ou même, au besoin, l'assistance du maréchal. Elle détrônée, pensait-il, une autre, selon toute apparence, prenait sa place. Que serait-elle, cette autre? Probablement beaucoup plus jeune, beaucoup moins disposée à rester unie avec lui. Il avait donc tout intérêt à prolonger la fameuse *amitié* dont parlait l'abbé de

Narniers. Une *amie* du roi était son égale; une maîtresse serait infailliblement plus que lui.

Il n'avait donc pas hésité, lors de son premier message, à en adoucir la rigueur, d'autant plus qu'il se rappelait M. de Machault disgracié, trois ans auparavant, pour s'être montré un peu trop dur dans une mission semblable. Ses offres, on le pense bien, avaient été avidement acceptées. On était convenu de ne rien brusquer, d'éviter les grandes scènes, d'attendre patiemment que l'ennui ramenât le roi. L'ennui, comme nous l'avons vu, avait fidèlement rempli son rôle.

La marquise était restée au château, attendant, disait-elle, l'ordre formel de s'en aller. Les courtisans, du reste, avaient si peu regardé sa disgrâce comme certaine, que sa cour, depuis la signification de l'arrêt, n'avait presque pas diminué. Quoiqu'elle ne fût rien que par le roi, il y avait trop longtemps qu'elle régnait pour qu'elle ne se fût pas fait sous un roi tel que Louis XV, une sorte de royauté indépendante de la royauté couronnée. Louis XV était hors d'état de lui ôter tout d'un coup, comme Louis XIV à madame de Montespan, le pouvoir qu'il lui avait laissé prendre; il ne l'eût pu qu'en ressaisissant lui-même, d'une main ferme, les rênes du gouvernement, et ce n'était pas un effort dont il fût capable. On sentait que ce ne serait jamais lui qui lui arracherait définitivement le sceptre, et qu'ainsi, tant qu'elle n'était pas remplacée, il

n'y avait nul danger à la traiter en souveraine.

Dans ce même palais vivait pourtant, oubliée, presque inconnue, une femme, une reine, dont les vertus modestes formaient un singulier contraste avec tant de vices éclatants. Étrange destinée que celle des reines de France, sous ces deux rois si divers presque en tout, si tristement ressemblants dans leurs désordres ! L'histoire les nomme à peine ; les mémoires contemporains ont plus à dire en trois mois sur la maîtresse du monarque, qu'en vingt ans sur sa femme. A peine avez-vous assisté aux pompes du mariage, que vous n'entendez plus parler d'elle ; vous ne vous rappelez son existence qu'en trouvant, vingt-cinq ou trente ans après, l'obscure mention de sa mort. « Voilà, dira Louis XIV, le seul chagrin qu'elle m'ait jamais causé. » Hélas ! en était-ce au moins un ?... Du reste, rien de changé dans l'État, rien même dans la cour. Elle n'occupait aucune place ; quel vide laisserait-elle ?

Cette indifférence, le roi l'étendait à ses filles. La mort de la duchesse de Parme, une d'elles, l'avait profondément affecté, mais comme avertissement à lui-même. Il n'avait pas pleuré sa fille ; il s'était pleuré lui-même en elle. Toutes avaient été, dès leur enfance, les victimes de cet égoïsme absolu. Nées du temps des grandes économies du cardinal de Fleury (1730-1735), elles avaient été élevées dans un couvent de province, où des complaisances ridicules et des sévérités

outrées [1] leur avaient également gâté l'esprit. Revenues à Versailles, le roi n'exigeait pas qu'elles figurassent dans ses plaisirs, mais il n'avait jamais songé à leur en procurer d'autres. Les jardins du château étaient leur seule promenade. Elles aimaient les fleurs, et elles n'en avaient qu'en vases, sur leurs fenêtres, comme des ouvrières de Paris. Elles ne sortaient presque jamais, et, grâce aux roideurs de l'étiquette, les choses vulgaires de la vie leur restaient totalement inconnues. Quand la cadette eut pris le voile aux Carmélites de Saint-Denis, elle avoua qu'une des choses qui lui avaient paru les plus pénibles dans cette nouvelle vie, c'était de descendre un escalier tournant.

Louis XV, comme Louis XIV, avait cependant toujours professé beaucoup d'estime pour la mère de ses enfants. Il lui laissait, ce que n'avait pas fait son prédécesseur, une liberté entière; lorsqu'il avait à se montrer en public avec elle, le mari le plus dévoué n'eût pas été plus respectueux. Hors de là, divorce complet; et cet état de choses était si bien devenu, à la cour, une espèce d'état normal, tout naturel, tout simple, que, tout en discourant sur les résultats probables d'une rupture avec la maîtresse en titre, nul ne s'avisait de penser qu'on eût à en attendre un

[1] On les mettait en pénitence dans le caveau funéraire du couvent.

rapprochement avec la reine. Le roi lui-même n'avait pas paru y songer; et comme le souvenir de la reine n'était entré pour rien dans ses projets d'amendement, ce n'était pas non plus un des motifs qui l'y auraient fait persister.

LXIII

En le revoyant tel qu'à l'ordinaire, madame de Pompadour avait compris qu'elle devait l'être aussi, et que le meilleur moyen d'assurer sa rentrée en grâce, c'était de ne pas avoir l'air de s'être crue abandonnée.

Il ne fallait pourtant pas, d'autre part, qu'elle parût n'avoir éprouvé aucune peine. Mais elle n'avait, à cet égard, qu'à attendre ce que ferait ou dirait le roi. Elle le connaissait assez pour le suivre pas à pas dans toutes ses impressions, et pour n'être jamais ni au-dessous ni au-dessus de ce qu'il pouvait désirer.

— Venez, madame, venez... avait dit Richelieu en l'introduisant. Sa Majesté s'ennuie, et j'y perds, moi, mon latin...

— Alors, monsieur, vous n'y perdez pas grand'chose, — avait-elle répondu, tout en saluant le roi.

Et le roi d'éclater de rire, heureux de cette diversion qui lui sauvait l'embarras de l'entrée, car l'ignorance du vieux duc en matière classique

était depuis longtemps proverbiale à la cour, et ses moindres billets, semés de fautes d'orthographe, continuaient à prouver qu'il ne savait guère mieux le français que le latin. Ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût de l'Académie.

Après avoir ri au double, d'abord pour montrer qu'il sentait la pointe, et, en second lieu, pour prouver qu'il ne s'en fâchait pas, il s'éloignait discrètement et allait gagner la porte.

— Restez donc... restez... dirent la marquise et le roi, également désireux que sa présence les dispensât de s'expliquer.

— Si Sa Majesté me l'ordonne...

— Certainement...

Et le roi, avec un empressement qui ne lui était pas ordinaire, avança deux fauteuils, fit signe au duc d'en avancer un troisième, et à la marquise de s'asseoir. Puis, comme il s'asseyait lui-même :

— Eh, eh !... dit-il ; qu'est-ce que nous faisons là... Un cercle autour d'une cheminée sans feu !...

Les fauteuils, en effet, se trouvaient par hasard former un cercle.

— L'habitude, Sire...

— Oui, l'habitude...

Et il posait ses pieds sur les chenets.

— L'habitude... reprit-il, comme se parlant à lui-même ; l'habitude... rude chose que l'habitude !... Là où on s'est chauffé six mois, on veut se chauffer encore... On se retrouve aux mêmes

places... Rien n'est changé... Il n'y a que le feu de moins...

Il soupira.

L'allusion devenait par trop transparente. Cette fois, au lieu de montrer qu'il comprenait, Richelieu faisait de son mieux pour n'avoir pas l'air de comprendre. Mais la marquise n'y tint pas, et, d'un ton assez sec :

— Votre Majesté est bien philosophe...

— Moi !... dit-il vivement. Vous m'écoutiez ?... Qu'est-ce que je disais donc ?... Bah ! parlons d'autre chose. S'il n'y a pas de feu, eh bien, faisons comme s'il y en avait... Là... voyons... une de ces bonnes causeries de janvier, comme vous savez si bien les mettre en train...

Mais elle ne répondait pas.

— Allons, maréchal, reprit-il, contez donc un peu à madame ce que vous écrit le vieux de Ferney. Elle en raffole, vous savez... ce dont je suis horriblement jaloux... Montrez-le-lui, peint par lui-même...

— Voici où il s'est peint, Sire, dit-elle, et un peu mieux, je pense, que dans une lettre à monsieur... Lisez... Voilà ce que j'ai reçu ce matin...

— Peste, madame !... Une tragédie en cinq actes... Une épître dédicatoire... Et tout cela est arrivé, dites-vous ?...

— Ce matin.

— Quoi ! tandis que vous étiez...

Il s'arrêta.

— Votre Majesté veut dire *en disgrâce*...

— Et il a osé...

— Mais il est à Ferney, Sire, ce me semble... Et il y a cinq ou six jours que ce livre en est parti...

— Oui... vous avez raison...

C'était clair; mais le roi n'en était pas moins frappé, malgré lui, d'un pareil hommage arrivé dans un tel moment. Il était presque choqué de voir que le hasard même concourût à maintenir sa maîtresse dans la haute position qu'il avait essayé de lui ôter. Mais tout à coup, changeant d'idée :

— Ah! ah!... dit-il en se frottant les mains, je voudrais bien être à Ferney.

— Pourquoi, Sire?

— Pour voir la mine qu'il fera... Car il y a sans doute quelque lettre en chemin pour lui apprendre ce qui s'est passé ici, et comme quoi sa dédicace...

— Est arrivée à quelqu'un qui ne devait plus en recevoir... C'est ce que Votre Majesté voulait dire, n'est-ce pas?

— Comme il voudrait courir après! Comme il regrettera « ses fuseaux qu'il appelait jambes! »

— Ses?...

— Oh! rien... C'est une des gentillesses de son épître à Richelieu... Voyons-la, cette dédicace...

Elle la lui tendit, non sans orgueil. Voltaire était le dispensateur des renommées. Il pouvait, avec quelques lignes, plus qu'un roi avec des trésors et des titres. Cet honneur que recevait la

marquise, un pape[1] n'en avait-il pas été heureux et fier?

Ce n'était pas qu'elle ignorât combien Voltaire était loin de n'avoir sur son compte qu'un seul sentiment et qu'un seul langage. A tous les vers charmants qu'elle avait reçus de lui, elle aurait pu répondre en lui citant des épigrammes dont elle le savait l'auteur; et au moment même où l'hommage prenait les hautes proportions d'une dédicace en forme, qui n'avait lu ce que le même homme disait d'elle dans ce sale poème que le parlement venait de condamner au feu[1]?

Le roi prit donc le livre, et lut :

TANCRÈDE OU LA CHEVALERIE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

A Madame la marquise de Pompadour.

« Madame,

« Toutes les épîtres dédicatoires...

Mais le roi n'aimait pas à lire. — Tenez, Richelieu, dit-il, lisez-moi ça.

— « Madame,

[1] Benoît XIV, à qui il avait dédié son *Mahomet*.

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le sérail, ou bien pour l'opéra...

(*La Pucelle*, édition de 1756.)

« Toutes les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries; toutes ne sont pas dictées par l'intérêt... »

— Oh! oh!... s'écria le roi, qu'est-ce que c'est donc que ce brevet qu'on m'a fait signer le mois passé?... Il s'agissait, s'il m'en souvient, d'une exemption d'impôts pour sa terre de Ferney.

C'était vrai; et la dédicace se rattachait à bien d'autres affaires pour lesquelles l'auteur avait besoin de madame de Pompadour. Il avait eu vent, en particulier, d'un complot contre sa pièce, qui devait être jouée dans les premiers jours de septembre ; il se hâtait, en conséquence, de lui assurer des protections. Sa correspondance de cette époque est remplie des plus curieux aveux; mais ce qui est plus curieux encore, c'est la naïveté, nous avons presque dit la bonne foi, avec laquelle il se persuade à lui-même qu'on ne saurait rien voir de plus noble et de plus désintéressé que cette épître. « Comment trouvez-vous, s'il vous plaît, ma petite épître pompadourienne?... Ne suis-je pas bien fier? Est-ce là une *Triste* d'Ovide? Ai-je l'air d'un exilé ? Ai-je la bassesse de demander des grâces? » Voilà ce qu'il écrit à son ami le comte d'Argental. Loin de se figurer qu'il sollicite, il craint qu'on ne soit choqué de sa fierté. « Il faudrait, écrit-il quelques jours après, que madame de Pompadour fût une grande poule mouillée pour craindre ma *fière* dédicace. » Il ne comprenait pas que la bassesse est souvent d'autant plus complète

qu'elle revêt des formes plus hautaines. Plus vous vous serez donné l'air de ne pas demander, plus vous vous serez humilié, en fait, aux yeux de celui qui sait que vous demandez.

— Continuez, dit le roi.

— « .... ne sont pas dictées par l'intérêt. J'ai vu, dès votre enfance, les grâces et les talents se développer en vous; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, madame, et je dois le dire. J'ose encore plus. J'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre. Les cabales sont affreuses, je le sais,.. »

— Nous y voilà, interrompit le roi. Je m'étonnais qu'il n'y eût encore rien sur sa goutte et sur ses malheurs. Les cabales !... Avez-vous lu l'*Écossaise*, marquise?

— Non, sire.

Elle mentait. C'était précisément par elle qu'on avait obtenu la permission de jouer la pièce.

— Moi non plus, reprit le roi; mais il paraît que c'est un affreux pamphlet. On ramasserait tout le mal qui a été dit de lui depuis trente ans, que cela ne ferait pas la moitié des avanies dont il poursuit Fréron, dans cette pièce, du commen-

cement à la fin. Et le voilà qui crie à la cabale !... Mais poursuivez.

— « Les cabales sont affreuses, je le sais. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place ; et j'avouerai que l'horreur pour les cabales m'a fait prendre le parti de la retraite... »

— Plaisant ermitage, par ma foi, interrompit encore le roi, que celui où toute l'Europe va en pélerinage, et où l'on écrit l'*Écossaise !*... Il se moque de vous, marquise, comme il s'est moqué de vous, Richelieu. Voyons... est-ce qu'il ne se moquera pas aussi un peu de moi ?... Allez.

— « ..... le parti de la retraite, qui seul m'a rendu heureux. Mais j'avoue, en même temps, que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions ; aussi n'ai-je connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, madame, que c'est quelque chose que le suffrage des gens qui savent penser... »

— Ah ! bien... *savent penser*... Voilà qui est grandiose. Encore un des mots de leur jargon. Autrefois, on pensait ; aujourd'hui, on *sait penser*, on *apprend à penser*... comme Lauraguais... Vous savez mon aventure avec lui ?...

— Non, Sire.

— Contez-nous cela, Richelieu.

— M. de Lauraguais, tout frais débarqué d'Angleterre, est arrivé hier à Versailles. Il faisait de son mieux pour être remarqué du roi, et le roi faisait de son mieux pour n'avoir pas l'air de le remarquer...

— Ah! vous brodez, Richelieu.

— Est-ce à faux, Sire?

— Allez toujours.

— Donc, à force de remuer, M. de Lauraguais a fini par forcer le roi à l'apercevoir. — Vous voilà, comte? a dit Sa Majesté. D'où venez-vous? — D'Angleterre, Sire. — Qu'êtes-vous allé faire là? — Apprendre à penser. — Les chevaux, sans doute, — a dit le roi; et il lui a tourné le dos. Le piquant de l'affaire, c'est qu'avant de philosopher, M. de Lauraguais était effectivement un de nos grands amateurs de chevaux. Avec les deux sens du mot *penser*...

— Comment dites-vous, Richelieu?

— Les deux sens du mot *penser*...

— Le mot *penser* a deux sens?

— Mais, Sire, vous-même...

— Et comment l'écrit-on, ce mot *penser* qui a deux sens?

— P... E... N... S...

— Bravo!... Ha, ha!... Voilà qui vaut encore mieux que mon quolibet au pauvre comte!... P... E... N... P... E... N...

— Quand votre Majesté aura bien ri, elle voudra bien me dire pourquoi...

— L'homme *pense*, cher duc, dit la marquise; les chevaux, on les *panse*... avec un A...

— Peuh !... Voilà qui vaut bien la peine !...

— Vous trouvez ?... dit le roi. En effet, oui... Un roi de France qui se met à enseigner l'orthographe...

— Louis XIV ne l'eût pas fait.

— C'est qu'il ne la savait pas, cher duc.

— Ils ne la savaient pas non plus, ces bons preux de jadis, qui signaient avec le pommeau de leur épée...

— Non... Mais ils n'étaient pas de l'Académie.

— Sire, Sire !... je ne vous ai jamais vu si méchant.

— Eh bien, brisons là. Poursuivez.

C'était bien un peu par manie que Richelieu restait si brouillé avec l'orthographe. Il affectait d'y voir quelque chose de trop bourgeois ; il voulait, tout en parlant bien, tout en écrivant assez bien, tenir au moins par un côté aux glorieux ignares du vieux temps. C'était encore ainsi qu'il affectait d'estropier les noms vulgaires, tout en se rappelant très-bien les grands noms les plus compliqués. Il prétendait, par exemple, ne pouvoir se mettre dans la tête si l'abbé Arnaud, son collègue à l'Académie, pourtant, s'appelait Arnaud ou Renaud.

Il continua donc.

— « ... De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'est pas celui qui

mérite le moins l'attention publique, car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble... »

— Ah çà, s'écria le roi, ce n'est pas pour plaisanter, cette fois, que je vous interromps. Il me paraît que ces messieurs, s'ils respectent l'orthographe, commencent à changer singulièrement le sens des mots. Mes sujets, ce sont *les citoyens;* mon peuple, on en fait *le peuple, la nation,...* un je ne sais quoi qui forme un corps, qui pense, qui veut... Où est-ce qu'il est, ce corps ?... Sommes-nous à Athènes, par hasard?... Ah! la *nation* se rassemble au théâtre !... J'avoue que je ne m'en doutais pas... Qu'est-ce que c'est donc que la nation, s'il vous plaît, là où il y a un roi ?

— C'est ce que monseigneur le Régent disait un jour à l'ambassadeur d'Angleterre, mylord Stair...

— Et mylord Stair répondit?

— « La nation?... ce n'est rien... tant qu'il n'y a pas un étendard levé. »

— Tout étendard, en France, serait nécessairement celui de la révolte.

— A moins que vous ne le leviez vous-même, Sire.

— Oui !... Henri III essaya de se déclarer le chef de la Ligue, et la Ligue a dévoré Henri III. Quand je m'oublierais ou me ferais violence jusqu'à me mettre à la tête de la croisade qui se

prêche aujourd'hui, croyez-vous que mon trône en fût plus solide?

— Mais...

— Non, non!... Moi régnant, pas de nation! Et malheur à qui en parlerait!

— Faut-il continuer?... dit Richelieu.

— Non, assez.

Il lui ôta le livre et le jeta sur une table. Le fantôme de la nation avait épouvanté le roi.

LXIV

Il approchait, ce fantôme, dès cette époque, avec une étonnante hardiesse. Les mots de *patrie* et de *citoyen*, si longtemps relégués dans l'histoire ancienne, avaient reparu sur l'horizon de la société moderne. On commençait à les retrouver sous toutes les plumes, tantôt dans leur noblesse antique, tantôt, et c'était l'ordinaire, bizarrement mêlés aux mots du jour. Ce n'était pas chose facile, à vrai dire, surtout depuis Louis XIV, que de les bien comprendre[1], et surtout d'en bien user. La langue de la liberté ne s'apprend pas dans les livres; il faut avoir vécu où elle est la

[1] Si on les avait bien compris, aurait-on osé s'en servir?... « Les Français, disait Rousseau, prennent familièrement ce nom de citoyen parce qu'ils n'en ont aucune véritable idée, sans quoi ils tomberaient, en le prenant, dans le crime de lèse-majesté. » (Note du *Contrat social.*)

langue vulgaire. Bien plus : même en vivant au milieu de gens qui la parlent, on peut l'apprendre de travers. Ceux qui allaient, il y a cent ans, l'étudier en Angleterre, c'étaient souvent ceux qui de retour en France, l'employaient le plus mal. Ceux mêmes qui l'ont le mieux parlée, Montesquieu, Rousseau, que d'erreurs n'ont-ils pas commises! Que de définitions ou trop vagues ou trop étroites! Que d'inexactitudes où ne tomberaient pas nos plus minces publicistes! Quand on aurait osé tout dire, il y avait une foule de choses qu'on n'eût pas dites clairement; à plus forte raison restait-on dans les nuages lorsqu'il s'agissait d'échapper aux ciseaux de la censure ou aux griffes des gens du roi. Mais autant on voilait les choses, autant on prodiguait les mots; et Louis XV, sous ces mots, commençait à apercevoir les choses.

LXV

Mais il n'était pas homme à rester longtemps sur une idée, surtout sur une idée déplaisante.

— Si nous soupions?... dit-il.

— Volontiers. Sire... Mais il faudra que Votre Majesté se contente de bien peu... Je n'espérais pas...

C'était faux. Avant de venir, elle avait commandé, à tout hasard, un de ces petits soupers

fins dont elle régalait habituellement le roi. Mais il ne fallait pas qu'elle eût trop l'air d'avoir compté sur lui.

— Non, dit le roi, pas chez vous... au moins aujourd'hui... Nous souperons chez moi, ici. Richelieu, allez ordonner.

— Laissez-moi ce soin, reprit-elle. Je suis de retour dans cinq minutes...

En cinq minutes, en effet, elle était de retour; en cinq autres, la table était mise. Deux valets de confiance, chargés de ces soupers, la couvraient de petits ragoûts qui ne paraissaient rien moins que préparés en un demi-quart d'heure. Aussi le roi avait-il sur les lèvres un certain sourire railleur, que la marquise épiait avec assez de souci.

Enfin, sous l'irrésistible influence de tant de succulents parfums, le sourire tourna au rire. Le vieil homme était définitivement revenu.

— Bien! dit-il en s'asseyant, bien!... La fée a retrouvé sa baguette. Dites un mot, et voilà un souper. Voyons, que faut-il que je prenne?

— Un peu de tout, Sire.

— Va pour un peu de tout... Asseyez-vous, Richelieu.

— Votre Majesté permet?...

— Non... j'ordonne. Ma foi, vivent les petits soupers!... Richelieu, à boire, s'il vous plaît.

Et il buvait, mangeait, riait, causait, avec un bonheur d'écolier, une volupté de chanoine.

Et minuit le trouva riant, causant, mangeant, buvant...

Et quand Desmarêts arriva, comme nous l'avons vu, il était encore à causer, à rire, à manger, à boire...

Un quart d'heure plus tard, le confesseur aurait rencontré la marquise, que Richelieu reconduisait à son appartement.

Et vers une heure, enfin, si ses méditations l'avaient conduit du côté de la pièce d'eau des Suisses, il aurait vu passer, toujours avec Richelieu, un homme enveloppé d'un manteau...

C'était Sa Majesté qui se rendait au Parc-aux-Cerfs.

LXVI

Grande avait donc été, durant ces dernières journées, l'anxiété des courtisans. Sans abandonner la marquise, ils épiaient, non sans beaucoup d'angoisse, le moment où il conviendrait de l'abandonner. Ils ne voulaient se compromettre ni auprès d'elle ni pour elle.

Mais le plus soucieux de tous, c'était notre abbé de Meaux. Les autres pouvaient au moins attendre, avant de se prononcer, que l'événement leur traçât la route; lui, il savait le jour et l'heure où il faudrait, bon gré, mal gré, qu'il se prononçât. Appelé par la marquise elle-même à la charge

dont il allait exercer les fonctions, quelle figure ferait-il, elle tombée, dans cette chaire dont elle lui avait ouvert l'accès? Et le sermon, d'ailleurs! Le plus simple eût été d'en avoir un autre, sans allusions, sans compliments, un vrai sermon, enfin, où il restât totalemement étranger à ces misérables questions. Mais, ce sermon, où le prendre? Quoiqu'il en eût une douzaine, aucun ne lui paraissait digne d'un début à la cour; et celui qu'il avait tant travaillé, tant limé, tant étudié, il ne pouvait supporter la pensée de renoncer à s'en faire honneur. Puis, quelque chose lui disait que sa protectrice n'était pas définitivement tombée, qu'elle allait rentrer en grâce, et qu'en saluant le premier, dans un discours public, le rétablissement de son pouvoir, il s'assurait à jamais sa reconnaissance. Mais il fallait, pour cela, que la révolution s'accomplît avant le dimanche, et quel moyen de la hâter?

Lors de son aventure dans la cathédrale de Meaux, il ne savait encore rien. Il avait, pour le lendemain matin, un rendez-vous avec sa protectrice dans la petite église où elle venait se confesser. C'était là seulement qu'il avait appris la chose, non pas d'elle, car elle n'était pas venue, mais de la comtesse de Rion, une de ses confidentes. Il était aussitôt parti pour Versailles. Il l'avait vue, et son tourment n'avait fait qu'augmenter.

Ce fut donc avec une vive joie qu'en retournant

la voir, dans la soirée, il apprit que le roi venait de la faire chercher. Il écrivit aussitôt à son oncle pour lui annoncer son bonheur, et pour le prier de ne pas manquer d'être le dimanche à Versailles.

Le lendemain matin, vers onze heures, il entrait, rayonnant, chez madame de Pompadour. Madame était à sa toilette; ce qui signifierait, de nos jours, qu'elle n'était pas visible. Alors, c'était le contraire. L'heure de la toilette était l'heure de réception. Pour peu que vous ne fussiez pas inconnu à une dame, vous aviez le droit de la voir à cette heure-là; vous aviez même celui d'amener un de vos amis.

Le salon de toilette d'une femme à la mode était une espèce de temple, où l'on allait, comme dit Marivaux, « brûler de l'esprit sur l'autel des grâces. » C'était donc le rendez-vous de quiconque avait ou croyait avoir quelque chose à déposer sur cet autel. Autour de la divinité du lieu causaient et bruyaient pêle-mêle jeunes seigneurs, petits abbés, galants sur le retour. La voilà devant un petit trumeau, tout d'or et de dentelles, que soutiennent, tout essoufflés, deux de ces amours que Boucher, le grand faiseur, a cru ne pouvoir faire trop gras et trop joufflus. Sur une table aux pieds cambrés, incrustés d'ivoire, d'or, quelquefois même de perles, s'étale aux regards tout un magasin, peignes de nacre, brosses soyeuses, parfums de toute couleur et de tout genre; mais,

TAYLOR INST. OXFORD

de la table aux plus petites boîtes, des grands fauteuils aux derniers tabourets, tout est disgracieux par excès de magnificence, tout est chétif à force d'art. Les rideaux sont si lourds, qu'on les dirait de bois sculpté ; les tapis si épais, qu'on se croirait sur le gazon d'un parc.

Coquettement penchée dans sa *bergère* en satin blanc, l'éventail à la main, l'épagneul sur les genoux, madame reçoit, immobile, les hommages des arrivants. Elle écoute, et on se taira pour écouter celui à qui elle a fait cet honneur; elle parle, et on fait silence pour recueillir ce qu'elle daignera dire. Mais le plus souvent, elle parle peu. Un sourire à l'un, un mot à l'autre, c'est tout. Elle a de l'esprit, on le sait; elle est jolie, on le sait encore mieux. Cela suffit. Le soir, les vives causeries; le matin, l'immobilité d'une déesse ou le laconisme d'un oracle.

Il y en a généralement pour deux heures, car les femmes de chambre ont ordre de faire durer leur travail aussi longtemps que madame ne paraîtra pas fatiguée et qu'il y aura assez de spectateurs. N'oubliez pas que tous ces spectateurs sont des hommes. Jamais une dame de qualité n'assisterait publiquement à la toilette d'une autre, à moins que celle-ci ne soit une reine ou une princesse. C'est un hommage que les hommes seuls peuvent rendre, comme tout autre devoir de galanterie, sans humiliation, sans conséquence.

Au reste, plus la chose est éloignée de nos

mœurs, plus nous devons prendre garde de nous en exagérer l'étrangeté. Les femmes les plus respectables se soumettaient à cet usage. L'habitude en ôtait ce que nous y trouverions de plus choquant. Il va sans dire, d'ailleurs, que la toilette en public se bornait à ce qui pouvait être fait sans indécence; et quoique ces voluptueux spectacles contribuassent beaucoup sans aucun doute, à nourrir des germes impurs, tout s'y passait extérieurement, avec la plus parfaite convenance. Une étiquette invariable fixait tout ce qui pouvait se faire et ce qui ne le pouvait pas; certains scrupules allaient même plus loin que de nos jours. On se faisait coiffer devant trente hommes, mais jamais par un homme; c'eût été d'une hardiesse et d'un mauvais goût sans exemple. Enfin, toute plaisanterie, toute allusion, tout regard indiscret, eût fait honnir le mal-appris qui s'en serait rendu coupable. On s'observait généralement d'autant mieux que la situation était plus aventurée; cette pudeur que la dame était si près de perdre, chacun se sentait, en quelque sorte, personnellement responsable des atteintes qu'elle viendrait à subir.

LXVII

De toutes les *toilettes* de ce temps, celle de madame de Pompadour était naturellement la plus courue. Les dames y venaient comme à celles des

princesses, et avec bien plus d'empressement. Artistes et poètes y coudoyaient les grands seigneurs. Les grands seigneurs y voyaient le roi; le roi s'y ennuyait moins qu'ailleurs.

Ce jour-là donc, c'était une grande question que de savoir s'il y viendrait. On attendait avec anxiété cette inauguration publique du pouvoir relevé la veille. La marquise avait su, par Richelieu, que le roi s'était levé triste, irrésolu, mécontent de sa soirée, et, cela, précisément parce qu'il y avait pris plaisir, parce qu'il s'en voulait de ne plus pouvoir être heureux qu'aux dépens de sa conscience. Elle craignait un revirement soudain. Ses yeux erraient souvent, malgré elle, du côté de la porte qu'elle espérait voir s'ouvrir pour le roi; et elle apercevait, de temps en temps, plus d'un regard dirigé du même côté.

L'apparition de l'abbé de Narniers, à qui on avait souvent pensé, fit sensation. La foule s'ouvrit devant lui. Il s'avança le front haut, le cœur joyeux. Ne voyait-il pas sa protectrice au sein d'une cour plus nombreuse et plus brillante que jamais? Il lui trouva pourtant l'air soucieux. Qu'avait-elle! Il se le demanda avec effroi.

Le duc de Richelieu, le prince de Condé, les ducs de Coigny, de La Vallière, de Gesvres et de La Trémoïlle, quelques autres encore, notamment le comte de Lauraguais, quelques dames, enfin, avaient formé autour d'elle, selon l'usage, un cercle privilégié. Ce cercle, à chaque nouvel arri-

vant s'entrouvrait pour laisser saluer madame; mais si ce n'était pas un des familiers ordinaires ou un homme de très-haut rang, on se refermait aussitôt, à moins que madame elle-même ne lui adressât la parole et ne le mît de la conversation. Alors, fût-ce un pauvre poëte, il pouvait rester jusqu'au bout parmi messieurs du cercle intime. On aurait cru manquer de respect à la marquise, si on avait montré quelque dédain à celui qu'elle avait daigné distinguer.

Mais l'abbé de Narniers était trop de ses amis pour avoir besoin d'être retenu par elle. N'était-il pas, d'ailleurs, un des héros du moment? il s'installa donc sans façon parmi les plus rapprochés. Elle lui demanda des nouvelles de son oncle, et on se remit à causer.

La conversation, cependant, n'avait pas l'entrain ordinaire. Les préoccupations du jour perçaient également dans le silence des uns et dans le babil des autres. Ceux qui avaient habituellement de l'esprit se démenaient pour en avoir; et l'esprit, qui s'enfuit quand on le cherche, ne s'était jamais tant fait chercher.

La dédicace de *Tancrède* avait naturellement fait, dans le cercle intime, le principal sujet de l'entretien; on en avait copieusement commenté tous les éloges, et nous ne pouvons nier qu'au point de vue où l'auteur s'était placé, il n'y eût en effet beaucoup de bien à dire de madame de Pompadour. Elle était née artiste. Les talents et les

grâces, comme il disait, s'étaient développés en elle dès son enfance. N'eût-elle jamais approché du trône, elle avait de quoi s'assurer, où que ce fût, une haute place, un rôle brillant. Elle chantait à faire envie aux premiers sujets de l'Opéra ; elle dessinait à charmer les plus fins connaisseurs [1]. Généralités et détails, théorie et pratique, tout lui était également familier. Quoique la littérature et les arts lui payassent avec usure la protection qu'elle étendait sur eux, il eût été manifestement injuste de prétendre qu'elle les aimât par calcul. Artistes et poëtes pouvaient la louer en conscience, comme mieux douée que personne pour apprécier leurs travaux. Elle tenait à leurs éloges, mais elle voulait les mériter ; et elle n'avait, pour cela, qu'à s'abandonner à ses goûts.

Dans cette tâche, que nous trouverions belle et grande si nous pouvions oublier à quel titre elle la remplissait, madame de Pompadour était puissamment secondée par son frère, le jeune marquis de Marigny. Comme elle, dès son enfance, il avait aimé les arts. Il les avait ensuite étudiés en homme sérieux, non moins qu'en homme de goût. A vingt-trois ans, il avait eu l'intendance des bâtiments royaux; à peine remarquait-on qu'il la

1 Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage.
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.
(VOLTAIRE.)

devait au crédit de sa sœur, tant il y apportait de talent et d'aptitude, tant il l'exerçait noblement et royalement.

LXVIII

Ce fut à lui que les privilégiés, peu après l'arrivée de l'abbé, eurent à faire place. Il amenait un jeune homme de son âge, petit et grêle, assez doux de physionomie, assez martial de tournure.

— Madame, dit-il en le présentant à la marquise, monsieur Dorat... que vous m'avez permis de vous amener.

— Il est le bienvenu. J'ai appris avec grand plaisir, monsieur, le succès de votre pièce...

— Madame.,.

— Et ce premier succès, j'espère, nous en promet plus d'un. Je n'ai pas encore lu votre...

Le nom lui échappait.

— *Zuliska,* dit Marigny.

— ... votre Zuliska. Mais on en dit du bien...

— Madame...

— ... beaucoup de bien; et le public, à ce qu'il paraît, est de l'avis de ceux qui m'en parlaient.

Elle enchaînait Dorat comme elle en avait enchaîné tant d'autres. Le moyen de résister à de pareilles avances, faites devant cinq ou six ducs,

cinq ou six grandes dames, et du haut de ce trône au pied duquel tout ce monde était prosterné !

— Vous faites, dit-on, des vers charmants, reprit-elle.

— Madame est bien indulgente...

— Je ne suis que juste, monsieur. Je veux que vous me le prouviez vous-même. Quand vous aurez quelque échantillon prêt, venez...

— Des échantillons ?... dit Marigny. Tous ses vers en sont. Je ne sache rien de plus fini, de plus coquet...

— Ni de plus plat, murmura Richelieu.

— Enfin, monsieur, reprit-elle, je maintiens mon invitation. Avez-vous toujours fait des vers?

— Toujours, madame, jusque dans la poudre d'un greffe.

— Et dans la poudre des camps, ajouta Marigny.

— Vous avez servi, monsieur?

— Dans les mousquetaires.

— Et c'est la poésie qui vous en a chassé ?

— D'autres raisons, madame...

— Allons, Dorat, dit Marigny, votre confession jusqu'au bout... à moins que vous ne préfériez me la laisser faire...

— A vous, monsieur?... Je serais curieux...

— Il n'y a que l'amour qui puisse faire quitter les mousquetaires. Donc...

— Je vois venir la conclusion. Eh bien, monsieur, ce n'est pas cela.

— Quoi !... Ce ne sont pas les beaux yeux de...

— Une vieille tante...

— En ce cas, ce sont les beaux yeux de sa cassette.

— Mais non...

— Mais oui.

— Elle disait que l'état de mousquetaire est un de ceux où on a le plus de peine à faire son salut. Elle n'a pas eu de repos que je n'eusse quitté Mars...

— Pour les Muses...

— Et elle y a peu gagné, la digne femme. Elle trouve les muses tout aussi païennes que Mars...

C'était encore un des travers de ce temps. Licence ou pruderie, pas de milieu. Louis Racine gémissait sur les tragédies de son père. Gresset, l'auteur du *Méchant*, venait de publier sa *Lettre sur la Comédie*, où il demandait pardon à Dieu et aux hommes d'avoir travaillé pour le théâtre. Toujours tout ou rien. « Dès qu'on les a amenés à croire en Dieu, disait Duclos, ils croient au baptême des cloches. »

— Selon elle, reprit Dorat, c'est le démon qui a fait réussir ma pièce.

— L'esprit est un démon, monsieur.

— Un aimable démon, madame, quand il se cache sous vos traits...

— Bien, Dorat, bien !... dit Marigny. Voilà

l'échantillon donné. Il n'en fait pas d'autres, ma sœur...

Mais il en aurait fallu bien d'autres pour rendre à la marquise son aisance et son enjouement ordinaires. Elle avait déjà eu besoin d'un grand effort sur elle-même pour soutenir, tant bien que mal, ce bout de conversation. La toilette allait finir. Le roi n'arrivait pas. Marigny seul causait, riait; sa sœur ne l'écoutait même plus.

Tout à coup, elle parut ranimée. Ses yeux brillaient; on la voyait lutter contre une tout autre émotion. Marigny s'était à demi penché vers elle, et deux ou trois des plus voisins avaient cru entendre : « Il va venir. »

LXIX

Pour s'approcher sans qu'on le remarquât trop, il avait feint de feuilleter quelques papiers qu'on voyait sur la table, parmi les pots et les flacons.

— Que faites-vous là?... dit-elle en riant. Mes papiers... Mes secrets... Voulez-vous bien...

Mais il en prit une poignée, et s'enfuit.

— Vos secrets,... vos secrets... Voyons...

Il savait bien que sa sœur n'était pas femme à laisser sur sa table des papiers qu'elle eût craint de laisser voir. C'était d'ailleurs souvent lui qui ouvrait, devant les habitués de la toilette, les let-

tres de tout genre qui ne manquaient jamais d'arriver pour ce moment-là. Il voyait d'un coup d'œil si c'était quelque chose à lire. Il commentait, tantôt sérieusement, tantôt de la façon la plus plaisante, les demandes ou le style de ces innombrables correspondants. Projets utiles ou absurdes, réclamations ridicules ou touchantes, grands ou petits vers, bonne ou plate prose, injures anonymes ou éloges signés des plus grands noms, tel était le tribut qui s'amoncelait, chaque jour, aux pieds de la favorite.

Marigny lisait depuis cinq minutes, et il n'avait pas rouvert la bouche.

— Eh bien ! dit la marquise, vous gardez tout pour vous ?

Marigny leva les épaules.

— Si nous n'allons pas battre les Anglais dans leur île, ce ne sera pas faute de projets de descente...

— Encore un ?

— Deux.

— Nous les faisons et ils les exécutent, dit Richelieu.

Ceci était à l'adresse du maréchal de Belle-Isle, le ministre de la guerre, qui avait remué toute la France, un an auparavant, par les préparatifs d'une descente qu'on n'avait pas même tentée. Les faiseurs de projets n'avaient cessé, depuis lors, de broder sur ce thème, et chaque jour en voyait éclore quelqu'un. Les Anglais, en attendant, la-

bouraient de leurs boulets les côtes du royaume.

— Et les machines infernales?... demanda la marquise.

— Point aujourd'hui.

— C'est fort heureux.

— Mais hier!...

— Ah! oui... Quelque chose à faire sauter, disait l'auteur, vingt vaisseaux de ligne à la fois...

— A condition que les vingt vaisseaux voulussent bien se laisser aborder...

— Sans doute. Toujours le grelot à attacher, et c'est toujours à quoi ces messieurs ne pensent pas.

— Ah! ah!... s'écria Marigny; en voici un qui ne songe pas, au moins, à détruire ses semblables. Un nouvel aliment... sain,... abondant,... facile à cultiver,... capable de se conserver une année... Peste!

— Quelque affaire de pauvres,... dit Richelieu, avec un grand dédain.

— Ce serait bien déjà quelque chose, monsieur,... dit Marigny. Mais bah! le moyen de croire à ces merveilles...

— Qu'est-ce que c'est donc? demanda sa sœur.

— Une certaine plante, apportée du Pérou il y a bientôt deux siècles. Elle produit des bulbes, des espèces de truffes...

— Cher marquis! s'écria le duc de Gesvres, n'allez donc pas accoler ce nom de *truffes* à ces ignobles... Cela a-t-il un nom seulement?

— L'auteur les appelle *pommes de terre.*

— *Pommes de terre*, soit. Il n'aurait plus manqué, en vérité, que d'en envoyer un échantillon à madame... ou un bouquet de fleurs de l'intéressante plante !...

Il croyait railler, le vieux duc. Qu'aurait-il dit s'il avait vu un beau jour le roi de France avec un bouquet de ces mêmes fleurs ? — Mais Parmentier, le protecteur, *l'inventeur* des pommes de terre, comme on disait, allait avoir à lutter vingt ans encore contre les préjugés des doctes et la répugnance des ignorants.

On s'en donna donc à cœur-joie. Il n'y avait que Marigny qui ne parût pas bien convaincu qu'on eût affaire à un fou.

Comme il venait d'ouvrir un autre pli, l'étonnement et la pitié se peignirent tout à coup dans son regard. Il apporta à sa sœur, sans mot dire, un billet écrit avec du sang. Il n'y avait qu'une ligne et un nom.

« Madame,

Aujourd'hui, 21 juillet 1760, à midi, il y a cent mille heures que je souffre.

De mon cachot à la Bastille.

LATUDE. »

Elle y jeta nonchalamment les yeux.

— C'est le vingtième au moins, dit-elle.

Et on se remit à causer.

Il insista. — Cent mille heures, ma sœur !

Mais il put lire dans ses yeux que c'était inutile, et qu'il n'y aurait jamais de grâce pour qui avait pu l'offenser.

LXX

Il arriva enfin, celui qu'elle avait attendu avec une si cuisante impatience. Le roi entra, comme elle disait dans sa lettre au pape, « par la pièce de compagnie ; » mais on entendit résonner, sur le parquet de l'antichambre, les hallebardes des Suisses. C'était donc en roi qu'il venait. Rien ne manquait au triomphe de madame de Pompadour.

Que s'était-il passé entre lui et Marigny, et comment ce dernier avait-il pu dire : « Il va venir? »

Marigny, depuis le matin, ne l'avait pas perdu de vue. Il craignait, non sans fondement, que la nuit n'eût porté conseil ; et le conseil pouvait d'ailleurs arriver, à tout moment, sous la robe de Desmarêts.

Il faisait donc, par lui-même et par ses amis, une garde assidue autour de l'appartement du roi.

Quoiqu'il préférât le voir par *hasard*, il était prêt, si l'occasion tardait trop, à entrer et à aller droit à lui, car personne, sans en excepter Richelieu, n'avait encore été aussi avant dans les bonnes grâces de Louis XV. Lorsque sa sœur l'amena à la cour, c'était un tout petit jeune homme, presque un enfant, mais un enfant tout pétillant d'es-

prit, et, avec cela, d'une naïveté, d'une rondeur, qui avaient enchanté le roi. Né roturier, il riait de ses titres ; il en jouait comme de brillants hochets qu'il savait ne rien ajouter à son mérite. Créé marquis de Marigny, après avoir été quelque temps marquis de Vandières : « Les harengères, disait-il, m'ont appelé le marquis d'Avant-Hier; voilà qu'elles vont m'appeler le marquis des Mariniers... Eh! c'est clair, puisque je suis né Poisson[1]. » — Et Louis XV de rire; et les courtisans d'admirer qu'on pût être si peu enflé d'une position si enviée. Aussi n'en étaient-ils que plus empressés autour de lui. « Je ne puis laisser tomber mon mouchoir, écrivait-il à un ami, que vingt cordons bleus ne se disputent l'honneur de le ramasser. » Quant au roi, c'était presque de la reconnaissance qu'il éprouvait pour son jeune intendant. Ne lui avait-il pas dû quelques moments de ces bonnes et franches joies qui ne vont guère au delà de l'enfance ou de la première jeunesse, et qu'il n'avait, lui, jamais connues? On avait entendu le roi l'appeler son petit frère ; et le petit frère, tout en devenant homme, avait conservé tous les droits d'un cadet qu'on aime et qu'on gâte.

Nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point il influait, par sa sœur, sur la direction des affaires; mais jamais il n'avait paru désirer d'être par lui-

[1] *Poisson* était en effet le nom de la famille.

même autre chose que le centre des arts et le protecteur des artistes. Malgré la faveur dont il jouissait, ce n'était pas un *favori*, dans le sens que ce mot a eu sous quelques rois plus ou moins fainéants. Son crédit sortait rarement des limites de sa charge. S'il ne contentait pas tout le monde, personne, en somme, ne faisait moins de mécontents que lui.

Il va sans dire, enfin, que nous ne pouvons lui demander d'avoir eu des sentiments qui n'étaient pas ceux du siècle. Quand les plus grands seigneurs s'honoraient d'être les amis de la maîtresse du roi, comment aurait-il rougi d'être son frère? Il n'en éprouvait donc aucune honte, aucun embarras quelconque. Il eût été le frère de la reine ou le premier prince du sang, qu'on ne l'aurait pas vu plus parfaitement à son aise.

Depuis le matin donc, il faisait le guet.

Le roi sortit. C'était l'heure de la toilette, et Marigny ne douta pas que ce ne fût pour s'y rendre. Grand fut donc son chagrin lorsqu'il lui vit prendre l'escalier qui conduisait sur la grande terrasse, et se diriger de là vers les jardins. Mais comme c'était, en même temps, la meilleure occasion possible de le rencontrer par hasard, il prit en toute hâte une allée de traverse, et le roi le trouva, donnant des ordres, auprès d'un bassin qu'on réparait. Il avait même à la main, en vrai architecte, une longue règle de bois et un rouleau

de papier. Le dos tourné, il paraissait tout entier à son affaire.

Deux ou trois courtisans, qui accompagnaient le roi, venaient de s'arrêter à quelques pas. Un homme, une ombre, avait apparu çà et là à travers les charmilles. Les courtisans se l'étaient montré sans mot dire. Le roi ne l'avait pas vu, ou n'avait pas voulu le voir.

— Bonjour, Marigny, dit le roi.

— Bonjour... Eh ! Sire, excusez-moi !... Qui se doutait que ce fût Votre Majesté ?

— Toujours à l'ouvrage !...

—Votre Majesté sait bien que c'est mon bonheur.

— Qu'est-ce que vous allez me faire là ? Vous m'aviez parlé d'un tuyau à raccommoder...

— Ces tritons étaient décidément mal placés. J'ai profité de l'occasion pour les arranger à ma guise... Ne vont-ils pas mieux ainsi ?

— Peut-être... Il est fort heureux en tout cas, que le château soit plus pesant qu'un triton...

— Pourquoi, Sire ?

— Parce qu'un beau matin je le trouverais retourné.

— Patience. Dieu nous donne vie... et argent... et nous vous en retournerons bien d'autres.

— Voici qui n'est pas retourné, mais tout neuf, si je ne me trompe. Qu'est-ce qu'il y aura sur ces deux pierres ?

— Deux vases, deux chefs-d'œuvre, que je fais faire à Lemoine et à Bouchardon.

— Vous l'aimez donc bien, ce bassin, que vous vouliez me ruiner à l'embellir ?...

— Si je l'aime ?... Pas plus qu'un autre.

— C'est que vous les aimez tous.

— A la bonne heure... Et pourtant, oui... Votre Majesté avait raison... J'aime assez particulièrement celui-ci...

— Je comprends... Elle est bien jolie, en effet...

— Qui donc ?

— Cette nymphe de Coysevox, qui se mire dans l'eau...

— Elle est de marbre, Sire...

— Alors, pourquoi cette prédilection pour ce bassin ?...

— Parce que j'y ai pêché un poëte...

— Ah ! oui, vous me l'avez raconté. Sedaine, n'est-ce pas ?

— Précisément... Sedaine, le restaurateur de l'opéra-comique, une des gloires de votre règne, Sire, n'en déplaise aux jaloux. C'est ici que je le surpris crayonnant des vers, et qu'il m'avoua son projet de quitter la truelle pour la plume.

— Vous l'encourageâtes, je crois ?

— Je m'en serais bien gardé. Qu'aurait dit Boileau ?

Restez plutôt maçon si c'est votre métier.

lui dis-je. Mais il plaida sa cause à la Sophocle ! il me lut sa première pièce...

— C'était ?

— *Le Diable à quatre.*

— A-t-il quelque pièce sur le métier.

— Deux, Sire.

— Qui s'appelleront ?

— L'une, *le Jardinier et son Seigneur* [1]. C'est Philidor qui en fait la musique. L'autre, *le Roi et le Fermier* [2].

— Musique de ?...

— De Monsigny, je crois.

Le roi venait de reprendre sa promenade. Marigny avait déposé sa règle, et, tout en causant, l'accompagnait.

Les courtisans suivaient à quelque distance. L'ombre avait encore apparu au détour d'une allée.

— Qu'avez-vous là ?... dit le roi.

Il désignait le grand rouleau que Marigny avait gardé à la main.

— Un plan, Sire.

— Un bassin ?

— Non... Un cloaque, que je veux tâcher d'assainir.

Marigny déroula sa feuille. Le roi y jeta les yeux et se mit à rire.

— C'est là votre cloaque ?

— Oui, Sire... Votre bonne ville de Paris, arrangée, assainie...

[1] Représentée en 1761.
[2] Représentée en 1762.

— Mais qu'est-ce que cela, bon Dieu !... C'est à peine si on reconnaît Paris. Auriez-vous par hasard, trois cents millions à m'avancer pour payer ce remue-ménage?... Ah ! Notre-Dame est restée à sa place ?.

— Oui ; mais le Parvis a doublé. En démolissant quelques maisons, je donne à votre cathédrale, et en même temps à l'Hôtel-Dieu, un abord commode et presque beau. Voici...

— Asseyons-nous.

C'était à l'entrée d'un bosquet. On entendit comme les pas d'un homme qui s'éloignait précipitamment par l'autre issue.

Ils entrèrent. Marigny étala sa carte sur une table de marbre, cassa une petite branche, ôta les feuilles, et resta debout à côté du roi, promenant sur le papier sa baguette improvisée.

— Voici, reprit-il, le Palais ; mais il n'étouffe plus dans sa vieille île. J'abats cinquante maisons. Je vous fais là, le long de la rivière, en face du Châtelet, une charmante promenade...

— Qu'est-ce que ce point au milieu ?

— La statue du roi.

— Encore une?... Je finirai par ne plus rencontrer que moi. Les Parisiens trouvent, dit-on, qu'ils m'ont déjà bien assez. Celle-là...

— N'est pas pour les Parisiens, Sire. Je veux que Messieurs du Parlement, en allant au Palais, se rappellent qu'il y a un roi en France... ce qu'ils oublient quelquefois, comme Votre Majesté sait...

Mais poursuivons... Ces deux magnifiques lignes droites...

— Marigny, où prendrez-vous de l'argent?

— Ah ! Sire, c'est une question que Louis XIV n'eût pas faite.

— S'il l'avait faite quelquefois, je ne serais pas obligé de la tant faire aujourd'hui.

— Eh bien, j'ai tout prévu. Soufflot m'a donné son devis. Il demande vingt ans...

— Trente, s'il veut. C'est ce que nous pouvons le mieux lui assurer.

— ... Et seulement quinze cent mille livres à dépenser par an.

— C'est une plaisanterie, Marigny. Qu'est-ce qu'on peut faire avec quinze cent mille livres?... Je n'ai jamais bâti un bout de mur qui ne me soit revenu au triple ou au quadruple du devis primitif... témoin ce tuyau à raccommoder, qui va me coûter, grâce à vous, peut-être deux mille livres...

— Cinq mille, Sire, y compris les deux vases.

— Vous voyez !...

— Je vois que vous aurez dépensé, pour faire travailler deux grands artistes, la moitié ou le quart de ce que vous donnez souvent à de grands seigneurs pour ne rien faire, ou pour faire des sottises. Eh ! Sire, laissons là ce malencontreux bassin. Je le payerai, s'il le faut... Mais ceci, c'est votre capitale ; c'est la grande page de pierre sur laquelle vous avez à graver votre nom. Voilà dix ans que je le médite, ce plan. Et que dis-je, dix

ans ! J'étais un enfant encore, et je ne pouvais me douter d'avoir jamais à m'occuper de ces choses, que déjà mon imagination bondissait à la pensée des merveilles qu'on pourrait faire surgir du vieux chaos de Paris. Un roi me disais-je, un roi qui m'écouterait !... Et me voici avec un roi... Mais un roi qui marchande... Un roi qui pourrait rebâtir Paris, et qui s'y prend comme un bourgeois de la rue Saint-Denis, à qui on parlerait de raccommoder sa maison !... Le devis est trop bas... La dépense irait au double, au triple... Eh ! quand ce serait au quadruple, quand Soufflot vous demanderait, non pas trente millions, mais cent, mais cent cinquante, je dis, moi, que vous devriez accepter... et que la bataille de Fontenoy sera plus vite oubliée qu'une bonne fontaine dont vous aurez doté les pauvres gens d'un cul-de-sac de Paris !..

Sa voix tremblait ; les larmes lui venaient aux yeux. Sa sœur, ses craintes, le but secret dans lequel il avait recherché cet entretien, — tout était oublié. Il avait débuté par jouer la comédie, et toute son âme, malgré lui, venait de passer dans ses paroles.

— Marigny, dit le roi, vous êtes un homme de cœur. Que ne vous ai-je eu vingt ans plus tôt !... Avec la moitié de l'argent que j'ai mis... Dieu sait où !... vous m'auriez fait faire de grandes choses... Mais je suis vieux, je suis usé... et l'État encore plus que moi... Tout m'effraye... Poursui-

vez, pourtant, poursuivez... Voyons... reprenez votre baguette. — Il l'avait jetée. — Vous parliez, je crois, de ces deux lignes...

— Eh bien, ces deux lignes, Sire, ce sont deux rues comme il y en aurait peu ou plutôt point dans l'univers. Elles partent, comme vous voyez, de la colonnade du Louvre. L'une va droit à l'Arsenal, l'autre à la Bastille. Elles trouvent, elles renversent, chemin faisant, des centaines de maisons; mais c'est pour porter l'air, la lumière, la propreté, la vie, dans cet immense labyrinthe. Suivez la première. Vous voilà à côté de l'Hôtel de Ville; mais l'Hôtel de Ville a doublé. Il arrive au quai; il étale, parallèlement à Notre-Dame, une façade que Philibert Delorme ne désavouerait pas. Maintenant, revenez un peu en arrière. Voyez cet immense carré long... C'est le plus grand palais que les hommes aient bâti... C'est votre Louvre, embrassant enfin vos Tuileries de ses deux gigantesques bras... C'est votre Carrousel, car je consens à lui laisser ce nom, mais déblayé, mais tel qu'il aurait dû être depuis cent ans, tel que je l'aurais décrété, si j'étais roi, le premier jour de mon règne!... Dans ces immenses galeries, je mets la Bibliothèque du Roi, le Musée, les Médailles, les Antiques. J'y loge des artistes; j'y fais des expositions de peinture, de sculpture, d'industrie, que sais-je?... Oh! vous aurez de la place, mon roi! Et il n'y aura pas un art en Europe, pas une belle chose en France, qui

ne puisse loger sous votre toit. Revenez sur le quai. Voyez-vous ce pont qui lie le Louvre au palais Mazarin? De là, en droite ligne, vous arrivez au Luxembourg. Nous y voici. Maintenant, tirez à gauche. Montez à Sainte-Geneviève... La vieille église n'y est plus. A la place s'élève la plus grande, la plus haute église de Paris. Trois cent cinquante pieds de long, deux cent cinquante de large, un dôme à écraser ceux du Val-de-Grâce et des Invalides... Le voici... Voyez...

Et Marigny, déroulant précipitamment une autre feuille, l'étalait sous les yeux du roi.

— Voyez, Sire, voyez!... Ces belles colonnes du portique, il y en a vingt; elles ont près de six pieds de diamètre, près de soixante de hauteur. Entrez. Voici encore des colonnes, et des colonnes, et des colonnes... Elles sont moins énormes, mais il y en a plus de cent! Levez les yeux... Vous êtes sous le dôme. Votre regard se perd dans ce nuageux espace. Montez... Vous voilà dans la galerie qui l'entoure. Montez... Vous voilà dans la seconde coupole... Montez encore... Vous voilà au-dessus du dôme; vous planez sur Paris. Ses clochers, ses tours, tout est sous vos pieds... Et de plusieurs lieues à la ronde, on aperçoit cette haute couronne que vous avez posée sur la tête du vieux Paris... Et le voyageur demande qui a bâti ce colosse... Et l'on répond : « C'est le roi Louis XV... »

— Bâtissez!... s'écria le roi; bâtissez, Mari-

gny!... Dites à Soufflot qu'il commence, qu'il se hâte... L'argent, vous l'aurez... Le temps, je veux que vous l'abrégiez de moitié... Je ne veux pas mourir avant d'être monté sur votre dôme... Je veux...

— ... Et l'on répond, continuait Marigny comme se parlant à lui-même, on répond : « C'est Louis XV... » Oui... le roi Louis XV... Mais qui les lui inspirait au roi Louis XV, ces œuvres qui devaient immortaliser son nom? Qui lui avait fait bâtir l'École Militaire, afin que Louis XIV n'eût plus tant à s'enorgueillir de son Hôtel des Invalides?... Qui lui apprenait à aimer le beau, le grand?... Qui l'encourageait...

— Vous, Marigny, je le sais, vous...

Marigny poursuivait, mais toujours plus bas, et comme s'il eût été seul.

— ... Ces magnificences, enfin, qui en avait eu la première idée? Ce n'étaient pas ses courtisans... ce n'étaient pas ses ministres... ce n'était pas même celui qui lui en apporta les plans... C'était une femme... une femme qui fut son bon génie... et qu'il sacrifia aux exigences des bigots.

A cette conclusion inattendue, le roi releva brusquement la tête. L'étonnement, la reconnaissance, la colère, se mêlaient dans son regard. Quant à Marigny, il roulait silencieusement ses feuilles.

— Vous vous en allez?... dit le roi.

— Si Votre Majesté me le permet.

— Où allez-vous ?

— Chez ma sœur.

— Quoi faire ?

— Voir si les courtisans sont plus fidèles que le roi.

— Eh bien ! allez y attendre le roi.

— Est-il vrai, Sire ?

— Allez.

Il était honteux de sa faiblesse, et il la cachait de son mieux sous la sécheresse des paroles. Mais Marigny, qui le connaissait à fond, était d'autant plus sûr de sa victoire qu'il se l'entendait annoncer plus rudement. Une promesse gracieuse aurait pu être une feinte ; un accès de mauvaise humeur prouvait que Louis XV se sentait engagé.

Marigny n'avait qu'une crainte. Il songeait à cette ombre qu'on avait vu errer par les bosquets.

Grande fut donc sa joie quand ses sentinelles lui apprirent qu'elle était rentrée au château.

L'ombre, c'était Desmarêts. Il avait tâché, lui aussi, de trouver le roi par hasard. La partie était encore une fois perdue.

LXXI

Prévenue à temps par son frère, madame de Pompadour ne laissa échapper à l'arrivée du roi, aucun mouvement de surprise ni de joie. Elle se contenta de se lever, et de l'accueillir, comme à

l'ordinaire, avec cette grâce de cour dont personne mieux qu'elle ne possédait le secret. Elle lui demanda, selon l'usage, la permission de continuer sa toilette. C'était la seule distinction qu'un roi ou un prince du sang obtînt à la toilette d'une femme. Il était censé y paraître, non comme prince, mais comme homme, et il n'avait droit à aucun hommage de la part d'une personne à laquelle il venait rendre les siens. Aussi la politesse de la dame n'allait-elle jamais jusqu'à des excuses sur le négligé dans lequel il la surprenait. Ce n'était pas une des moindres singularités de l'époque que de voir assis en public, devant une femme à demi-coiffée, celui devant qui les plus hauts magistrats ne paraissaient que revêtus des insignes de leurs charges.

Il se fit d'abord un grand silence; puis, dès que le roi eût échangé avec elle quelques mots insignifiants, on se remit à causer. L'usage le permettait; d'ailleurs, il ne fallait pas avoir l'air d'épier ce qu'ils se diraient. Le plus souvent, la conversation restait générale entre les huit ou dix courtisans du cercle intime. Le roi y faisait sa partie comme un autre; mais, lui présent, la marquise s'y mêlait davantage. C'était à lui qu'elle s'adressait en parlant, à moins qu'elle n'eût directement à répondre à un autre interlocuteur.

Cependant Marigny avait encore à la main le billet de l'homme aux cent mille heures.

— Que lisiez-vous là?... demanda le roi.

— Rien, dit la marquise. Un placet...

Elle le prit, et le jeta négligemment sur la table.

— Voyons, dit le roi. Ah!... Latude!... Cent mille heures!... Déjà?... Oui... C'est cela... Cent mille heures font environ... quatre mille... quatre mille deux cents jours... Onze ans et quelque chose...

Et les courtisans d'admirer combien le roi avait le calcul prompt,

Mais, du prisonnier, pas un mot. Latude n'avait plus guère que deux cent cinquante mille heures à souffrir[1].

On avait donc causé jusque-là, comme nous l'avons dit, de la fameuse dédicace. Comme on ne pouvait deviner ce qui s'était passé la veille et l'humeur que certains morceaux avaient donnée au roi, on continuait, au grand déplaisir des deux seuls témoins de l'autre scène. Richelieu voulut parler d'autre chose; mais le comte de Lauraguais, qui se trouvait avoir le livre en main, n'était pas homme à lâcher prise sur de semblables sujets. Outre son amour pour Voltaire, il était un des plus zélés patrons de l'art dramatique en France. C'était grâce à lui qu'on ne voyait plus de spectateurs assis sur la scène. Il avait consacré une somme considérable à indemniser les comédiens pour la suppression de ces places, qui se payaient fort cher. La jeune noblesse y tenait,

[1] On sait qu'il ne fut libéré qu'en 1784.

d'ailleurs, comme à un privilége inattaquable, et il avait fallu Voltaire pour la décider à un sacrifice que réclamait le plus simple bon sens.

— En vérité, dit-il, je ne connais rien de mieux que cette fin.

— Quelle fin ?... dit le roi.

— Celle de la dédicace à madame...

— Ah !...

Il comprit, au ton de ce *ah !* que le morceau n'était pas trop du goût de Sa Majesté. Mais il était trop tard pour reculer.

— Votre Majesté la connaît ?

— Pas la fin.

— Votre Majesté me permet de la lui lire ?

— Lisez.

— « ... Dans nos provinces mêmes s'élèvent de magnifiques salles de spectacle, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste encore parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir du spectale, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu... »

— Comment ! dit le roi avec une naïveté qu'il savait rendre très-maligne, il y a en France des gens qui croient que tout est perdu ?...

Quoiqu'on le sût du nombre, une pareille ques-

tion, à bout portant, pouvait bien démonter un courtisan.

— Sire... balbutia le comte.

Et ses yeux allaient du roi au livre, comme pour demander la permission de continuer sans répondre.

— Ah! ah!... reprit le roi; des gens qui croient tout perdu!... Mais consolons-nous. Voilà monsieur de Voltaire qui veut bien nous faire la grâce d'être d'un autre avis...

Le comte se hâta de voir dans ces derniers mots l'ordre de continuer sa lecture. Il reprit :

— Je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si nos campagnes ne produisaient que des ronces?.

— Girouette!... murmura le roi.

— Plaît-il, Sire? dit la marquise.

— Le voilà optimiste, pour le moment, avec tout autant de raison et de bonne foi qu'il en met à nous déchirer quand cela lui convient, ou quand il écrit à son roi de Prusse. Un jour, parce qu'il aura vu des paysans déguenillés, il nous accusera de sucer le sang du peuple; un autre jour, parce que Lyon bâtit un théâtre et qu'on y jouera ses

pièces, voilà que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes...

— Écoutez, Sire, jusqu'au bout. Voici du patriarcal maintenant.

Le comte sentait le besoin de se raccommoder avec le roi en se moquant aussi un peu des manies du patriarche. Il poursuivit; et ce même morceau qu'on se fût hâté de trouver sublime, pour peu que le roi eût paru en train de l'admirer, on l'écouta en levant les épaules. Le lecteur lui-même affectait une certaine emphase, qui n'était pas loin de la parodie.

— « J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France. Cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles. Le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est devenue un jardin riant. Il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre... »

— Eh! eh! interrompit le roi, voilà qui n'est point tant mauvais. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur de Lauraguais, que vous me gâtiez ce morceau, après m'avoir si onctueusement récité l'autre?... Oui, oui... Il vaudrait infiniment mieux fertiliser sa terre que de rester à Paris... ou à Versailles... à crier qu'elle ne vaut rien. Je soupçonne bien, par exemple, ou plutôt je suis parfaitement sûr, que tout ce qu'il en dit là, votre

patriarche, c'est par pur esprit de contradiction. Si ma noblesse aimait à planter des choux, il n'en planterait pas, lui, et il serait le premier à se moquer d'elle. Mais, enfin, le conseil est bon...

— Et Votre Majesté nous le répète?... dit Richelieu. Voilà qui est patriarcal aussi. J'avoue pourtant que je me figurerais difficilement un...

— Un Richelieu, n'est-ce pas?

— Un Richelieu, soit... Un Richelieu donc, plantant... Je n'ose achever devant madame.

— Charlemagne vendait ses œufs.

Oh! Sire, allons-nous remonter au temps où les rois étaient bergers?

— Sérieusement, messieurs, si chaque gentilhomme s'occupait un peu plus d'améliorer ses terres, nous ne serions pas où nous en sommes...

— Votre Majesté oublie un point.

— Lequel?

— Il faudrait qu'en même temps on s'occupât un peu moins d'en manger les revenus.

— C'est vous qui dites cela, Richelieu?... Très-bien... Mais vous n'en dites pas toujours autant. Si j'en crois certaine aventure...

— Avec mon petit-fils, je gage.

— Précisément. Est-ce un conte?

— Pas du tout... Et je serais très-fâché que c'en fût un. Figurez-vous, madame, que cette année, au nouvel an, je donne à mon petit-fils cinquante louis pour ses étrennes. Trois mois après, je vais le voir à son collége, et je lui demande, tout en

causant, ce qu'il en a fait. Voilà mon drôle qui prend un air triomphant, ouvre son armoire, et me pose sur les genoux... quoi? Mes cinquante louis. Il n'y avait pas touché; il n'avait pas même ouvert la bourse. Moi, sans dire un mot, j'ouvre la fenêtre, et je jette la bourse à un balayeur de rue, en lui criant : « Tiens, mon garçon, voilà ce que M. le comte de Chinon te donne pour tes étrennes. » Et revenant alors à mon Harpagon en herbe : « Apprenez, lui dis-je, que lorsqu'on a l'honneur de s'appeler le comte de Chinon, et qu'on doit s'appeler un jour le duc de Richelieu, on ne garde pas trois mois cinquante louis sans y toucher. »

— Voilà une leçon, dit le roi, qu'il pourrait bien se rappeler, dans dix ans, un peu mieux que vous ne voudriez.

— C'est possible.

— Au fait, puisque vous avez de quoi être magnifique, soyez-le. Mais pour un b[illegible] qui est gros sans s'enfler... quoique non sans m[illegible]nger, pourtant...

Richelieu sentit le coup. Le roi savait ses rapines de la campagne de Hanovre, et aimait fort à les lui rappeler.

— Pour un bœuf, dis-je, continua Louis XV, que de grenouilles qui s'enflent! Mon aïeul Henri IV se moquait de ceux à qui il voyait, disait-il, « leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur les épaules. » Je sais des gens qui voudraient

bien en être à manger leurs bois et leurs moulins. Ce sont leurs châteaux, leurs terres, que je leur vois sur le corps en dentelles et en galons. Où allons-nous, messieurs, où allons-nous !..

Ce n'était pas la première fois qu'on l'entendait critiquer ou railler les prodigalités de la noblesse ; mais comme il était lui-même, en somme, le plus prodigue et le plus obéré de tous les gentilshommes de France, il était naturel qu'on ne s'émût pas beaucoup de ses remarques.

On essaya donc de continuer en riant la conversation que le roi venait d'entamer avec un sérieux qui n'excluait pas la plaisanterie ; mais le sérieux, cette fois, avait décidément pris le dessus dans son esprit. Quoi qu'on fît, il resta pensif; il semblait étranger à ce qui se passait autour de lui. On l'avait mené, tout en plaisantant, sur le bord d'un des abîmes vers lesquels il sentait rouler son royaume. Ses impressions de la veille et du matin se mêlaient vaguement à celles de cet effrayant tableau. La tristesse, pour lui, était au fond de toute chose. Il ne la cherchait pas, mais elle semblait le chercher.

La toilette achevée, il se leva, prit congé de la marquise, et retourna dans ses appartements.

LXXII

Madame de Pompadour laissa sortir tout le monde, excepté son frère et l'abbé.

Le roi était venu. C'était beaucoup. Mais il venait de s'en aller dans une disposition d'esprit que la marquise avait toujours redoutée. Elle ne régnait qu'en l'étourdissant ; que pouvait-elle attendre s'il venait à ne plus vouloir s'étourdir?

Ce fut donc assez tristement qu'elle se mit à repasser, avec son frère et l'abbé de Narniers, les événements de la semaine. Après beaucoup de réflexions plus ou moins inquiétantes ou rassurantes :

— J'ai beaucoup pensé, dit-elle à l'abbé, à votre sermon de demain. L'avez-vous appris par cœur tel que vous me l'avez montré?

— Oui, madame.

— C'est hardi. Si le roi n'était venu aujourd'hui à ma toilette, il faudrait y renoncer...

L'abbé frémit en songeant à combien peu la chose avait tenu.

— ... Et même, continua-t-elle, je ne sais si certains passages ne paraîtront pas un peu forts.

L'abbé frémit encore plus, car il en avait renforcé plusieurs. Ce qu'il avait lu à sa protectrice, quelques semaines auparavant, était beaucoup moins scandaleux que ce que Bridaine avait en-

tendu à Meaux. Il tremblait qu'elle n'exigeât une refonte.

— Si nous le relisions encore une fois ensemble?... reprit-elle.

— Je craindrais... de vous fatiguer... Remettez-vous-en à moi...

— A demain donc... Mais ne soyez pas inquiet si vous ne me voyez pas dans la chapelle.

— Comment?... Vous auriez l'intention de n'y pas venir?

— Je ne suis pas décidée. Il vaudra peut-être mieux, dans votre intérêt même, que je ne sois pas là. Le roi sera plus à son aise.

— Faites pour le mieux. Adieu, madame.

— Adieu... futur évêque de Meaux.

— Oh! madame...

— Adieu, futur archevêque de... Voyons... de quoi le serez-vous?

— Madame...

— N'est-il pas vrai, Marigny, qu'un chapeau rouge lui siérait à merveille?

Et après lui avoir délicatement rappelé, tout en riant, ce qu'elle pouvait pour lui si elle restait souveraine[1], elle lui tendit une main que le pauvre abbé baisa avec un respectueux transport.

[1] Elle venait de faire avoir le chapeau de cardinal à un de ses protégés, l'abbé de Bernis.

LXXIII

Le lendemain donc, dimanche, il y avait foule à la chapelle. Nous avons dit ailleurs [1] ce que c'était que la chapelle du roi. Telle nous l'avons vue en 1675, telle nous la verrions en 1760 ; et quoique Louis XV n'y fût pas, à beaucoup près, aussi profondément *adoré* que l'avait été son prédécesseur, c'était pourtant toujours le roi, et le roi avant tout, que l'on venait chercher dans la chapelle du roi. Comme sous Louis XIV, les amateurs de dévotions sérieuses allaient les faire ailleurs.

Les événements de la semaine, le début d'un prédicateur, l'attente générale d'un sermon de circonstance, tout contribuait à peupler Versailles. Paris et les châteaux avaient envoyé au complet leur contingent de courtisans. Le roi avait eu à son lever tout ce qui pouvait paraître dans sa chambre. On lui avait trouvé l'air plus ennuyé que de coutume ; il était visible que cette affluence lui déplaisait. Le lever fut court. Tous ceux que leurs charges ne retenaient pas auprès du roi se rendaient aussitôt à la chapelle.

Les dames y étaient déjà en grand nombre. Nouvelles et commentaires circulaient, comme de coutume, avec une grande rapidité. La reine, ses

[1] *Un sermon sous Louis XIV*. — Ch. XXV.

deux filles et la dauphine venaient de partir pour Paris; elles allaient faire leurs dévotions chez les Dames du Sacré-Cœur. Quoique ce ne fût pas la première fois, on ne manquait pas d'attribuer ce départ aux circonstances, et probablement on avait raison. Le dauphin était depuis quelques jours à Sens. Il aimait le calme de cette ville; il voulut y être inhumé. Il avait peur, même pour ses restes, des vices qui dormaient à Saint-Denis.

Louis XV, de son côté, avait peur des vertus de sa famille. Le dauphin avait beau aller à Sens, et la reine à Paris; qu'était leur vie entière, sinon un perpétuel reproche aux désordres de la sienne? En vain évitaient-ils de communier en public; on savait assez qu'ils communiaient, et que la communion était interdite au roi. Cependant, comme l'apparence est toujours quelque chose, surtout dans une cour, Louis XV était plus à son aise quand il les savait loin de lui, et jamais il ne se plaignait de ces absences. De deux affronts, il se résignait volontiers à choisir le moindre.

D'ailleurs, il n'aimait pas son fils et ne l'avait jamais aimé. Aucune sympathie ne pouvait s'établir entre eux; leurs sentiments, en toutes choses, ne différaient guère moins que leurs mœurs. La piété du dauphin, quoique très-douce, allait souvent à l'exagération. En politique, il ne se mêlait de rien et s'abstenait même de parler; mais on savait qu'il n'en pensait pas moins. Il était mal avec les amis du roi, notamment avec Richelieu;

mal avec le duc de Choiseul, mal surtout avec la marquise, qui devait s'attendre à être chassée, enfermée peut-être, le jour où il deviendrait roi. Quel geste il avait laissé échapper en l'embrassant, comme le voulait l'étiquette, le jour où elle avait pris rang de duchesse! Mais ce que le roi, sans s'en rendre compte, lui pardonnait le moins, c'était d'être son successeur. Il n'aimait pas à avoir devant les yeux quelqu'un qui dût gagner à sa mort; il se figurait ce calcul toujours présent à l'esprit de son fils. Aussi, quand on lui demandait quelque faveur pour un des amis du prince : « Qu'il attende! » répondait-il.

Nous avons dit ce qu'il était pour ses filles. Il s'était pourtant imposé la loi de les voir tous les jours; mais nous savons, par les mémoires de madame Campan, leur lectrice, comment il s'acquittait de cette corvée. « Tous les matins, dit-elle, il descendait par un escalier dérobé dans l'appartement de madame Adélaïde. Elle tirait aussitôt un cordon de sonnette, qui avertissait madame Victoire de la visite du roi, et madame Victoire, en se levant pour aller chez sa sœur, sonnait madame Sophie, qui, à son tour, sonnait madame Louise. Celle-ci, contrefaite et fort petite, traversait, en courant à toutes jambes, un grand nombre de chambres; et souvent, malgré son empressement, elle n'avait que le temps d'embrasser son père, qui partait de là pour la chasse. »

« Tous les soirs à six heures, poursuit madame

Campan, Mesdames interrompaient la lecture que je leur faisais pour se rendre chez Louis XV. Cette visite s'appelait le *débotter* du roi, et était accompagnée d'une sorte d'étiquette. Les princesses passaient un énorme panier qui soutenait une jupe chamarrée d'or ou de broderie. Elles attachaient autour de leur taille une longue queue, et cachaient le négligé du reste par un grand mantelet de taffetas noir, qui les enveloppait jusque sous le menton. Les chevaliers d'honneur, les dames, les pages, les écuyers, les huissiers portant de gros flambeaux, les accompagnaient chez le roi. En un instant, tout le palais, habituellement solitaire, se trouvait en mouvement. Le roi baisait chaque princesse au front, et la visite était si courte que la lecture interrompue recommençait souvent au bout d'un quart d'heure. Mesdames rentraient chez elles, dénouaient les cordons de leur jupe et de leur queue, reprenaient leur tapisserie et moi mon livre. »

Quant aux princes du sang, enfin, d'autres raisons l'éloignaient d'eux, ou, du moins, l'empêchaient de s'en faire une autre famille. Il avait été très-lié avec le prince de Conti ; mais les hardiesses de ce dernier avaient changé l'amitié en froideur. Le prince de Condé était un des courtisans de la favorite ; mais il n'avait pas vingt-cinq ans, et ce ne pouvait être un ami pour Louis XV. Le comte d'Eu et le duc de Penthièvre, seuls descendants du duc du Maine et du comte de Tou-

louse, se tenaient assez à l'écart. Quant au duc d'Orléans, c'était encore un héritier. Il était bien en cour, bien avec la favorite ; mais plus il était près du trône, plus le roi craignait, sans savoir pourquoi, qu'il ne s'en rapprochât encore. En général, Louis XV aimait peu à se voir entouré de gens dont la position et les droits ne dépendissent pas de lui. Il voulait être roi, mais sans qu'il lui en coûtât aucune peine, et il redoutait d'avoir à l'être parmi ceux que la naissance avait faits presque ses égaux.

LXXIV

Un très-ancien usage, régularisé sous Louis XIV, avait fixé au départ du roi pour la messe le moment où on pourrait l'aborder sans formalités préalables. On avait voulu que celui où il allait s'humilier devant Dieu fût aussi celui où les hommes auraient la permission d'être ses frères, de le voir sans cérémonie, de lui parler comme à un simple mortel. Puis, la grande raison, c'était que les gens seraient forcés d'être brefs, et que le roi, pressé par le temps, aurait toujours un prétexte pour l'être aussi.

Ce n'était donc pas véritablement une audience. Le roi traversait lentement, accompagné du capitaine des gardes et de quelques gentilshommes, une des galeries du château. Il fallait l'attendre

au passage. Jamais il ne s'asseyait pour écouter; souvent même, il continuait à marcher. Le solliciteur avait alors la permission de marcher à côté de lui tout en continuant à lui parler, mais seulement jusqu'à ce qu'il s'en présentât un autre. Dans ce cas, le roi s'arrêtait, et le premier se hâtait de finir. S'il s'en trouvait trop à la fois, le roi exprimait par un mot ou par un geste son regret de ne pouvoir tout entendre, et les éconduits en étaient quittes pour revenir un autre jour.

Le dimanche, il était rare qu'il y eût des solliciteurs; mais des curieux en grand nombre bordaient la haie sur le passage du roi. Il était habitué, ce jour-là, à recevoir les salutations un peu gauches des bons bourgeois qui venaient montrer la cour à mesdames leurs épouses. Cette revue à passer l'amusait. Il la continuait à son dîner, public aussi le dimanche. Comme il excellait à faire sauter d'un coup de revers de fourchette le haut de la coque d'un œuf, il ne manquait jamais d'en manger à son grand couvert, et il était presque flatté de l'admiration des badauds pour cette chétive adresse.

Cependant, le nombre en diminuait d'année en année. Le bourgeois, sans abhorrer les jésuites, était pour le parlement; sans en être encore à haïr le roi, il commençait à le bouder très-fort. N'avait-il pas fredonné, lui aussi, dans son arrière-boutique, plus d'un couplet demi-séditieux sur l'exil de M. de Chauvelin? Quant aux questions

encore débattues entre la magistrature et la royauté, il avouait n'y pas comprendre grand chose; mais il se fiait à *Messieurs*, et, là où *Messieurs* disaient non, il se croyait obligé, lui, d'enfoncer son chapeau sur ses oreilles, et de répéter : « Non ! » Aussi ne se souciait-il plus tant d'aller voir à Versailles l'auguste bouche qui disait ou à laquelle on faisait dire, en réponse aux *non* du parlement : « Menez-moi ces gens au mont Saint-Michel. »

LXXV

Louis XV était arrivé au milieu de la galerie, lorsque deux bras s'avancèrent vers lui. Deux hommes lui présentaient, l'un une lettre, l'autre un papier cacheté.

En s'apercevant mutuellement, car ils ne paraissaient pas s'être vus jusque-là, ces deux hommes eurent l'air également surpris. Quand le roi eut passé, emportant les deux requêtes, on les vit s'aborder avec un certain empressement.

— Troisième rencontre, dit l'un.

— Vous voyez bien, dit l'autre, qu'un rendez-vous eût été superflu.

— Mais ici, à Versailles !... Vous !...

— Me croyez-vous plus en danger qu'à Nîmes ?

— Et si vous étiez découvert !...

— Ne dites pas *si*. Le placet que je viens de remettre au roi...

— Eh bien ?

— Il est signé.

— Mais fuyez donc, au nom de Dieu, avant qu'il y ait jeté les yeux !...

— Fuir ?... Si j'étais venu pour fuir, je n'avais qu'à ne pas venir. D'ailleurs, je demande au roi une audience. Il m'aura donc quand il voudra... Venez-vous à la chapelle ?

— Oui. Mais vous y allez, vous ?...

— J'y vais. N'est-ce pas aujourd'hui qu'on doit entendre notre abbé ?

— Sans doute ; mais la messe ?

— Je l'entendrai.

— Vous vous mettrez à genoux ?

— Dieu m'en garde !... Mais on ne me verra pas.

— Où serez-vous donc !

— Dans une tribune. Et vous ?

— Où je pourrai.

Rahaut trouva, à l'entrée de la chapelle, un homme qui paraissait l'attendre. Il le suivit dans un corridor voisin, et Bridaine se perdit parmi la foule.

Le roi était assis et la messe allait commencer. Le duc de Richelieu, derrière lui, avait encore à la main les deux placets présentés dans la galerie, car le roi, selon l'usage, après les avoir tenus un moment, les lui avait remis. Le duc avait, comme

premier gentilhomme, le droit d'ouvrir tout ce qui était adressé au roi.

Ce droit, du reste, Richelieu ne l'exerçait pas d'ordinaire avec beaucoup d'empressement. Les placets qui n'étaient pas appuyés de recommandations puissantes attendaient souvent fort longtemps qu'il prît la peine de les lire, et plus longtemps encore qu'il en fît rapport au roi. Le roi, de son côté, s'inquiétait peu de ce qu'ils devenaient, et de ce que penseraient ceux qui les avaient présentés.

Les deux derniers auraient donc pu avoir le sort commun, si Richelieu, jetant par hasard les yeux sur l'une des enveloppes, n'eût vu ces mots : « A lire immédiatement. » Son premier mouvement fut de trouver le solliciteur bien hardi et bien mal appris. Il enfonça la lettre dans sa poche, et, s'il avait eu du feu près de lui, nous ne répondons pas qu'il ne l'y eût immédiatement jetée. Il se ravisa pourtant. Cette lettre pouvait, pensa-t-il, être importante. Il la reprit donc, la lut... et un assez grand embarras se peignit dans ses traits. On le vit se pencher vers le duc de Gesvres, lui dire quelques mots, et lui passer le papier. Le duc, après l'avoir rapidement parcouru, le rendit en montrant le roi. On comprit qu'il était d'avis de le lui remettre immédiatement; et Richelieu, en effet, avançant le bras par dessus le dos du fauteuil, le lui mit, ouvert, sous les yeux. Tout cela s'était passé en deux ou trois minutes, et la

messe n'avait pas encore commencé. Le roi se mit à lire, et fit signe qu'on attendît.

Un vif mouvement de curiosité, à peine contenu par sa présence, se propagea en un instant jusqu'aux derniers recoins de la chapelle. Tous les yeux étaient fixés sur le roi, et ne le quittaient que pour interroger ceux du premier gentilhomme; mais Richelieu était trop près du roi pour pouvoir rien dire à qui que ce fût, même à voix basse, tant le silence était profond. En face, au banc des évêques, était un vieux prélat dont ses voisins remarquaient l'agitation. Richelieu, à ce qu'on avait cru voir, venait de lui faire signe qu'il était intéressé dans l'affaire.

Cependant le roi lisait toujours. Il était rapidement arrivé à la fin de la lettre; puis il l'avait recommencée, mais lentement. On le voyait s'arrêter à certains passages, d'un air de surprise et d'embarras. Enfin, comme s'il eût pris tout à coup un résolution, il plia brusquement la lettre, la mit dans sa poche, et fit signe qu'on commençât.

Pendant la messe, on le vit tantôt recueilli, tantôt distrait et agité. Vers la fin, il parut plus calme; mais Richelieu, pendant un morceau à grand orchestre, avait causé avec le duc de Gesvres, et quelques mots de leur conversation circulaient déjà de banc en banc. Plus de doute; il s'agissait du sermon.

En effet, la messe finie, le roi se leva. En un

clin d'œil tout fut debout, et il sortit, comme il était venu, entre son premier gentilhomme et son capitaine des gardes.

LXVII

Au mouvement qui suivit son départ, on aurait pu voir, dans la sacristie, un homme jusque-là assis se lever vivement, courir à la porte, mais sans l'ouvrir, écouter, écouter encore, dans la plus violente agitation.

Cet homme, c'était l'abbé de Narniers. Il avait entendu les derniers chants de la messe; il n'attendait plus que le bedeau qui devait le conduire dans la chair. Que signifiait ce bruit? Il n'y comprenait rien... rien qu'une chose qu'il tremblait de comprendre, savoir que le roi était sorti, car on ne pouvait supposer qu'un pareil bruit eût lieu en sa présence.

Son incertitude ne fut pas longue. L'évêque de Meaux arriva, anéanti.

— Tout est perdu !... dit-il; et il se laissa tomber sur le fauteuil que l'abbé venait de quitter.

L'abbé pâlit; ses jambes se dérobaient sous lui; il n'avait pas même la force de demander une explication.

— Tout est perdu, reprit l'oncle; le roi a reçu, pendant la messe, une lettre...

— De qui?...

— Le sais-je?... Et il vient de sortir...

— Mais c'est donc une trahison?... Me voilà la fable de la cour...

— Ne leur laissez pas le temps de causer.. Hâtez-vous...

— Me hâter!... De quoi faire?...

— De prêcher, donc?...

— De prêcher?... Moi?... Mais qu'est-ce qu'il signifiera, ce sermon, si le roi n'est pas là?...

— Vous changerez...

— Dans l'état où je suis!... Je me perdrais à la première phrase...

— Grand Dieu!... Vous voudriez lâcher pied?...

— Écoutez. Il y a encore une ressource... C'est que vous couriez après le roi.

— Moi!...

— Vous... Et si vous aimez votre neveu, vous le ferez. Vous lui demanderez en quoi j'ai mérité cet affront... en quoi j'ai pu... Mais allez... allez... Il reviendra...

— Il ne reviendra pas. Et quand il devrait revenir, y songez-vous? Courir après lui, moi! Le ramener... Mais c'est alors, au contraire, qu'on se moquerait de vous, de moi...

— Le temps presse... le bruit augmente... Voulez-vous, oui ou non, me sauver?...

— Mais...

— Le voulez-vous?... Eh bien! allez vers le roi.

L'abbé ne suppliait plus : il ordonnait, et le

pauvre oncle était habitué à obéir. Il s'élança, de toute la vitesse que lui laissait son âge, dans un corridor extérieur, monta précipitamment un escalier, et arriva, demi-mort, dans la grande galerie. Mais il ne regrettait pas sa peine ; il venait d'apercevoir le roi.

Le roi causait, dans une embrasure de fenêtre, avec le duc de Richelieu. Il gesticulait assez vivement, la lettre fatale à la main, et, sans laisser à M. de Narniers le temps d'ouvrir la bouche, il la lui donna.

Elle était ainsi conçue :

« Sire,

» Un grand scandale se prépare. Le sermon que Votre Majesté va entendre est l'apologie d'une liaison coupable que vous pouvez bien, pour votre malheur, ne pas avoir le courage de rompre, mais dont vous n'entendez pas, j'ose l'espérer, que la religion devienne complice.

Puis donc qu'il s'est trouvé un prêtre assez oublieux de ses devoirs pour humilier à ce point la chaire chrétienne, c'est à vous, Sire, d'empêcher que le scandale ne se consomme.

Que Votre Majesté quitte la chapelle après la messe. Vous aurez donné au prédicateur, à votre cour et à vous-même, une leçon qui, Dieu aidant, ne sera pas perdue.

BRIDAINE. »

L'évêque rendit le papier, mais sans mot dire. Ce nom achevait de l'écraser.

— Il a donc raison?... dit le roi. Saviez-vous quelque chose de cette lettre?

— De la lettre, non... Mais le père Bridaine a entendu le sermon de mon neveu...

— Entendu!... Où donc?...

— Dans ma cathédrale.

— Ce sermon a déjà été prêché?

— Oh! Sire, il n'y avait personne. C'était de nuit... Par forme d'exercice...

— Ah!

Le roi sourit; le maréchal riait. L'évêque acheva de perdre la tête.

— Vous le voyez, Sire, dit-il. C'est une indiscrétion... une trahison... Et de quel droit un simple prêtre va-t-il écrire à Votre Majesté?...

— Tout le monde a le droit de m'avertir d'un guet-apens, dit le roi. Ceci, ne vous déplaise, en était un...

— Mais, Sire, au nom de Dieu! que deviendra mon neveu?... « Je vais être la fable de la cour! » me disait-il...

— Vous aimeriez-mieux que ce fût moi?

— Aucun espoir donc?... Aucun?...

— Aucun. Il le sait, d'ailleurs, car je viens de lui faire dire qu'il se gardât bien de monter en chaire.

L'évêque s'en alla en soupirant.

Comme il approchait de la chapelle, la senti-

nelle en faction dans le corridor le vit tout à coup s'arrêter, écouter, joindre les mains d'un air profondément étonné. Une voix forte et mâle, qui ne ressemblait guère à celle de son neveu, retentissait sous les voûtes. Du reste, plus de mouvement, plus de bruit. On eût dit l'église déserte, tant cette voix s'y promenait librement, tant elle vibrait au loin par les corridors et les cours.

LXVIII

Qu'était-il donc arrivé?

L'évêque avait à peine quitté la sacristie, que son neveu le colonel s'y était précipité, criant, jurant, et ne parlant de rien moins que de couper la gorge à l'auteur de la lettre. Son frère, tout ému qu'il était lui-même, avait été obligé de le calmer. Hors d'état de comprendre que cette lettre eût pu être écrite par conscience, il n'y voyait qu'un sanglant affront à son frère, à lui-même, à sa famille.

— Mais, dit l'abbé, que les fureurs de son frère aidaient à se contenir, nous ne l'avons pas lue, cette lettre... Nous ignorons ce qu'elle renfermait... Point d'éclat, au moins, que nous ne sachions...

— Misérable prêtre !...

— Quel prêtre ?...

— Quel prêtre ?... Comment !... Il ne vous est

pas venu à l'esprit que ce doit être votre prêtre de l'autre jour, votre Père...

— Bridaine!... Lui!... Écrire au roi!... Mais oui... En effet... Comment ai-je pu n'y pas penser!... Et notre oncle ne revient pas!... Le bruit augmente... Quelle position, mon Dieu! Quelle fournaise!... Et ce serait le père Bridaine qui...

— C'est lui, monsieur, dit Bridaine en entrant.

Ils restèrent pétrifiés. Son regard n'était pas de ceux qu'on affronte.

— Monsieur, reprit-il, ce n'est pas le moment des explications. La chaire vous attend. Y montez-vous?

— Impossible.

— Vous achevez de vous perdre?

— J'y suis résigné.

— Eh bien! voulez-vous que je vous sauve, moi?

— Vous?

— Moi: Votre manuscrit est-il là?

— Oui.

— Écoutez. Je le prends... Je monte en chaire... J'annonce que vous êtes subitement empêché, que vous m'avez remis votre discours... Je le lis... J'ôte le mauvais... J'arrange le bon... Voilà ce que je vous propose. Acceptez-vous?

— Mais...

— Acceptez-vous?

— Vite... votre surplis... Adieu...

Et il n'avait pas achevé de passer la seconde manche, qu'il était dans la chapelle.

Alors seulement arrivait, fort embarrassé de son message, le gentilhomme que le roi avait dépêché à l'abbé pour lui défendre de prêcher.

Bridaine était déjà dans la chaire.

LXXIX

Peu le connaissaient de vue ; mais à peine était-il entré que son nom, prononcé par cinq ou six bouches, était répété par cinq cents. Un frémissement de curiosité, bientôt suivi du plus profond silence, accueillit son apparition dans cette chaire où on attendait l'abbé.

— Mes frères, dit-il, le prédicateur de ce jour, subitement empêché, vient de me remettre son discours. J'essayerai de suppléer à son absence. Aidez-moi de votre attention, et que Dieu lui-même ouvre nos âmes aux instructions de sa Parole !

Alors il avait fait le signe de croix ordinaire; puis, de cette voix qui semblait faite pour le style de saint Paul, il avait lu le texte si agréablement gâté, à Meaux, par la voix énervée de l'abbé de Narniers.

« *Nihil aliud inter vos scire volui, nisi Christum et Christum crucifixum.* »

Il commença. On était tout yeux et tout oreilles.

— « Ainsi s'exprimait saint Paul, l'apôtre que Dieu avait choisi pour porter parmi les païens les

enseignements, les exemples de Jésus-Christ... »

C'était le début de l'abbé, moins le pathos. Le *grand apôtre* était devenu saint Paul ; la *Providence*, Dieu; les *vertus* du Christ, ses exemples; le *législateur des chrétiens*, Jésus-Christ. Et ainsi du reste. Avec ces légers changements, le chrétien se substituait au philosophe, le cœur à l'esprit, l'éloquence au verbiage; et de même que, dans la musique, il ne faut quelquefois qu'une note ajoutée ou mieux placée pour mettre de la vie où il n'y en avait point, de même, en éloquence, c'est souvent à un mot, à une syllabe, à une inflexion de voix, que tient un changement complet dans l'esprit de tout un morceau.

Mais il y avait, on se le rappelle, plus d'un endroit où une refonte entière pouvait seule changer en discours chrétien l'impie fatras de l'abbé. Bridaine, alors, était d'autant mieux à son aise qu'il s'éloignait davantage de son guide; mais comme l'ensemble du discours lui était resté, depuis Meaux, dans la mémoire, il retombait avec un rare bonheur dans le plan ingénieux dont il s'était momentanément écarté. Ce sermon, dans sa bouche, était un mélange admirable de régularité quant à la marche, et de liberté dans les développements. Il venait de résoudre, sans s'en douter, un des problèmes fondamentaux de l'éloquence.

Aussi était-il lui-même agréablement surpris, à mesure que le discours avançait, de la valeur qu'il lui voyait prendre entre ses mains. Profon-

dément dédaigneux, jusque-là, de tout ce qui sentait l'art, il était forcé de s'avouer que si l'art, en soi, est peu de chose, l'art exploité par l'âme est ce qu'il y a de plus grand dans le domaine humain. Il comprenait que le véritable orateur n'était ni lui, l'homme aux boutades, ni le prédicateur de cour, l'homme au cordeau, — mais celui qui les unirait et les fondrait en soi.

Les auditeurs n'avaient ni le temps ni la pensée de faire des théories sur ce qu'ils éprouvaient, mais l'impression n'en était que plus puissante. On se sentait dans un monde nouveau. Les prédicateurs de Versailles n'étaient pas tous des abbés de Narniers ; mais il n'y avait qu'un Bridaine en France. C'était lui, en ce moment, qui parlait, lui que retrouvaient avec bonheur ceux qui l'avaient entendu dans d'autres chaires, lui, enfin, moins ses inégalités ordinaires, moins les défauts qui auraient pu nuire, à Versailles, au succès de son éloquence.

Aussi le succès était-il complet, et ne pouvait-il plus qu'aller croissant.

LXXX

Mais il y avait surtout trois hommes qui, sous le poids d'émotions bien diverses, l'écoutaient avec une égale avidité.

L'un, c'était l'abbé de Narniers. La porte, restée entr'ouverte, laissait arriver jusqu'à lui tous les accents de cette grande voix. Assis, immobile, les mains pendantes, il était là comme qui assisterait, par quelque hallucination merveilleuse, à la dissection de son propre corps.

L'autre, c'était Rabaut. Un officier du prince de Conti l'avait placé dans une tribune élevée, presque en face de l'orateur.

L'autre, enfin, que nul ne savait dans la chapelle, c'était le roi. Il avait appris ce qui se passait, et il était monté, par un escalier intérieur, dans une tribune où un rideau le dérobait aux regards.

Les premiers mots qu'il entendit appartenaient précisément au morceau où l'auteur s'était donné tant de peine pour amener, sous le couvert de saint Paul, les scandaleuses louanges que nous avons rapportées. Mais comme il s'écroulait, sous la rude main de Bridaine, cet échafaudage menteur! Comme les louanges du maître se changeaient aisément en la satire des valets! Au lieu de dire avec l'abbé que le roi était trop grand, trop heureux, trop entouré de magnificence et de gloire, pour que personne eût occasion de se dévouer à lui comme saint Paul à Jésus-Christ, le crucifié, le méprisé :

— ... Certes, s'était-il écrié, voilà un dévouement qui n'est nulle part plus rare que chez vous, enfants de la cour, adorateurs du crédit et de la

puissance ! Nulle part, cependant, à n'envisager que les formes, le dévouement ne serait plus commun et plus complet. Oui ! nulle part on ne sait mieux tout donner à ses amis, tout à son roi... Mais il faut pour cela, — et souvent on ne prend pas même la peine de s'en cacher, — il faut que l'avantage à retirer soit prochain, soit certain; il faut qu'on sache que tout sera vu, compté, payé. Et si ce n'était au moins qu'aux choses de la terre que vous appliquez ce calcul ! Mais non. Dans la religion comme dans le reste, il faut que l'intérêt parle, il faut que le salaire arrive. Ces fruits de salut et de paix que Dieu fait mûrir dans l'âme du juste, cette lente, mais infaillible récompense de la vraie piété, vous n'y attachez aucun prix. Si vous servez Dieu, c'est pour les hommes. Votre dévouement à Dieu n'est qu'une des mille formes de votre dévouement au monde !..

Ainsi disait Bridaine ; mais ce n'était encore là que le simple énoncé de son irrésistible thèse. Il fallait le voir, remaniant, brassant à pleins bras ces idées, arrivant enfin, toujours plus inexorable, à cette conclusion si vulgaire en apparence, si effrayante et si peu comprise au fond, que « nul ne peut servir deux maîtres, » et que, si on est l'ami du monde, on est nécessairement l'ennemi de Dieu. Il n'y a pas de plus grand spectacle sur la terre que celui de l'orateur sacré chassant devant lui un troupeau d'hommes, rétrécissant, de pas en pas, l'espace où il leur permet de se mou-

voir, et les acculant, hors d'haleine, entre la loi qui condamne et la croix qui sauve.

LXXXI

Jusque-là, cependant, sauf la véhémence des formes et le saisissant des détails, Bridaine était dans la route battue. Tout ce qu'il venait de dire, un autre, avec moins de verve et de zèle, aurait pu le dire également. Il n'était pas, d'ailleurs, et il le sentait très-bien, au vrai centre de son sujet. Quand saint Paul dit qu'il ne veut savoir autre chose « que Christ et Christ crucifié, » il y a évidemment là bien plus que la simple idée du dévouement à Jésus-Christ comme à un puissant et bon-maître. C'est le pécheur qui déclare ne vouloir chercher son salut en aucun autre ; c'est l'orgueil humain qui abdique et qui jette au pied de la croix ses vertus, sa science, tous les faux trésors du vieil homme, toute la gloire et tous les mérites de la chair. C'était donc malgré lui que l'orateur s'en était tenu, comme l'auteur, à la question du dévouement ; mais ce sujet, déjà si fort élargi par sa foi et par sa parole, avait une dernière face qui souriait tout particulièrement à son imagination et à son cœur.

Le caractère de saint Paul, ce type de l'apôtre, fixait depuis quarante ans ses regards. Cette puissante émulation que nous lui avons vu éprouver,

à Meaux, sur la tombe de Bossuet, il s'en était nourri, dès sa jeunesse, en méditant la vie de saint Paul. L'apôtre des gentils était devenu son idéal. Tantôt il lui semblait qu'à force de dévouement, de travaux et de prières, il finirait par ne pas le suivre de trop loin ; tantôt il le voyait grandir en proportion de ses efforts pour l'atteindre. Un noble désespoir s'emparait alors de son âme. Il se demandait amèrement où donc serait, devant Dieu, le mérite de ces travaux sans périls. Ce n'était pas qu'il ne se sentît prêt à affronter, s'il l'eût fallu, les persécutions et la mort ; mais, enfin, l'épreuve n'était pas faite, et qui peut, jusque-là, être sûr d'en sortir vainqueur ? Il n'osait croire à son courage ; il n'osait estimer un zèle qui ne lui avait attiré que des honneurs. Il se sentait à jamais au-dessous de celui qui n'avait pu dire une parole sans s'exposer à la sceller de son sang.

De là, quand il avait à parler de saint Paul, une émotion trop profonde et trop vraie pour qu'elle ne passât pas dans l'âme de ses auditeurs. Quoiqu'il évitât habituellement de se mettre en scène, il ne pouvait, dans ces occasions-là, dérober aux moins clairvoyants cette page intime de son histoire. Ce mélange d'enthousiasme et d'effroi, de découragement et de courage, revêtait, dans sa bouche, les formes les plus dramatiques. Quelque penchant qu'on pût avoir, comme c'est le cas du plus grand nombre, à ne pas s'appliquer les conclusions du sermon, on était invinciblement

amené, en l'entendant, à se dire : « S'il craint, après quarante ans de travaux, de n'avoir pas assez fait pour son maître, où en sommes-nous donc, nous qui avons fait si peu ! »

Tel était donc le sentiment avec lequel il se mit, pour terminer, à tracer le portrait de son apôtre. Il avait peu à peu laissé de côté le manuscrit de l'abbé ; depuis quelques moments déjà, il n'y jetait plus les yeux. L'attention redoublait. C'était lui, lui seul qu'on allait entendre.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de cette éloquente péroraison. Plus il avançait, plus il semblait oublier et le lieu, et l'occasion, et les auditeurs, et son sujet même. On l'aurait dit seul devant Dieu.

— ... J'approche, disait-il, je lève les yeux. Le tribunal est dressé ; le juge y est assis, dans sa majesté terrible. — « Que veux-tu, pécheur ? — Seigneur, ce n'est pas moi qui veux. Une main invisible m'a poussé vers votre trône ; une voix m'a dit : Fais-toi juger. — Qu'apportes-tu ? — Seigneur, j'ai travaillé, j'ai combattu pour votre gloire. — Où sont tes blessures ? — Je n'en ai point. — Quelle mort as-tu affrontée ? — Aucune... » Alors j'aperçois aux côtés du trône tous les martyrs morts pour la foi. Et le maître a jeté sur eux un regard de joie et d'amour... Et je me suis détourné en pleurant... Et je me suis dit : Quel droit aurais-je à recevoir place parmi eux !

Oui, poursuivit Bridaine, où sont-ils, en ce siècle

être, ici même, il en est qui donneraient leur vie pour leur foi... Ici peut-être... Ici même... Taisons-nous ! les noms sont écrits là-haut... Le livre s'ouvrira un jour, à notre éternelle honte ou à notre éternelle gloire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Bremer (Mme). — **Hertha**, ou Histoire d'une âme. Traduit par M. A. Geoffroy. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

— **Scènes de la vie daléécarlienne.** 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

— **La Vie de la Famille** dans le Nouveau-Monde. Traduit du suédois. 3 vol. in-18. . . . . 10 fr. 50

— **Les Voisins.** Traduit du suédois. 1 vol. in-18 . 3 fr. 50

Broussel (Mme Clémence). — **Une Institutrice en Angleterre**, Histoire de trois amies. 2e édit. 2 vol. in-12, 1873. . . 7 fr.

— **Pauline.** Histoire pour la jeunesse, par l'auteur d'une *Institutrice en Angleterre.* 1 vol. in-12, 1874. . . . 3 fr. 50

Bungener (F.). — **Un Sermon sous Louis XIV.** 1 volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Capmal. — **Les Folles nuits de Pierre d'Aragon.** 1 volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Conscience (Marie). — **Un Million comptant.** 1 volume in-12, 1874. . . . . 3 fr. 50

Contes anglais. — Un Piége pour attraper un rayon de Soleil. — Le Bonhomme Joliffe. — Le Songe d'un jeune Coloriste. — Seulement! 1 vol. in-12, 1855. . . . . 3 fr. 50

Coquerel (le Dr J.-Ch.). — **Lettres d'un Marin à sa famille.** In-12. . . . . 3 fr. 50

Coupey (Augusta). — **Marielle**, par l'auteur de l'*Orpheline du 41me.* 1 vol. in-12, 1874 . . . . . 3 fr. 50

Debrit (Marc). — **La Guerre de 1870.** Notes au jour le jour, par un neutre. 4e édit. In-12, avec 4 plans. . . . . 3 fr. 50

Disraéli (Benjamin). — **Henriette Temple.** Histoire d'amour, traduite de l'anglais par F. Coveliers. Avec une préface de l'auteur. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Eliot (Georges). — **Adam Bede.** Traduit de l'anglais par F. d'Albert-Durade. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

— **Silas Marner**, le Tisserand de Raveloe. Traduit de l'anglais, par F. d'Albert-Durade. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Farrar (F.-W.). — **Julien.** Scènes de la vie des étudiants. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

— **Saint-Winifred**, ou Le Monde des écoliers. Traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle H. Janin. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Fabre (L.). — **André le Graveur**, ou l'Art dans l'industrie. 1 vol. in-12, 1874. . . . . 3 fr. 50.

Foucher (Paul). — **Les Sièges héroïques.** — I. Orléans (1428-1429). — II. Beauvais (1472). — III. Metz (1552). — IV. Leyde (1573). — V. La Rochelle (1627-1628). — VI. Vienne (1683). VII. Prague (1742). — VIII. Lille (1792). — IX. Mayence (1793). — X. Lyon (1793). — XI. Gênes (1800). — XII. Saragosse (1808-1809. — XIII. Missolonghi (1824-25-26). — XIV. Venise (1848-49). — XV. Strasbourg (1870). 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Genève (de) à Constantinople et à Vienne. Journal d'un voyage de 72 jours, par J.-M. P. (Paris). 1 vol. in-12, 1874. 3 fr. 50

Saint-Denis. — Imprimerie J. Brochin, rue de Paris, 94.

75760688

3

3 Bde 12.–